

JOURNAL  
ETRANGER,  
OUVRAGE PERIODIQUE.

---

JUILLET 1754.

---

Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis,  
au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie  
des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques.  
PISSOT, Quai de Conti.  
SAUGRAIN le fils, au Palais.

---

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ET RANGIER  
Ouvrage

10 LIRE 175

Paris chez la Citoyenne Lesclapart



A. P. H. S.

A Paris chez la Citoyenne Lesclapart, rue de la Harpe, vis-à-vis le Bureau de la Poste des Carmes.



M. Doc. Liv.

0-18-0-1332 <sup>iv</sup>  
8°-6373



# JOURNAL ETRANGER.

---

---

LETTRE aux auteurs du Journal  
Etranger , où l'on se propose de  
montrer que le Carnaval, connu dans  
les pays Méridionaux de l'Europe ,  
n'est point une coutume payenne ,  
mais vient de la fête de Phurim  
( ou des sorts. ) \*

---

---

» **J**'A y vû , Messieurs , avec  
» plaisir la publication du pre-  
» mier volume du Journal ,  
» où cependant il y a des ma-  
» tieres qui sont hors de ma compéten-

\* Le fond de cette Lettre est tiré d'un ouvrage Allemand , intitulé *Purim* ou *Phurim* , ou *les Bacchanales des Juifs* , par Edward Schickart ,

» ce ; car je ne suis ni mathématicien , ni  
 » chronologue , ni politique. La premie-  
 » re partie de l'extrait de l'ouvrage du  
 » P. Carmeli , sur les coutumes sacrées  
 » & profanes des nations , m'a fort in-  
 » teressé ; & comme patriote du pays le  
 » plus amateur des processions , je ne  
 » me sentoie pas d'aïse d'en voir remon-  
 » ter l'origine au tems de l'entrée des  
 » animaux dans l'arche , & à celui de  
 » leur sortie : mais je crois qu'il auroit  
 » pû en reculer l'époque. Voilà ma pre-  
 » miere remarque , dont vous ferez le  
 » cas qu'il vous plaira. Voici ma se-  
 » conde.

DANS certains endroits de son ouy-  
 rage , le P. Carmeli charge les Payens de  
 coutumes assez ridicules , dont il prétend  
 que la succession est venue par habitude  
 jusqu'à nous. Ne sommes nous pas un peu  
 injustes dans les jugemens que nous por-  
 tons sur les Payens ? Nous les regardons  
 comme des aveugles , sans instruction ,  
 sans mœurs , choisissant pour Dieux les  
 objets les plus fantastiques ; adoptant  
 pour culte les cérémonies les plus ridi-  
 cules : & nous partons delà pour mettre  
 sur leur compte jusques à nos propres  
 absurdités. Nous regardons , au contraire ,

les Hébreux comme un peuple d'élection, comblé de graces & de faveurs, & éclairé des plus vives lumieres; nous nous faisons honneur de devoir notre religion à ce peuple chéri; & tout ce que nous avons de pratiques religieuses & augustes, nous prétendons les avoir tirées d'eux. Eh, bien, je le répète; nous sommes injustes, peut-être dans l'un & dans l'autre. Cherchons dans nos usages la pratique la plus folle & la plus extravagante: c'est sans contredit, ce que nous voyons, tous les ans, se passer sous nos yeux, dans les derniers jours du carnaval. Les gens sages en rougissent; & comme si c'étoit en diminuer la honte, que d'en reculer l'origine à d'autres siècles, & de l'imputer à d'autres hommes; ils l'imputent au paganisme. Je l'avoue; la plus commune opinion sur ces Bacchantales indécentes, qui portent le trouble partout où elles passent; ces vils déguisemens d'hommes en animaux, dont peut-être ils ont pris les mœurs avant d'en emprunter la forme; ces insultes & ces rixes; ces orgies, qui commencent toujours par des ris immodérés, & finissent quelquefois par des combats sanglans, d'autant plus difficiles à termi-

ner, que la raison est éclipsee dans les conciliateurs, comme dans les combattans; la plus commune opinion, dis-je, est d'en attribuer l'origine aux Romains & aux Grecs, ou même aux Egyptiens plus anciens qu'eux: mais je viens plaider en faveur de ces nations insultées, & je maintiens que l'origine du Carnaval appartient aux Juifs, qui depuis vingt-deux siècles, errans & vagabonds, en ont donné l'exemple dans les pays, où ils se sont trouvés réfugiés. Le rapport des temps prouve ce que j'avance: les orgies & les bacchanales des Payens se célébroient à la fin de l'Automne, vers le mois de Novembre; ni hommes ni femmes n'étoient déguisés dans ces fêtes. La fête de *Phurim*, qui est le nom de ces bacchanales des Juifs, se fait ordinairement dans le mois *Adar*, qui est notre mois de Février, & qu'ils nomment leur douzième mois. Les facilités de liaison & de commerce, entre nous & les Juifs, nous ont donné idée de prendre parmi eux une pratique extravagante, que sûrement nous n'eussions pas empruntée des Egyptiens, que tant de siècles séparent de nous.

COMME je fais qu'on n'a que trop sou-

vent essayé de calomnier & de diffamer les Juifs, sans autre fondement que l'avantage qu'on prend contre les malheureux, de leur malheur même; je ne veux pas me rendre coupable de la même injustice, & je proteste de ne rien avancer, par rapport à l'imputation présente, qui ne soit appuyé sur des faits, & sur l'autorité expresse du texte sacré, à quoi je renvoye mes lecteurs, & singulièrement au neuvieme chapitre d'Esther.

LES Juifs ont une fête appelée *Phurim* ou *Purim*, c'est-à-dire les sorts. Je prétends que c'est leur *Purim* qui a dégénéré en ces extravagances, qu'il nous plaît d'appeller bacchanales, quoique Bacchus en soit fort innocent. Aman, ce barbare favori d'Assuerus, ayant résolu de faire perir, en un seul jour, & même en un seul instant, tous les Juifs répandus dans les états de son maître; mais craignant (comme homme adonné aux superstitions des Perses) que quelque astre favorable aux Hébreux ne détruisit son cruel projet, il chercha par les sorts, c'est-à-dire, par les secrets de cabale ou de geomance, quel mois les menaçoit d'une influence fâcheuse; il découvrit que leur dernier mois, appelé *Adar*,

avoit toutes les marques du malheur ; parce qu'il n'étoit sanctifié par aucune fête solemnelle, ni aucun sacrifice. Les sorts jettés une seconde fois firent sortir le 13. jour de ce mois fatal. Il destina donc le 13 d'Adar au massacre général des Israélites dans tout l'Orient ; & voilà pourquoi la fête que les Juifs établirent, en mémoire de leur délivrance, fut appelée *les Sorts*. Les Juifs modernes l'appellent aussi *le jour du deuil & de la joie*. Comme, selon leur calendrier, ils ont des années où le mois Adar est double, dans ces années ils ont un double *phurim*, qu'ils distinguent par *grand & petit* : dans cette circonstance, le petit *phurim* se célèbre le deux & le trois Février, & le grand le quatre Mars suivant. Les Turcs ont de même des tems où leur *bahiram*, ou pâques, est double, & se distingue en grand & petit.

L'ORIGINE de la fête *des sorts* ne remonte pas jusqu'au tems de Moïse ; mais elle est rapportée, dans le livre appelé *Semag*, par les Rabbins, entre les cinq préceptes modernes, qui tous les jours se répètent après les six cents treize anciens. Son origine aussi n'est pas récente, puisqu'elle est avant Alexandre, ayant été

institué sous le roi Assuerus, qui vraisemblablement étoit le fameux Xerxès, la terreur de la Grece; quoique ce ne soit point l'avis de Joseph, qui, dans ses antiquités, le nomme Artaxerxès. Dans Esdras & Nehemias il est nommé *Arthachstas*: dans les fragmens de Ctésias, la femme de celui qui nous interesse s'appelloit *Amestris*, composé de *am*, mere, & de *Esther*. Cette Amestris ou mere Esther, femme de Xerxès, adorée de ce monarque pour sa singuliere beauté, ayant détourné le terrible orage, dont le perfide Aman menaçoit toutes les têtes Juives, & obtenu que le destin qu'il leur préparoit retombat sur ce barbare, combla ses compatriotes du sujet de la plus vive joie. Cette fête fut instituée par l'autorité de cette charmante reine: & du consentement du sage Mardochée, & de ceux qui passioient pour les plus éclairés parmi ce peuple, il fut réglé qu'elle se renouvelleroit tous les ans, avec serment d'en faire la célébration, tant qu'il y auroit des Juifs sur la surface de la terre.

On devoit se préparer à cette fête par un jeûne, à l'exemple d'Esther même; & ce jeûne s'observe encore avec la plus exacte régularité: car, quoique la reine

ait jeûné, non dans ce tems, mais dans le mois de Nisan qui est le premier, & qu'elle ait jeûné trois jours de suite, elle & toutes ses femmes avec toutes les synagogues de Suse; les Juifs disent aujourd'hui, quand on leur représente cette difficulté, qu'il faut tâcher de séparer le moins qu'on peut, comme dans nos tragédies, la protase de l'épithase. Le jeûne d'Esther imité, ils imitent le lendemain l'intempérance d'Assuerus; car ce grand roi aimoit la bonne chere. Cette vigile est moins un jeûne, qu'une diete prudente, par où ils disposent leur estomac à la lourde digestion qu'ils lui préparent.

QUAND le *Phurim* tombe à un lendemain de sabbat, ils avancent leur jeûne d'un jour, pour ne pas jeûner le jour du sabbat: les zélés jeûnent des quarante-huit heures, quelques-uns vont même jusqu'à soixante douze. Voilà une des parties de la préparation à cette fête.

LA seconde préparation, aussi indispensable que celle-là, est de pourvoir aux besoins des pauvres; car ce seroit une disparate honteuse pour la fête, que les Juifs riches fissent bombance, tandis que d'autres mourroient de faim: aussi ceux-là distribuent-ils de l'argent, qu'il

faut que ceux-ci consomment tout entier en dépenses de table ; ce seroit un sacrilege que de l'employer à tout autre usage. Outre cette aumône pécuniaire , ils envoient même le superflu de leurs tables sur celles qui ne sont pas assez garnies. On levoit même autrefois un sicle par homme pour les frais nécessaires , & ce sicle pouvoit valoir un petit écu de la monnoie de France ; car c'étoit une piece d'argent de demi-once.

UNE troisieme préparation à la fête est la lecture , qui commence à la fin du jeûne , à l'instant où paroît l'étoile du soir. On peut dire même que c'est-là où commence la fête ; car on fait que les Juifs ne comptent pas leurs jours comme nous de l'instant de minuit ; pour eux , c'est le coucher du soleil , qui commence le jour suivant , parce que l'écriture sainte , dans l'opération de la Cosmogonie , commence par la nuit , à parler du premier jour. Si-tôt donc que les ténèbres ont chassé l'astre du jour , ils allument les lampes , & se disposent à la lecture. Le livre , dans lequel on la fait , ne doit point être imprimé , mais écrit à la main avec une encre consacrée ; non sur du papier , mais sur parchemin fait de la peau d'un

animal pur ; non distribué en feuillets ; comme les nôtres , mais roulé , comme tous les livres l'étoient autrefois , & comme aujourd'hui les Turcs l'observent dans leur *Chamaili*. Le lecteur , après avoir ouvert le livre avec force gestes mystérieux , murmure dessus trois prières ; l'une , pour demander que tous les assistans soient dignes de ces respectables mystères ; la seconde , pour remercier Dieu d'avoir fait parvenir jusqu'à eux ce divin livre ; la troisième , pour lui rendre grâces de les avoir conservés jusques à cet heureux jour. Ensuite il lit le texte , tel que nous l'avons dans le livre d'Esther , d'un son de voix sombre & lugubre , excepté cinq mots qu'il glapit avec force. Les Rabbins disent qu'il y a trois motifs pour ces cinq cris , la joie , l'attention des enfans , & le réveil de ceux qui s'endorment. Quand le lecteur est arrivé aux noms des dix enfans d'Aman , qui composent trente-cinq syllabes , il faut qu'il les prononce tous d'une seule haleine , & avec une extrême rapidité , pour peindre par-là les dix ames de ces dix enfans sortant toutes à la fois à l'instant qu'on les massacra. Ensuite on prononce le nom d'Aman ; à ce nom il se

fait un bruit par les enfans & les femmes, mille fois plus aigu & plus ridicule que celui de trois cens creffelles discordantes. Leur haine pour ce nom est si grande, qu'ils ont presque tari une carriere entiere pour détruire & pulvériser à coups de pierres un caillou sur lequel il étoit gravé; tant il est vrai que le laps des tems ne modere pas un ressentiment opiniâtre! Ce bruit fini, & le saint manuscrit dévotement roulé, ils louent le Seigneur qui *venge leur querelle*, & répètent à plusieurs reprises, *beni soit Mardochee; maudite soit Zarès* (femme d'Aman;) *benite soit Esther; maudits soient tous les méchans; benits soient les Juifs.* Sur le champ, ils se mettent à souper, & ne mangent point de viandes, mais du laitage; particularité qui a aussi sa raison; car tout a la sienne.

LE 14 d'*Adar*, dès le matin, ils rentrent dans la synagogue, & lisent d'abord dans le Pentateuque quelque chose sur Amalec; ils relisent encore l'histoire d'Aman; pareille colere, pareils cris, pareil tumulte, & voilà sur le champ toute la synagogue à table. C'est-là précisément où commencent les extravagances qui ont servi de modele à notre carnaval,



qu'encore les Juifs ne font-ils pas de sang-froid, comme on les fait parmi nous. Ils commencent par se pousser de bonne chere ; alors la sévérité Pharisaïque est mise de côté : les hommes prennent les habits des femmes ; les femmes, ceux des hommes ; ainsi travestis ils courent comme des enragés, faisant des pantomimes & des contorsions ou ridicules ou effrayantes. Tout ce qu'ils peuvent faire de plus absurde leur paroît permis, parce qu'ils le font pour exprimer leur joie. Non-seulement ils peuvent licitement, mais ils doivent même s'enivrer ce jour-là, *jusqu'au point de ne plus distinguer la malédiction d'Aman & la bénédiction de Mardochée*. Ils donnent même des raisons de cette yvresse outrée. Leur salut n'est venu que par le vin. Si Affuerus ne se fût pas enyvré, Vasthi n'eût pas été répudiée, & Esther ne l'eût pas remplacée. Le Talmud même parle d'un Juif, qui un jour de *Phurim*, dans le crapuleux enthousiasme de l'ivresse, blessa mortellement son ami, pour la santé de qui, le lendemain, il prioit Dieu avec larmes & gémissemens. Ce qu'il y a de plus louable, & peut-être la seule chose qu'il y ait de louable dans ce qu'ils pra-

tiquent à cette fête, est le soin qu'ils prennent des pauvres : encore, ne fai-je s'il faut leur en tenir compte, puisque cette singuliere aumône semble avoir pour but de multiplier les excès ; la fête manqueroit, s'il y avoit un Juif dans le monde qui ne fut pas ivre.



---

*Dissertation sur l'origine des Bacchanales, tirée du London-Magazine*  
Octobre, 1752.

---

**A**UTRE objection contre le P. Carmélie. Voici un Anglois, qui, au lieu de recourir, comme lui, aux premières tragédies Grecques, pour y chercher l'origine des Bacchanales, croit la trouver, dès les premiers siècles du monde, dans les pratiques religieuses de la simple loi naturelle. Il paroît à l'auteur de la dissertation, dont nous donnons l'extrait, & presque la traduction toute entière, que la fête, qui fut appelée dans la suite *Bacchanales*, avoit été établie d'abord en l'honneur du vrai Dieu; & qu'elle fut défigurée depuis par la superstition & l'idolâtrie.

TOUTES les nations, dit-il, ont un desir naturel de perpétuer la mémoire des grands événemens, par des représentations annuelles à des jours marqués: il le prouve par un ou deux exemples. C'é-

toit anciennement la coutume en France, & elle subsiste encore chez quelques nations voisines, de célébrer Noël, Pâques, & quelques autres fêtes, par des représentations dramatiques des mystères. Et quoique la religion Chrétienne, dont la partie essentielle est la morale, ne tire pas grand avantage de ces pratiques tumultueuses: elles plaisent cependant aux peuples; parce que ce sont des dévotions qui les amusent, sans exciter les passions déréglées. Les Mahométans, dans leur pèlerinage à la Mecque, où ils croient qu'Ismael, le patriarche des Arabes, résidoit anciennement, représentent la fuite d'Agar dans le désert, par des cérémonies particulières. Ils regardent derrière eux, & de chaque côté; ils cherchent tout autour avec une inquiétude simulée; & ensuite expriment une joie subite, comme s'ils avoient trouvé l'objet de leurs recherches. On découvre, dans quelques-unes de ces cérémonies, quelques traces de l'histoire du puits, où Agar & son fils appaisèrent leur soif.

TOUTE l'antiquité est remplie de cérémonies semblables, qui furent instituées pour conserver la mémoire d'évé-

nemens, qui intéressoient le peuple. Dans les temps qui suivirent immédiatement le déluge, quand les fils de Noé, au lieu de se disperser pour repeupler la terre, se déterminèrent à demeurer ensemble, & s'employèrent à bâtir dans les endroits voisins de l'Euphrate : toutes les autres régions restèrent incultes. Les continens étoient couverts de bois, & les animaux s'y multiplièrent sans nombre. Après cette dispersion, quand chaque famille commença à s'établir dans les terres qu'elles s'étoient choisies, les bêtes sauvages sortoient de leurs deserts, & venoient désoler les nouveaux habitans ; en sorte que les colonies n'étoient jamais sûres de jouir ni de leurs maisons, ni du fruit de leurs vignes. Pour arrêter le cours de ces calamités, Nemrod, petit-fils de Cham, mena la jeunesse de son canton à la chasse, nettoya le pays de ces animaux rapaces ; & s'éleva, du métier de chasseur, à la dignité de monarque. Le peuple, après sa mort, non-seulement célébra des fêtes solennelles, autour de son tombeau, & chanta ses louanges après celles de la divinité, ce qui fut le commencement de la corruption du culte religieux ; mais il mêla aussi, dans

ces fêtes, des représentations de ces fameuses chasses, qui avoient assuré la fertilité des pays voisins. On commençoit ordinairement par un sacrifice, & des invocations du dieu *Jao*, ou *Jevoe*. On portoit aussi une lance, ornée de fleurs & de feuilles de vignes, pour représenter l'arme dont on se servoit communément à la chasse; & pour que la représentation fût plus vive & plus naturelle, on couroit d'une montagne à l'autre, en répandant le sang des bêtes que l'on rencontroit. Ceux qui étoient plus couverts de sang, sembloient avoir excellé à la chasse. Et comme Nemrod s'employa, non-seulement à donner la chasse aux bêtes fauves, mais aussi à instruire le peuple de la méthode de cultiver le bled & le vin: on s'accoutuma, dans ces fêtes, à porter en pompe le crible, qui servoit à vanter le bled; & l'on distribuoit du vin aux assistans. Ces cérémonies étoient parfaitement bien instituées, pour perpétuer la mémoire des services de Nemrod, & fournissent des conjectures assez vraisemblables sur l'origine des Bacchanales.

ON voit que cette origine des Bacchanales ne s'accorde pas avec les idées

du Pere Carméli, sur la même matière : mais dans le pays des conjectures , chacun est maître ; & les droits sont égaux pour tout le monde :



---

*LE triomphe de l'amour , poëme  
Allemand ; par M. Uz\* , à Anspach , en Franconie.*

---

## CHANT PREMIER.

**J**E chante l'amour & son plus beau triomphe ; l'amour vainqueur de Selinde. La fiere Selinde, dont aucun mortel n'avoit osé se promettre la conquête, devient enfin la victime du dieu qu'elle avoit bravé. Muses, soutenez mes chants ; & toi, fille du ciel, touchante Harmonie, préside à mes accords. Amour, je les consacre à ta gloire : tu dois me servir de maître ; échauffe mon génie ; prête-lui tes feux & tes graces. Je t'invoque aussi, déesse de la beauté : c'est par

\* L'auteur de ce poëme, l'est aussi d'un volume de Poësies lyriques, qui ont été bien reçues en Allemagne, & dont nous attendons, pour en rendre compte, une nouvelle édition, qu'on promet de donner bientôt.

toi que l'amour triomphe ; c'est par lui que tu regnes : je t'ai dévoué ma lyre ; & si mes chants plaisent aux belles , je préfère leur suffrage à toutes les couronnes du Parnasse.

UN soleil brûlant desséchoit la terre ; l'air n'étoit rafraîchi du souffle d'aucun zépher. Les fleurs , que la rosée du matin avoit fait éclore , sembloient chercher , sous le gazon qu'elles couronnoient auparavant , un abri contre la chaleur ; & l'herbe flétrie avoit perdu cette verdure , le plaisir des yeux , & l'ornement des campagnes. L'ardent Syrius , dont l'influence maligne agit si puissamment sur l'imagination de bien des poètes , l'ardent Syrius , dis-je , étoit armé de tous ses feux. L'amour , abattu , languissant , soutenant à peine son arc detendu , avoit pris son vol vers Paphos. C'est-là , que dans une forêt , qui lui est consacrée , l'air est toujours temperé par l'haleine délicate des Zéphirs. Là , les plaisirs folâtres se rangent autour du throne de la Volupté , qui les appelle. Ici l'œil se perd dans des allées touffues , plantées de myrtes & de lauriers. De tous côtés les échos répètent les gémissemens amoureux des rossignols. Là , le murmure

d'un ruisseau invite de jeunes amans à se livrer à un sommeil qu'ils ont mérité. Plus loin, l'on entend le bruit d'une cascade. Le flot écumant se précipite du sommet des collines, & devient un lac immense, en retombant dans la plaine. Son onde, pure & tranquille, réfléchit les différentes nuances des fleurs, qui couvrent ses rives. La verdure des gasons, l'obscurité délicieuse des bois, tout respire dans ce lieu charmant une tendresse voluptueuse. Le mystere dérobe aux regards indiscrets, cette forêt enchantée, dont l'amour a fait son asile. Ce fut sous son feuillage épais, que vint se rendre ce Dieu qui fuyoit la chaleur. Les roses, qui le couronnoient, à demi fanées par l'ardeur du soleil, reprirent sur son front leur éclat naturel. A sa voix, les ris badins, les jeux, la troupe folâtre des plaisirs, l'esperance plus prompte enveloppée d'une gaze légère, les desirs volages accoururent autour de lui. Les chants d'Anacréon, embellis par la voix des Graces, forment les concerts de l'Amour. O vous, à qui la beauté même est redevable de son pouvoir, Graces piquantes, vous seules pouvez m'instruire de ce qui troubla le repos de ce dieu,

qui, dans le sein de la volupté, prêtoit l'oreille à vos chansons. Quel attrait assez puissant, pût le résoudre à vous quitter? La joie l'appelloit-elle à quelque fête de Bacchus; ou les nymphes de Chypre, jalouses de le posséder à leur tour, le vouloient-elles, pour juge & pour témoin de leurs danses ingénues? Non. Zephir avoit une victoire à lui proposer; & l'Amour ne résiste jamais à l'ardeur des nouvelles conquêtes. On fait que Zéphire est le depositaire des amans: il est leur messager auprès de l'Amour; tel est du moins l'emploi pénible que les poètes lui ont assigné. Il tomba presque sans force & sans haleine aux piés de ce Dieu. Après avoir secoué ses aîles, d'où dégoutoit la rosée, & répandu les parfums que Flore a soin de lui renouveler tous les jours, il s'exprima dans ces termes, que les feuilles des arbres, agitées d'un soufle léger, répétèrent après lui. » Dieu puissant, un des » mortels, sur qui tes traits ont fait la » plus profonde impression, & qui t'est » le plus dévoué, Dorante me députe au- » près de toi pour te porter ses plaintes, » J'aime, disoit-il, Lise; j'aime une in- » grate qui ne connoît le prix ni de l'a-  
mour,

» mour, ni de ma constance. Insensible  
 » Selinde, deviez-vous inspirer des feux  
 » purs? Etoit-ce à vous de me faire éprou-  
 » ver un sentiment si délicat & si vif?  
 » J'aime \*, non comme le petit-maître  
 » avantageux & léger, qui croit aimer,  
 » parce qu'il brûle de jouir; qui ne sa-  
 » crifie qu'à lui-même; & qui n'envisage,  
 » dans la conquête, que le plaisir de la  
 » divulguer. J'adore Selinde; & le vé-  
 » ritable amour est toujours timide. Deux  
 » fois, le printems avoit renouvelé la  
 » nature, avant que j'eusse osé me déclara-  
 » rer à Selinde; & deux fois les moisson-  
 » neurs ont recueilli les trésors de Cérés,

\* On s'est rappellé ici quelques vers d'un ma-  
 drigal, qui rendent plus exactement que ma  
 prose la pensée de l'auteur Allemand.

Non pas cet Amour, petit-maître,  
 Qui n'a pour lot que du jargon,  
 Qui n'a de l'autre que le ton,  
 Et qu'on lui préfere peut-être;  
 Mais un Amour tendre, soumis,  
 Simple, à la démarche ingénue;  
 Qui dans vos yeux folâtre avec les ris,  
 Et que l'on sent d'abord qu'on vous a vûe.

**B**

» depuis que ma bouche enhardie lui fit  
 » le fatal aveu de ma tendresse. Com-  
 » bien de fois me suis-je vû le jouet de  
 » l'esperance ! Combien de sermens d'ou-  
 » blier l'insensible ! Un coup d'œil me ren-  
 » doit parjure ; un mot me ramenoit à  
 » ses piés. Ceux qui vous ont vûe , belle  
 » Selinde , ont trop d'intérêt à se flater ,  
 » pour perdre jamais l'esperance. Quel-  
 » quefois le dépit peut servir de dé-  
 » guisement à l'Amour ; mais qu'il est fa-  
 » cile à vos yeux de l'y reconnoître ! Dieu  
 » puissant , dont j'éprouve l'empire , ne  
 » fixeras-tu pas ce cœur indécis & flot-  
 » tant ? Peut-être a-t-elle du penchant à  
 » m'aimer ; la seule tyrannie de la mode  
 » étourdit dans son ame la voix de la na-  
 » ture. Je dois la voir aujourd'hui , dans  
 » le jardin de Lesbie. Amour , tu la sui-  
 » vras sans doute ; vien m'aider à triom-  
 » pher de ses rigueurs : que mes respects ,  
 » que mes longues douleurs fassent enfin  
 » quelque impression sur ce cœur sauvage ,  
 » dont la conquête est si digne de toi .

Ainsi parla Zéphir ; & bientôt son in-  
 constance naturelle le fit voler dans les  
 bras de Flore , pour oublier avec elle les  
 plaintes d'un amant malheureux .

» Dorante , dit l'Amour avec un sou-

» rire malin, ne fait point encore comme  
 » on attaque les belles. Le respect n'est  
 » pas un moyen sûr de plaire ; il faut être  
 » plus aimable\* & moins tendre, pour  
 » obtenir du retour. Selinde ne sent  
 » rien pour lui ; mais son cœur ne me  
 » bravera pas impunément chez Lesbie ;  
 » & si je suis encore l'amour, son orgueil  
 » humilié reconnoîtra bien-tôt un vain-  
 » queur.

A ces mots, il s'arme de son carquois,  
 & veut s'élançer dans les airs. La Volup-  
 té trompe quelque temps sa résolution  
 par ses caresses, & par des baisers plus  
 éloquens mille fois que les discours les  
 mieux réfléchis. Ses bras, auxquels la nei-  
 ge cederait en blancheur, tenoient l'A-  
 mour étroitement embrassé ; mais le  
 voyant trop occupé de son projet :  
 » Cruel, lui dit-elle en soupirant, tu  
 » veux me quitter : rien ne t'arrête, ni  
 » les feux de la saison, ni mes larmes,  
 » ni ma douleur, ni ton propre intérêt.  
 » Tu quittes ce séjour délicieux ; & tu  
 » lui préfères les déserts de la Germanie,

\* Soyez un peu moins amoureux,

Devenez plus aimable.

*dit le grand Rousseau, dans une de ses Cantates.*

» l'habitation sauvage des descendans des  
 » Gots, de ces barbares, qui tant de fois  
 » ont brisé tes autels & les miens. Un  
 » François (& j'en crois son témoignage)  
 » m'a dépeint ces peuples grossiers, pour  
 » qui tu m'abandonnes. Une glace éter-  
 » nelle rend leurs cœurs impénétrables  
 » à tes traits. On ne t'y connoit pas.  
 » Le mariage, ce contrat vulgaire, où  
 » tu n'es jamais appelé, cet esclavage  
 » ignoble, où l'on se soumet uniquement,  
 » pour se reproduire dans une ennuyeuse  
 » postérité; ce nœud, qui sépare les  
 » cœurs les mieux unis, te paroît-il un  
 » objet assez relevé, pour que tu daignes  
 » toi-même en former les liens? Est-ce  
 » enfin pour te mêler d'un mariage, que  
 » tu me sacrifies aujourd'hui? Va, laisse  
 » au pesant Hymen l'honneur de nom-  
 » mer un jour le fidele époux, dont les  
 » caresses glacées doivent endormir Sé-  
 » linde.

TELS furent les reproches de la vo-  
 lupté. L'amour lui répondit en souriant :  
 » Divinité de mon cœur, par qui les  
 » mortels ont crû quelquefois égalier les  
 » Dieux, ce que vous venez de me dire  
 » peut autrefois avoir eu quelque vérité ;  
 » mais les tems sont aujourd'hui bien

» changés. Vous avez crû trop légère-  
 » ment le témoignage d'un François ; &  
 » cette nation frivole & légère , mais  
 » qui vous est toujours fidele , a toujours  
 » eu des droits sur votre crédulité. Le  
 » François juge avec dédain tout ce qui  
 » ne lui ressemble pas ; il ne voit que lui  
 » dans l'univers ; & pour lui le reste du  
 » monde est barbare. Les Allemands ne  
 » sont plus ces Germains belliqueux ,  
 » qui, sous leurs toits rustiques , ne respi-  
 » roient que la chasse & la guerre. Ceux-  
 » ci n'aimoient point, à la vérité, com-  
 » me on aime à Paris. ( Ne troublez pas  
 » un récit vraiment fidele , par ce rire  
 » caustique & malin ). Mais ces peuples ,  
 » pour traiter l'amour moins galamment ,  
 » ne le sentoient peut- être que d'une  
 » maniere plus digne de moi ; ils étoient  
 » sinceres ; & n'avoient encore consulté  
 » que la nature. Ces peuples ont appris  
 » maintenant à s'en éloigner : ils n'ont  
 » gardé de leur patrie que le nom ; &  
 » le génie François est aujourd'hui le mô-  
 » dele du vaste empire Germanique.  
 » Lacédémone est devenue la rivale de  
 » Sibaris. Cette nation , mâle & coura-  
 » geuse , fait la guerre & la paix par  
 » petits-mâtres. Ses armées enfont rem-

» plies ; à l'autel même , des petits-maî-  
 » tres ont remplacé ses anciens Druides.  
 » Les modes , le goût , la langue , le  
 » le génie , l'Allemagne va les puiser à  
 » Paris , où les étrangers opulens trou-  
 » vent toujours des précepteurs , qui se  
 » chargent de leur éducation. Un peuple,  
 » qui reçoit aveuglément tout ce que la  
 » France décide , aimera bientôt à la  
 » Françoisse ; & ne tardera pas à se dé-  
 » pouiller du respect , & surtout du mystère.  
 » Que dis-je ? Il l'a déjà fait ; & l'on  
 » voit des Allemans , qu'une noble émulation  
 » a déjà rendus vifs , étourdis ,  
 » avantageux auprès des belles ; toujours  
 » empressés & toujours inconstans. Bien-  
 » tôt même ils surpasseront leurs modèles  
 » en tous genres ; j'en excepte cependant  
 » la poésie , où leur génie ne s'est  
 » point encore développé. Tout écolier  
 » a droit d'écrire en Allemagne , & qui  
 » plus est , a l'avantage d'être lû. . . . .

*Ici l'Amour fait une longue critique  
 d'une foule d'auteurs Allemands. Outre  
 que cette critique a paru déplacée dans la  
 bouche de l'Amour ; la juste ignorance , où  
 l'on est en France de la plupart de ces au-  
 teurs , rendroit ce morceau de traduction  
 insoutenable.*

A ces mots, l'Amour se dérobe, avec peine, aux caresses de la Volupté qui le pressoit sur son sein, telle que le brave Hector \* quitta jadis Andromaque éplorée, qui cherchoit à différer, par ses adieux touchans, le moment d'un combat trop funeste à ce cher époux. Ainsi l'Amour prend son essor rapide; son arc, ses fleches toujours victorieuses étincellent dans ses mains menaçantes. Les ris, les jeux, les plaisirs l'accompagnent, pendant qu'autour de lui les Zéphirs rafraichissent de leurs aîles l'air encore échauffé par les traces brûlantes du soleil. Partout où l'amour passe, les mortels soupirent; les vieillards même sentent rallumer dans leurs cœurs des desirs inconnus. On n'entend que des plaintes, & des sermens de fidélité, qui se répandent dans les airs. La rapidité du dieu est égale à

\* Rien n'est si touchant dans Homere, que ces adieux d'Hector. Un jeune poëte François, que la nation ne peut trop encourager, M. de Clairfontaine a fait, à vingt ans, de ce sujet si simple, une tragédie, qui prouve que l'on pourroit un jour ramener le théâtre à ses loix primitives: & que les sujets, chargés d'incidens, ne sont pas à beaucoup près ceux qui supposent le plus de mérite.

celle de la foudre. Il dédaigne toutes les conquêtes vulgaires, qui peuvent se présenter sur sa route; il n'en veut qu'à Sélinde.

---

## CHANT II.

**L**E Goût lui-même a dirigé tous les ornemens de la maison de Lesbie. D'un de ses appartemens qui donnoit sur le jardin, elle respiroit un air frais & délicieux. C'est-là le rendez-vous de la plus aimable jeunesse de la ville, de celle qui se pique de l'être, & même de ces petits maîtres, qui empruntent leurs grâces & leur esprit de l'invention de leurs railleurs. Une frivolité bruyante, un babil éternel & confus, d'où s'échappent à peine quelques saillies, est en quelque sorte l'ame de cette société. La curiosité des yeux est agréablement fixée, tantôt par une porcelaine brillante, tantôt par le petit-maître en regne, tantôt par l'épaigneul de Madame. Cependant Lesbie ne paroît jamais tranquille: elle vole d'un objet à l'autre; toutes ses actions sont animées par ce tour d'enjouement, cet air

de liberté si fort à la mode aujourd'hui. Qui nomme plus souvent qu'elle Paris & le grand monde ? Qui pourroit se vanter de partager avec elle l'art de s'enlaidir à force de rouge, & de s'en faire un coloris bizarre ? Mais descens toi-même, *pour ne pas me donner la peine de voler toujours à l'exemple de L\*\*\*\*\**. Descends, dis-je, de la double colline ; & viens me faire un récit fidele des événemens de ce grand jour ; nomme-moi tous les originaux qui composoient la société de Lesbie.

LA douce Galathée ; la joueuse Clorinde ; la naïve Chloë qui ne fait point encore s'écarter à propos de sa mere ; la précieuse Dorilis qui exige de son mari les complaisances d'un amant. D'autres objets s'offrent encore à mes yeux ; mais Sélinde paroît, & l'on n'apperçoit plus qu'elle. Ses charmes effacent ceux de ses rivales, comme un chêne majestueux dérobe à la vûe le frêle arbrisseau qu'il couvre de son ombre ; ou comme la rose superbe l'emporte sur les timides violettes qui se cachent sous les herbes. Les prétentions jalouses disparaissent en sa présence, ou ne se montrent plus que sous une forme ridicule & minaudiere.

L'éclat de son teint, le fin badinage de ses yeux bleus, un sourire enchanteur & malin, tout enchaîne l'admiration sur ses pas. Sa taille proportionnée par les graces, la noblesse de sa démarche, le son même de sa voix invite les cœurs à se rendre, en appelant les desirs autour d'elle. Ce n'est point un hommage volontaire; Sélinde commande, il faut l'aimer. Le regard avide parcourt tantôt l'albâtre de ses épaules, tantôt une gorge naissante arrondie par la volupté. Ce que nos prudes ayeules cachotent avec tant de soin, & sous un triple voile, notre siècle moins rigoureux sur les bienféances, notre siècle plus éclairé veut qu'on le découvre aujourd'hui, pour le plaisir ou pour le tourment des yeux. Nos belles sont à demi-nues, sans que la pudeur ait rien perdu de ses droits; & sans doute l'âge d'innocence n'est pas loin de reparoître. Comment un cœur pourroit-il échapper aux regards de Sélinde? Elle sourit à tout le monde; & l'espérance, animée par ce sourire, ne se promet que des chaînes légères, & des plaisirs sans peines. Tout ce qui reconnoît l'empire de la beauté, tout ce qui pense lui fait la cour. Sa vivacité, son enjouement en

imposent sur son indifférence. Dorante lui-même s'y trompe encore : & les yeux attachés sur ceux de sa déesse , on croiroit que , plongé dans une profonde méditation, il y découvre tout ce que la nature a de plus riant. C'est un beau ciel dont il ne peut détacher ses regards, & qu'il contemple avec le ravissement d'un mystique.

Le froid Ganimede , qui se croit homme à bonnes fortunes , rit de l'extase de Dorante ; & croyant qu'un amour purement spéculatif n'est pas celui qu'il faut aux belles, s'applaudit de la réflexion , & pense que les charmes de Sélinde lui sont réservés. Il n'est pas jusqu'au pesant Moclès , encore souillé de la poussière de l'école , & jusqu'au fou de Cléante qui vise au bel esprit , & roule dans sa tête depuis trente ans le projet de devenir auteur , qui ne se promettent sa conquête ; l'un , en se rappelant qu'il a pris ses licences ; l'autre , en se faisant honneur auprès d'elle des profondes méditations , dont il paroît s'occuper en sifflant d'un air distrait , & levant tantôt une jambe , tantôt l'autre. Mais de tous les poursuivans de Sélinde , le plus redoutable , ou celui du moins qui croit l'être , c'est le léger Sélimore. Il est François par

l'habit & par les mœurs ; toute sa parure est du dernier goût , & tout annonce dans sa personne un homme qui a fait le voyage de Paris , & que son argent a fait recevoir dans la bonne compagnie. Il possède à un degré éminent tout ce qui peut rendre un François aimable ; c'est un vrai Prothée , qui , dans un moment , paroît sous vingt formes différentes. Il joue le sentiment jusqu'à verser des larmes , l'empressement jusqu'à l'étourderie ; & dans un même instant , il badine , rit , chante , prend du tabac & jure. Il n'a pas besoin d'amour , pour vaincre les belles : il s'est arrangé là-dessus ; & elles ont pris leur parti ; il fait la cour à dix , & les trompe toutes les dix. L'orgueilleux Sélimore apperçut à peine Sélinde , qu'il forma le projet de plaire & de vaincre. Il ne le cacha pas même à Lesbie , qui , la veille , l'avoit vû soupirer à ses genoux. Pour la première fois , cependant , il crut n'avoir rien de trop de toutes ses graces , tant naturelles qu'empruntées ; & regardant amoureuxment sa veste , qui , sur un fonds d'or , rassemble toutes les nuances dont la nature s'embellit au printems ; cette veste qu'un petit maître du plus grand air avoit daigné lui

choisir à Lyon, & qui n'est pas une des moindres parties de son mérite: il s'inclina respectueusement sur elle, & lui tint ce discours, à peu près comme Achille s'entretenoit avec ses chevaux.

» C'EST maintenant, ô merveille de  
 » l'art, que tu dois te rendre digne de la  
 » préférence que je t'ai donnée, & signa-  
 » ler ton pouvoir. Je t'ai toujours fait  
 » hommage des lauriers que tu m'as fait  
 » remporter sur les belles; & je t'estime  
 » infiniment plus que toutes les sciences,  
 » dont je parle cependant si bien, sans les  
 » avoir cultivées. Tu l'emportes sur elles;  
 » je te dois l'art de plaire; & souvent  
 » elles ennuient: mais voici l'occasion où  
 » tu me deviens le plus nécessaire. Sélin-  
 » de paroît presque aussi belle que toi. Si  
 » tu me fais réussir auprès d'elle, tu par-  
 » tageras mes caresses les plus vives, &  
 » tu n'auras pas à te plaindre du partage.  
 » Non, je baiserois avec moins de trans-  
 » port les levres mêmes de Sélinde; &  
 » quand un retour de mode t'aura con-  
 » damnée à ne plus me servir, je te des-  
 » tine dans mon cabinet une place plus  
 » honorable, que celle qu'un antiquaire  
 » donneroit dans le sien à la lyre d'Or-  
 » phée. »

IL dit ; & s'approchant d'une glace pour admirer son rouge , & l'arrangement *ingénieux* de ses boucles , il prit à cette vûe une telle confiance , que dans le moment même il aborda Sélinde , Sélinde que Dorante & tant d'autres n'avoient jamais abordée qu'en tremblant.

» D'HONNEUR , lui dit-il , je crois que  
 » je vous aime. Je vous parle sérieuse-  
 » ment au moins ; & ceci devient de  
 » conséquence. Regardez-moi donc , je  
 » vous prie , belle Sélinde ; & ne me fai-  
 » tes pas languir. Quoi ! vous baissez les  
 » yeux , & vous ne me dites rien de ten-  
 » dre ? Hé , mais où avez-vous donc pris  
 » l'idée d'une pareille résistance ? Au  
 » vrai , on n'y tient pas. » Sélimore s'em-  
 » pare en même tems d'une de ses mains ,  
 » & la baise vingt fois avant qu'elle ait  
 » pensé à la retirer. » Je sens , ajouta-t-il  
 » plus sérieusement & avec un soupir , » je  
 » sens que je vous aimerai toute ma vie.  
 » Tous les amans du vieux tems n'ont  
 » jamais été si tendres que je le suis à  
 » présent. Oui , Sélinde , je me suis con-  
 » sulté : je vous adore. » A ces mots , il la  
 » quitte en fredonnant un air nouveau , &  
 » revient un moment après , en dessinant  
 » les figures d'une contre-dance à la mode.

QUE faisoit cependant le trop sensible Dorante ? Absorbé dans la douleur, il gémissoit comme un oiseau qui se voit enlever ses petits ; tandis que son fin rival attaquoit le cœur de Sélinde, à peu près avec la même audace qu'un voleur s'élançe, dans l'obscurité de la nuit, sur le timide voyageur.

CEPENDANT Sélinde voyoit, d'un œil indifférent, ces combats qui se livroient pour elle ; & sans être émue, elle n'opposoit à tant d'efforts contre sa liberté, que ce visage riant & tranquille, qui rappelloit toujours l'espérance prête à s'échapper. Tel Adisson nous peint l'ange exterminateur, qui, porté sur les tourbillons, environné de la foudre & des vents, commande d'un front serain aux orages, & dirige les tempêtes. Telle étoit Sélinde au milieu des assauts violens d'un petit-mâitre, & des pièges qui menaçoient son cœur. Son génie tutélaire veilloit sur sa tête ; l'ame d'une coquette anime ce génie rusé. Invisible à tous les yeux, sans cesse occupé de lui-même, toutes les glaces de l'appartement de Lesbie lui suffisoient à peine pour se contempler, & pour sourire à ses propres charmes. Il a soin de rafraîchir l'air au-

tour de Sélinde , par le mouvement de ses ailes couleur de pourpre. Il est couvert d'un tissu de gaze légère : l'œil y remarquoit toutes ces couleurs , que l'émail des prairies emprunte de la rosée du matin. Ses cheveux parfumés de jasmin tombent à longues boucles sur ses épaules. Il est armé d'un bouclier d'or , où l'on voit gravée , une rose qui semble sourire d'un air coquet à des papillons folâtres qui se disputent ses faveurs. La bouche du génie étoit attachée à l'oreille de Sélinde ; il ne pouvoit être entendu que d'elle seule ; mais on eût deviné dans les yeux de la belle , ce qu'il lui disoit avec tant de mystère.

» Voi , Sélinde , voi le pouvoir de ta  
» beauté ; jouis de ta victoire : aucuné  
» de tes rivales n'oseroit te disputer le  
» prix ; pour la première fois , on démê-  
» le de la langueur , du sentiment dans  
» les yeux mêmes des petits-mâtres.  
» Regne sur tous ces cœurs qui te sont  
» soumis : mais que rien n'altère la tran-  
» quillité du tien. Voi Sélimore qui ne  
» peut plus déguiser sa flamme ; voi ce  
» vainqueur de tant de belles étonné de  
» se voir à tes piés. Rends justice à ses  
» graces , à l'élégance de sa parure : ses

» charmes embellissent ton triomphe.  
 » Tourne cependant les yeux sur Doran-  
 » te : il n'est pas de mortel qui puisse  
 » brûler pour toi d'un feu plus tendre &  
 » plus respectueux ; ses mœurs , ses senti-  
 » mens lui ont acquis l'estime univer-  
 » selle ; qu'il soit donc estimé : mais c'est  
 » à Sélimore à plaire. Garde-toi cepen-  
 » dant de te déclarer en faveur de l'un  
 » ou de l'autre : par-là tu te les conserves  
 » tous deux. Médite au contraire de nou-  
 » velles conquêtes ; profite de tous tes  
 » avantages ; que chacune de tes attitu-  
 » des soit dirigée par le desir de plaire ,  
 » & découvre à propos quelqu'un de tes  
 » charmes. Ce bras est-il fait pour être  
 » prisonnier sous ce point de Bruxelles ?  
 » Qu'il paroisse dans tout son éclat , &  
 » qu'il augmente le nombre de tes victi-  
 » mes . . . Fort bien . . . Regarde main-  
 » tenant autour de toi : voi les feux de  
 » tes amans exprimés sur leurs joues brû-  
 » lantes ; voi les yeux de ces beautés qui  
 » toutes voudroient éviter les tiens , mais  
 » qui ne peuvent cacher leur dépit &  
 » leur jalousie. Tout ici t'offre l'image  
 » d'un temple dont tu es la seule divinité.  
 » Reçois les vœux de tes adorateurs ;  
 » écoute le murmure de leurs plaintes ;

» triomphe , Sélinde : mais ne recon-  
» nois pas de vainqueur. »

Ainsi parloit l'orgueilleux génie : & Sélinde ne reçut que trop avidement ses conseils. Toujours maîtresse de son cœur , chaque instant lui soumet un nouveau captif , un regard lui suffit , le génie s'applaudit de son ouvrage. Cependant le rusé Sélimore ne s'amuse point à pousser d'inutiles soupirs. Il fait qu'un amant qui se plaint , n'est intéressant que lorsqu'il a trouvé le secret de plaire. Pour donner peut-être de la jalousie à Sélinde , il feint d'en conter indifféremment à Lesbie , & à toutes celles dont les charmes peuvent entrer en quelque concurrence avec ceux de notre héroïne. Il les parcourt toutes , & dit à l'oreille de chacune une impertinence , ou une fadeur. Peut-être même , pour les flatter davantage , affecte t-il de trouver des défauts à Sélinde. Tantôt le refrain d'un vaudeville un peu trop libre , tantôt une épigramme qu'il a composée la veille , tantôt un bon mot qu'il a tiré d'un recueil , le font briller tour à tour dans tous les genres. Savant dans l'art de médire , il n'épargne que ceux qui sont charmés de l'entendre , & qu'il doit immoler le len-

demain à quelque autre société. Il se partage entre l'épagueul & le perroquet de Lesbie. Dieu même est quelquefois l'objet de son badinage. Car peut-on révenir de Paris avec des manières, & n'être pas tenté de jouer l'esprit-fort ? La joie éclate alors en rires immodérés, & chaque mot porte un coup mortel au prochain. Cependant on se met au jeu ; l'ennui se place au milieu des joueurs ; on baille ; on trompe ; & le jeu n'est interrompu que par un sentiment inconnu, que chacun éprouve, sans en pénétrer la cause. L'Amour, ce dieu qui cherchoit Sélinde, étoit entré par une des fenêtres du salon. Quoiqu'invisible, sa présence ne s'en fit pas moins sentir : les desirs s'allument ; on ne voit que des yeux en dessous lancer des regards dérobés ; on soupire, & les feux de l'amour colorent tous les visages ; Selinde même est émue, son cœur est troublé par l'influence du Dieu qui n'avoit jamais été si près d'elle ; mais son génie tutelaire oppose son bouclier à toutes les fleches de l'Amour. Dieu charmant ! le sein des belles peut-il se garantir de tes traits ? Faut-il que tu les blesses pour les vaincre ? Et ces armes que l'on te prête ne sont-elles pas une pure

fiction, un songe des poëtes? Mais ma muse m'assure du contraire : elle prétend avoir vû voler ces fleches, & leurs pointes émoussées retentir sur le bouclier qui couvroit Sélinde.

» Rebelle génie, s'écria l'Amour irri-  
 » té, génie qui nourris l'orgueil de Sé-  
 » linde, & qui l'empêches de se livrer à  
 » mes plaisirs, seras-tu cause que, toujours  
 » invincible, elle ne jouisse jamais du  
 » fruit de ses conquêtes? Ignore-t-elle le  
 » prix du tems, combien sa course est  
 » rapide, que la beauté n'est qu'une  
 » fleur passagere que les années ont bien-  
 » tôt flétrie, & que l'âge des regrets est  
 » plus long que celui des graces? Cruel  
 » génie, fermes-tu toujours son ame  
 » à la volupté? Non, elle entendra,  
 » malgré toi, la voix de la nature : je  
 » l'exciterai moi-même au fond de son  
 » cœur ; elle connoitra les délices de  
 » l'Amour. Je le veux : & si la force ne  
 » me suffit pas : tremble ; il me reste bien  
 » d'autres armes. »

TELLES furent les menaces du Dieu, qui, cependant, ne remarqua pas avec moins de joie les effets de son pouvoir, & les desirs qu'il avoit fait naître dans tous les cœurs. Déjà les regards annon-

cent une secrète langueur : la conversation tarit ou déplaît ; la société même devient insoutenable ; on sent de nouveaux besoins. Une seule table de quadrille résiste encore à l'Amour : ce Dieu cède avec dépit aux matadors. Deux de ces joueurs obstinés, qui regrettent le tems que l'on perd à mêler les cartes ; deux joueuses opiniâtres, dévorées de la soif du gain, uniquement occupées de leur jeu, sacrifient sans regret à leur passion des plaisirs qui ne sont plus de leur âge. On les entend tour à tour accuser la fortune ; leur front pâle, leurs yeux enflammés épouvantent les ris, repoussent les graces, & l'Amour lui même détourne ses regards indignés. Enfin Selinde se leve, & tous les cœurs la devancent au jardin ; la volupté remplace la jalousie dans l'ame de ses rivales : chacune marche remplie de joie & d'espérance ; les desirs impatiens précipitent la course des belles, le jardin se découvre. La scène change ; on est arrivé.

*La suite de ce poëme & sa conclusion  
seront pour le Journal du mois suivant.*

---

---

*ESSAI sur le mouvement vital, & autres mouvemens involontaires des animaux ; par M. Robert Whytt, medecin à Edimbourg.*

---

---

**C**E savant traité nous prouve combien le génie est capable d'éclaircir & de creuser les matieres physiologiques les plus abstraites, lorsqu'il ne s'abandonne pas à de frivoles hypotheses; & qu'au lieu d'imaginer des êtres possibles, il s'attache à saisir la nature des êtres réels, à l'aide de la réflexion & des expériences.

NOTRE auteur observe dans sa courte préface, que la solidité des théories de *Newton*, & de quelques autres philosophes, provient de ce qu'elles portent sur des faits simples & uniformes, qui sont comme autant de causes d'où dérivent des effets innombrables; au lieu que dans la méthode hypothétique, on assigne ordinairement des causes, dont l'existence ne peut pas être prouvée, & qui sont

encore plus abstraites & plus compliquées que les effets, qu'on prétend expliquer par elles.

APRÈS avoir divisé le mouvement animal en volontaire, involontaire & mixte, l'auteur dit que le mouvement mixte, quoique soumis à l'empire de la volonté, n'est pas ordinairement dirigé par elle. Il ajoute que, quand nous connoîtrions la structure interne des nerfs, & la substance qu'ils contiennent, & par le moyen de laquelle nous croyons que l'ame peut agir sur les sens, il n'en faudroit pas moins reconnoître certaines actions immédiates de l'ame sur le corps, dont l'expérience nous fournit des preuves. Mais comme la cause & le mécanisme de la contraction & de la relaxation alternative dans les mouvemens involontaires, sont encore des énigmes pour tous les physiciens, M. Whytt essaye d'éclaircir l'une & l'autre. Et comme il regarde les théories reçues par rapport à la respiration & au mouvement du cœur, comme insuffisantes, il en propose de nouvelles: il se réduit à quelques principes extrêmement simples; & par-là il se rapproche infiniment de la nature, qui, par des ressorts peu multipliés, produit

des variations & des diversités sans nombre dans l'univers : il porte le compas & l'analyse dans le sein des matieres les plus ténébreuses & les plus abstraites ; il y répand de grands jours ; & s'il ne devine point la nature, il lui arrache du moins une partie de son secret.

Nos lecteurs physiologiques, qui n'ont pas lû ce traité, seront sans doute charmés qu'on leur en donne une idée générale & claire.

IL suppose d'abord, qu'une certaine influence, provenant du cerveau, logée dans les nerfs, & de-là conduite dans les muscles, agit comme cause immédiate de leur contraction, ou est du moins une condition absolument nécessaire, pour que la contraction se fasse ; & il le prouve.

IL appelle, comme les autres physiiciens, cette influence *esprits animaux* ou *vitaux* : mais avec la précaution de prévenir son lecteur, qu'il n'entend par-là ni définir ni déterminer la qualité de cette substance.

2°. IL établit ensuite que, quoique le concours des nerfs soit nécessaire pour le mouvement musculaire, il n'en est pas de même du sang arteriel, qui semble n'y contribuer que d'une maniere secondaire ;

daire; ce qu'il prouve par des épreuves de ligatures faites sur les nerfs & les arteres par *Langrishe* & *Swencke*; d'où il conclut, qu'au lieu que les muscles tirent leur vie & leur nourriture du sang artériel, on doit regarder les nerfs comme les seuls principes de leur mouvement & de leurs sensations.

3°. LES muscles des animaux vivans tendent toujours, selon M. Whytt, à s'étrécir & à se contracter. » Pourquoi, » dit-il, les muscles qui ont des antagonistes sont-ils toujours tendus, & que les muscles solitaires, tels que les sphincters, sont toujours contractés? C'est que cette contraction naturelle est vaincue dans le premier cas par quelque puissance supérieure, & que dans l'autre elle ne l'est pas. »

4°. CETTE contraction naturelle des muscles provient en partie, dit notre auteur, de ce que leurs vaisseaux sont distendus par des fluides, qui séparent & bandent leurs plus petites fibres; & en même tems de la liqueur nerveuse qui agit continuellement sur eux, & c'est à cette liqueur qu'on doit attribuer la constriction constante des sphincters, & la tension des muscles qui ont des antago-

nistes. Il démontre ce principe par l'exemple d'un sphincter paralytique, & par la contraction constante des muscles, dont les antagonistes ont perdu leur liqueur nerveuse.

5°. Il ajoute que la contraction naturelle des muscles, produite par l'action de la liqueur nerveuse, est très-douce, & se fait sans dureté, ou tension sensible des muscles.

6°. Et que quand l'influence nerveuse agit plus puissamment sur les muscles, & rend leurs contractions plus fortes, c'est qu'il y a une cause supérieure; telle, par exemple, que la volonté, ou une cause incitante du dehors, qui produit cette augmentation de force.

7°. Le septième principe n'est à peu près qu'une confirmation du précédent, par rapport à l'empire de la volonté sur le fluide nerveux.

8°. Ici l'auteur détaille l'effet de la cause incitante, qu'il appelle *stimulus*, effet qui consiste à contracter les muscles.

9°. Le degré de contraction est, selon lui, en proportion de celui de l'irritation; & il ajoute,

10°. Qu'un muscle irrité ne reste pas contracté, tant que dure l'action de

la cause incitante ; mais qu'il se contracte & se relâche alternativement. Après avoir prouvé ce principe par des faits , il observe cependant que l'on doit en excepter le muscle orbiculaire de l'uvée & un petit nombre d'autres ; parce que , dit-il , le muscle orbiculaire de l'uvée , & ceux du marteau & de l'étrier , restent encore également contractés , tant que les yeux & les oreilles sont frappés par des rayons & des sons de même degré ; leur contraction n'empêchant pas ces causes d'agir avec uniformité & égalité sur la retine & sur le nerf auditif : mais aussi-tôt que les impressions , faites sur les yeux & sur les oreilles , sont d'un ordre différent , dès-lors ces muscles sont ou plus contractés , ou plus relâchés.

11<sup>o</sup>. Que les mouvemens alternatifs des muscles irrités continuent quelquefois après l'éloignement de la cause incitante , mais seulement se ralentissent.

12<sup>o</sup>. Que les mouvemens , provenans d'une cause incitante , sont entierement involontaires.

13<sup>o</sup>. Que la puissance des causes incitantes , pour contracter les muscles des animaux vivans , est plus grande qu'aucun effort de la volonté. L'auteur confir-

me cette proposition par cet exemple. Un homme âgé de vingt-cinq ans, qui, par une paralysie de douze ans, avoit perdu tout mouvement dans son bras gauche, après avoir éprouvé l'inutilité de plusieurs remèdes, eut enfin recours à l'électricité, qui, à chaque coup, fit contracter les muscles du membre impotent; en sorte que le bras, qui étoit fort desséché, reprit sensiblement son embonpoint, après avoir été électrisé pendant quelques semaines.

14<sup>o</sup>. Ce principe-ci n'est gueres qu'une récapitulation des précédens, où l'on a indiqué les différentes especes de contractions musculaires; à savoir, la naturelle, qui est très-douce, & qui résulte principalement de l'influence égale des nerfs; la volontaire, qui est plus forte, & qui peut être plus ou moins considérable, & durer plus ou moins long-tems, à proportion qu'on le veut plus ou moins; & l'involontaire, produite par une cause incitante, qui est forte, & suivie immédiatement d'un relâchement subit.

15<sup>o</sup>. Ici l'on propose les sphincters, & les muscles destitués d'antagonistes, pour exemp'es du premier principe.

16<sup>o</sup>. Et pour donner un exemple du

second, on suppose des muscles, qui ont des antagonistes, & qui sont tenus en équilibre, en attendant l'ordre de la volonté.

170. On observe ensuite, non-seulement que la contraction du cœur est involontaire, à titre de contraction naturelle; mais qu'elle est aussi d'une espèce différente de celle des sphincters & des muscles sans antagonistes; & pour cette raison, l'auteur la met au nombre des contractions, qui se font par cause incitante.

180. Enfin, il assure que non-seulement l'ame peut perdre la faculté de mouvoir les muscles par sa volonté, de telle ou telle manière, mais encore celle de les contracter en aucune façon; & cela par le non-usage. Les mouvemens uniformes des yeux sont cités comme des exemples de la première proposition; & les muscles de l'oreille externe, comme des exemples de la seconde proposition.

Ces faits & principes posés, l'auteur considère le mouvement important & vital du cœur, après avoir examiné les opinions de quelques uns des plus fameux écrivains sur ce sujet. Il commence par la théorie du célèbre *Boerhaave*, qui

déduit les mouvemens alternatifs du cœur, de la pression alternative de la plus grande partie des nerfs qui y vont aboutir entre les oreillettes & les grosses arteres, laquelle pression doit arriver à chaque *systole*, quand leurs cavités sont fort tendues par le sang. D'où s'ensuit que, le mouvement des esprits étant intercepté, il faut que le cœur devienne paralytique; mais que cette compression cessant lors de la contraction subséquente des oreillettes & des arteres, le fluide nerveux passant alors librement, le cœur doit alors se rétrécir de nouveau. Notre auteur rejette cette hypothèse pour plusieurs raisons. 1°. Parce que tous les nerfs cardiaques ne sont pas dans une situation à être ainsi comprimés; telles sont particulièrement deux branches très-considerables, qui de la paire vague, sont distribuées à la substance du cœur, & qui ne passent, ni entre les oreillettes, ni entre les grosses arteres. 2°. Parce que la mollesse des parties, & la graisse qui enduit en dehors les arteres & les oreillettes, doivent diminuer de beaucoup cette pression; & qu'on n'observe effectivement aucune affection paralytique dans les autres muscles, dont les nerfs sont contigus à une

artere considérable. 30. Parce que la compression légère d'un nerf n'est pas suffisante pour rendre son muscle paralytique ; qu'il faut, par exemple, que le nerf ulnaire soit fortement comprimé, avant que les doigts, qu'il sert, perdent leurs mouvemens ; ce qui de plus est accompagné d'une sensation désagréable. 40. Que, quand cette compression est éloignée, le mouvement des doigts se rétablit par degré, mais non dans le clin d'œil. 50. En accordant qu'il y ait pression suffisante des nerfs cardiaques, il s'ensuivra un effet contraire à ce que les partisans de cette théorie supposent ; car les esprits contenus dans les tuyaux nerveux, au dessous du point de compression, doivent être exprimés avec plus de force vers le cœur ; ce qui occasionneroit une plus forte contraction, précisément dans le temps où commence la diastole. Aussi l'expérience nous montre-t-elle qu'une ligature à la paire vague produit des mouvemens convulsifs, & de fortes palpitations de cœur, au lieu de rendre ce viscere paralytique. 60. Que la prétendue compression alternative des nerfs cardiaques ne peut pas s'appliquer au mouvement des oreillettes, dont la

contraction arrive, quand leurs nerfs sont eux-mêmes comprimés, & par conséquent quand le fluide nerveux doit être intercepté. 70. Que les mouvemens alternatifs de l'oreillette & du ventricule droits continuent dans les animaux mourans, après que ceux du côté gauche ont cessé; & dans un temps où leurs nerfs ne peuvent plus souffrir de compression, puisque ni la grosse artère, ni l'oreillette gauche, ne sont plus tendues par le sang, & que lors de la contraction de l'oreillette droite, l'artère poulmonaire est vuide. D'ailleurs, les cœurs de plusieurs animaux, après qu'ils sont arrachés, continuent leurs mouvemens alternatifs pendant quelque temps avec grande régularité, lors même qu'il est impossible de supposer aucune compression des nerfs. M. Whytt finit, par dire que le grand défaut de cette théorie, est de ne pas donner des éclaircissemens sur la maniere du mouvement volontaire des autres organes, dont les nerfs ne peuvent être supposés sujets à aucune compression alternative.

IL examine ensuite la théorie du savant *Gorter*, qui s'imagina que le mouvement vital du cœur & des autres or-

gânes dépendoit d'une telle structure dans les muscles servans aux mouvemens involontaires ; qu'à l'occasion de la dilatation de leurs fibres , par l'immiffion des esprits , leurs fibrilles nerveuses devoient étre comprimées ; que , confé-  
 quement les esprits fe trouvant interceptés , le muscle commençoit à fe relâcher ; que , cette relaxation admettant une nouvelle affluence d'esprits , le muscle étoit de nouveau contracté ; & ainfi , alternativement pendant toute la vie. Mais notre auteur rejette cette hypothefe , non - seulement parce que cette structure imaginaire ne porte ni fur l'expérience , ni fur les observations du microfcope ; mais auffi parce que tous les organes de la vie ne font ni contractés , ni relâchés dans le même instant. Car nous pouvons , par exemple , tenir le diaphragme dans la plus forte contraction , auffi long - tems que nous voulons : quelques - uns des muscles , servans aux mouvemens volontaires , peuvent étre , & font quelquefois employés à exécuter le mouvement vital , comme dans le cas d'une refpiration difficile , provenant de quelque vice dans les poulmons. Il n'eft donc pas vrai

que les muscles, servans au mouvement vital, ayent la structure particuliere, que Gorter leur suppose. Les prunelles, par exemple, dont les mouvemens, par cause incitante, sont involontaires, comme ceux du cœur, bien loin d'être immédiatement relâchées après leur contraction, par la réception de la lumiere, restent contractées, tant que dure le passage de la même quantité de lumiere à la retine; ce qui seroit impossible, si la structure des muscles de l'uvée estoit telle, que M. Gorter la suppose dans ceux qui servent aux mouvemens involontaires. Enfin, après avoir montré l'insuffisance de ces hypotheses, notre auteur donne sa propre théorie du mouvement du cœur, en commençant par la systole.

IL a observé, d'abord, que quelques-uns se sont imaginés que le sang contractoit le cœur, uniquement par l'irritation de la surface interne de ses ventricules; & que d'autres ont supposé qu'il n'agissoit que comme une cause incitante. Lui conclud avec raison, de son poids & de son impulsion, que ces deux causes concourent à operer la systole. La petite verole, & les autres maladies contagieuses ou aiguës, nous prouvent que la qua-

lité morbifique du sang tend à augmenter le mouvement du cœur ; ce que l'on peut voir par la puissance qu'ont évidemment les substances acres , de renouveler le mouvement du cœur , lors même qu'il est séparé du corps. D'un autre côté , l'augmentation du mouvement du sang par l'exercice , ou par quelque autre cause qui le fait retourner au cœur en plus grande quantité , & avec plus de violence ; aussi bien que la diminution de son mouvement par la saignée , prouvent que même la tension des muscles creux influe considérablement à les exciter à l'action. Mais notre auteur fait voir clairement , par les principes qui constituent le sang , que, même dans son état de santé , il est parfaitement propre à être une cause incitante , & cela par sa chaleur , par son mouvement intestin : par l'air , que le sang probablement contient ; par la structure interne du cœur ; & par les cordes charnues qui le distendent. Quant à l'objection qu'on peut faire contre sa puissance stimulative, ou incitante , que le sang n'est pas acre au goût, quoique salé , & qu'à peine il irrite la membrane de l'œil ; il répond que , notwithstanding tout cela , il peut stimuler d'au

tres. nerfs differemment constitués , & peut - être plus sensibles. Il le prouve , par l'opération convulsive & même mortelle de quelques substances minerales & végétales sur les membranes de l'estomac , qui pourtant n'ont rien d'acre au goût , ni même souvent aucune saveur délagreable. Il en raporte grand nombre d'exemples , qui tous confirment que les causes stimulantes ne le sont que relativement à tels ou tels nerfs , ou telles ou telles membranes ; de même que quelques poisons n'agissent que sur les solides , & d'autres seulement sur les fluides. L'auteur , ayant ainsi établi cette puissance irritative du sang , observe qu'un corps , soit fluide ou solide , qui est de nature à stimuler , appliqué plus fortement , excitera des irritations plus fortes , puisque ses particules actives frapperont alors plus rudement contre les tendres extrémités des nerfs. Cette conséquence est à la fois si raisonnable & si claire , que nous omettrons les argumens de l'auteur pour l'appuyer , pour passer rapidement à la section suivante , où il traite de la relaxation du cœur , & de sa diastole.

M. Whytt avoit déjà observé que,

des trois differents états du cœur , à favoir celui de systole , celui de relaxation , & celui de diastole ; il n'y avoit que le premier & dernier qui pussent être appellés violens ; le second est naturel : & *Bartholin* l'appelle perisystole. *M. Whitt* prétend que cette relaxation du cœur doit nécessairement arriver selon son dixieme principe ; puisque les muscles des animaux vivans , après avoir été excités à la contraction par une cause stimulante , se relâchent promptement d'eux-mêmes. Ainsi , le sang étant chassé pendant la systole hors des ventricules , il est naturel que leurs fibres travaillent à se remettre de cet état violent , & à retourner à leur premiere situation. Donc les ventricules , en conséquence de leur évacuation par la systole précédente , & de la relaxation qui s'en est ensuivie , ne résisteront pas à la cause qui recommencera à les dilater. Mais ce ne sera pourtant pas sans quelque violence , qu'ils laisseront écarter leurs parois l'une de l'autre par la diastole que produit le sang des veines qui y afflue impétueusement. Sans cette impétuosité , la relaxation du cœur quelle qu'elle fut , n'en pourroit pas produire la dilatation complete ;

car un viscere creux, tel qu'est le cœur ou la vessie, ne peut jamais être pleinement tendu par son propre mécanisme, & sans une cause distendante introduite dans ses cavités. Et réciproquement, quoique la pleine dilatation des ventricules provienne de la force du reflux du sang, ce reflux seul auroit été incapable de le produire sans la relaxation précédente de leurs fibres; la contraction des oreillettes, & l'impulsion du sang des veines, peuvent bien lutter en quelque façon contre les ventricules, mais non pas assez fortement pour vaincre toute leur résistance, s'il n'y avoit pas eu précédemment une relaxation à la fin de la systole.

NOTRE auteur, après avoir observé que la contraction des ventricules est proportionnée à la cause qui les dilate, ajoute que, comme le gauche, qui est le plus fort, requiert une plus grande force pour compléter sa diastole que le droit, le sang doit y retourner avec plus d'impetuosité. Il le prouve, tant par des faits que par des raisonnemens très-sensibles & très-concluans.

VERS la fin de cette section, notre auteur trouve qu'il n'est pas aisé de dé-

terminer en quel tems le mouvement du cœur commence dans les animaux naissans, ni ce qui l'excite; il prétend que la cause en est la chaleur, qui, raréfiant & agitant les particules des fluides, les rend capables d'irriter ses fibres, & de les réduire à une contraction. \*

NOTRE auteur, après avoir ainsi rendu compte des mouvemens du cœur, continue à considérer les autres mouvemens vitaux; & dans la cinquieme section, sur le mouvement du canal alimentaire & de la vessie, il observe que, quoique l'action d'avalier soit généralement volontaire, elle est cependant causée par l'irritation que la nourriture excite successivement sur la membrane sensible du gosier, sur celle du *pharynx*, & sur les nerfs de l'*œsophage*, jusqu'à ce que ces alimens arrivent à l'estomac. Il trouve dans l'air qu'ils contiennent, dans

\* Voilà comme un très-bon physicien d'ailleurs résoud un problème de physique. De combien cela est-il plus clair, que le raisonnement du médecin malgré lui, pour expliquer à un pere pourquoi sa fille est muette? On ne dit jamais guere rien de plus satisfaisant en physique, dès qu'on se met à raisonner. Regardons la nature operer: mais ne la questionnons pas trop. C'est un joueur de gobelets qui ne donne pas la clé de ses tours.

celui qu'on avale avec la salive, & qui se rarefie par la chaleur, & dans les humeurs de l'estomac, des causes suffisantes pour une irritation douce des *papilles* nerveuses, & pour une extension des fibres, capable de les exciter à la contraction. Ceci s'accorde parfaitement avec l'observation de *Wepfer*, sur la dissection des animaux vivans, qui assure, que la contraction de l'estomac ne se fait jamais, qu'après un gonflement précédent. Ces contractions & gonflemens successifs, quoique sensiblement plus lents, ne laissent pas d'avoir quelque analogie avec la systole, & la diastole du cœur.

MAIS parce que notre auteur regarde comme évident, que l'irritation du sang dans les ventricules du cœur doit cesser à chaque systole, jusqu'à ce que la diastole, à la faveur de sa relaxation, recommence à le distendre, il suppose qu'on lui demandera, pourquoi l'estomac ne souffre pas une nouvelle contraction par l'irritation des humeurs qu'il contient, avant qu'il se fasse un nouveau gonflement? Il répond, que pour exciter cette nouvelle contraction de l'estomac, ou pour empêcher qu'il ne cede à la force dilatante de l'air rarefié, il faut peut-

être , outre la douce irritation causée par les alimens , le surcroît d'irritation que la tension des fibres produit. Il montre ensuite que , comme l'estomac devient convulsif par les effets des substances irritantes , en conséquence des humeurs qui le picotent ; l'*opium* , qui rend les nerfs & les fibres insensibles à l'irritation , apaise ces commotions irrégulières ; & que , comme une grande indigestion produit les nausées & le vomissement , les mouvemens vermiculaires ordinaires de cet intestin doivent être principalement attribués à l'irritation douce des humeurs qui y sont contenues.

IL attribue le mouvement péristaltique des intestins aux mêmes causes irritantes , & à une irritation additionnelle causée par la bile ; il s'autorise , dans cette opinion , des effets des medecines purgatives ; des fortes contractions qui se font aux intestins des animaux , lorsqu'on y applique des instrumens pointus , ou qu'on y verse des liqueurs acres ; & des effets de l'*opium* , qui diminue ou détruit le mouvement péristaltique des intestins. Il est très-probable , dit-il , que la bile est particulièrement nécessaire , pour com-

pleter le mouvement des intestins ; autrement ils ne seroient pas capables de vaincre leur propre tension , qui provient de l'air qu'ils contiennent ; car ceux qui meurent de jaunisse invétérée , ont les intestins extrêmement enflés ; & un homme , qui mourut d'une blessure à la vesicule du fiel , après avoir eu toujours le ventre fort resserré , avoit ses intestins excessivement dilatés après sa mort.

NOTRE auteur croit que la décharge naturelle des intestins , est operée par la continuation & propagation de leur mouvement vermiculaire , jointe à l'acreté & au poids des matieres fécales , qui irritent & distendent le *rectum* ; parce que son irritation extrême dans le cas du teneisme , est heureusement appaisée par des opiates & des clysteres doux.

IL considere la vessie de l'urine , comme un muscle creux , qui , n'ayant point d'antagoniste , se réduiroit à très-peu de chose , si ce n'étoit que l'urine qui y tombe des ureteres , l'étend au point d'y causer une forte contraction , qui cependant ne l'est pas encore assez pour vaincre la constriction du sphincter ; mais celui-ci étant ouvert par le secours d'autres mus-

cles , la puissance contractante de la vessie suffit alors pour chasser ce qu'elle contient. Il observe que le fluide urinaire , quelque acre qu'il soit , agit plus par sa quantité pour distendre la vessie , que par sa simple irritation , en une personne saine , dont la vessie est vernissée d'un mucilage naturel.

DANS sa sixieme section , sur les mouvemens des vaisseaux sanguins , & sur plusieurs autres de l'espece volontaire , il attribue la dilatation des arteres à la force projectile du cœur ; & leur systole & leur élasticité , à la contraction de leur tégument musculaire , & à l'irritation douce du sang , qui affecte leur surface interne. En outre , il suppose de plus un mouvement oscillatoire dans les vaisseaux les plus petits , & dans les tuyaux sécrétoires des glandes , où la force du cœur semble ne pas s'étendre , & où l'élasticité n'agit pas ; mais au travers desquels il imagine que la circulation est conservée par des vibrations des vaisseaux , que la douce irritation du sang peut exciter. Il croit que les veines ne sont pas des canaux inactifs , mais qu'elles ont leur tégument musculaire , disposé à de foibles contractions , en sorte

qu'elles contribuent en quelque manière à la circulation. Pour prouver ce qu'il vient d'avancer, il remarque que la contraction de la veine cave est visible dans la dissection des animaux mourans. D'où l'on peut inferer que les fluides sont, en quelque façon, cause de leur propre mouvement.

C'EST l'opinion commune, que l'érection du *penis* provient de l'action des muscles érecteurs; mais notre auteur rejette cette opinion avec quelques autres modernes; & dit, qu'à la vûe, & même au souvenir d'une nourriture agréable, l'eau vient à la bouche d'une personne pressée par la faim; de même, il est à croire que l'irritation du fluide féminal, à la vûe, & même au souvenir des objets lascifs, peut occasionner un flux extraordinaire de sang le long des petites artères du *penis*, qui augmente leurs vibrations; toutes les artères à liqueur rouge doivent s'élargir, & celles qui s'abouchent aux veines y transmettent leurs fluides avec impétuosité; les artères, dont les orifices aboutissent aux cellules du *penis*, y répandront de la limphe & du sang rouge, qui n'étant pas emportés par les veines absorbantes,

dont les orifices se trouvent pour lors trop étroits à proportion, il faut nécessairement que la tension des corps caverneux s'ensuive, & par conséquent l'érection du *penis*.

A l'égard de la rougeur subite qui monte quelquefois au visage, il ne convient pas qu'elle provienne de la stagnation du sang dans les vaisseaux superficiels du visage, parce que cela ne s'accorde pas avec la chaleur, & l'éclat qu'on y voit & qu'on y ressent; mais d'une circulation augmentée dans ces vaisseaux par leurs vibrations accélérées. Il ajoute qu'il ne prétend pas rendre raison, pourquoi la honte produit ce changement dans la circulation, plutôt au visage qu'ailleurs; aveu qui vaut infiniment mieux qu'une explication qui n'éclairciroit rien.

CETTE doctrine de l'irritation est si convenable aux actions des organes de la génération, dans les deux sexes, qu'il est inutile d'entrer en un plus grand détail à ce sujet.

DANS la septième section, l'auteur traite des mouvemens de la prunelle & des muscles de l'oreille interne. Après avoir observé la nécessité de la contrac-

tion & de la dilatation de la prunelle , pour avoir une vision distincte & claire ; & avoir donné une description exacte de fibres circulaires & radiées de l'iris , il ajoute que , comme les fibres longitudinales sont plus fortes que les circulaires , la dilatation est l'état naturel de la prunelle ; dont la puissance contractante est excitée par l'irritation de la lumière , & augmentée ou diminuée selon ses différens degrés. Cependant il n'attribue pas cet effet à l'action immédiate de la lumière sur les fibres de l'uvée ou de l'iris , mais à son action sur la retine ; une certaine proportion de lumière étant requise pour produire sa fonction régulière , & un degré extrême diminuant l'activité de cette fonction , & y excitant une sensation pénible. Il confirme cette doctrine par quelques expériences curieuses , faciles & satisfaisantes ; à quoi il ajoute l'observation , que le nerf optique , & les fibres nerveuses de l'uvée , prennent naissance dans des parties différentes du cerveau , & ne communiquent pas ensemble en avançant vers l'œil ; d'où il arrive , que la lumière , qui affecte la retine , ne sauroit affecter la prunelle ; mais la sensation pénible dans la retine ,

causée par trop de lumière, peut exciter le principe sensitif, toujours prêt à agir à l'origine des nerfs, à déterminer l'influence nerveuse dans le sphincter de la prunelle, pour mitiger l'effet de la cause offensante par sa contraction, de même qu'en un moindre degré de lumière, le principe sensitif s'abstient d'ébranler ce muscle, & donne au rideau de la prunelle une ouverture convenable pour admettre une quantité suffisante de ce fluide subtile, par l'action naturelle de ses longues fibres.

NOTRE auteur confirme cette disposition ou faculté du principe sensitif, par cette expérience. Qu'on place une chandelle allumée devant les yeux; qu'on ferme un œil, dès-lors on éprouvera que la prunelle de l'autre se dilate tout aussitôt. Il observe, que cet effet ne peut pas s'expliquer par des principes mécaniques, parce que les nerfs & les vaisseaux sanguins des deux yeux n'ont rien de commun ensemble, que de prendre tous deux naissance du cerveau & de l'aorte; & que la chandelle, qui est la cause mécanique de la contraction de l'un des deux, n'agit pas plus sur celui-la, que quand les deux yeux étoient ouverts.

Mais admettant que la contraction de la prunelle provient de l'ame, par une suite des sensations excitées dans la *retine*, il suit que, l'esprit n'étant plus excité à contracter la prunelle fermée, qui est alors dans son état de dilatacion naturelle, la prunelle de l'œil exposé à la lumiere se dilate par la simple force de l'habitude que nous avons de mouvoir les deux yeux ensemble, & de contracter leurs prunelles en même-tems. Car, quoique les mouvemens de ces organes soient volontaires, l'ame peut, selon le dixhuitieme principe, perdre la puissance de mouvoir les muscles volontaires, de telle ou telle maniere particuliere. On doit cependant admettre ce principe avec quelque restriction; car, quoiqu'il y ait une uniformité remarquable entre les mouvemens de chaque prunelle, celui de la prunelle exposée à la lumiere est moindre que celui de l'autre, quoique ni l'une ni l'autre ne soit autant contractée, que si elles étoient chacune également affectées par la lumiere.

L'AUTEUR, après avoir employé quelques pages à faire voir les erreurs de plusieurs écrivains sur les causes des mouvemens de la prunelle, confirme sa propre théorie

théorie par une histoire remarquable , & par des réflexions judicieuses.

ENSUITE il assure que les mouvemens de la prunelle sont absolument nécessaires pour disposer l'œil à recevoir différens degrés de lumière.

IL confirme cette proposition par plusieurs expériences autoptiques , aisées & curieuses , que chacun peut observer dans ses propres yeux , comme a fait l'auteur. Il prétend que la contraction de la prunelle est nécessaire , pour voir clairement les objets moins lumineux qui sont près de nous ; & que cette contraction provient principalement de la volonté ; quoique dans la vision des objets éloignés , la dilatation de la prunelle soit entièrement déterminée par la quantité de lumière appliquée à l'œil. En un mot , comme il a dit ci-devant , les mouvemens des fibres de l'uvée sont d'une espèce mixte , étant involontaires eû égard à l'irritation de la lumière , & quelquefois modérés par l'interposition de la volonté , sans que cet acte de volonté soit distinctement apperçû par celui-même qui le fait.

IL observe ensuite que , dans la paralysie des fibres longitudinales de l'uvée ,

la prunelle est toujours fort contractée, tandis que les fibres circulaires retiennent leur force accoutumée; ce qui fait que le malade, ne pouvant voir qu'à une grande lumière, il aura le vice de vûe qu'on appelle *héméralopie*, dont l'auteur donne un exemple remarquable. Et au contraire, si les fibres circulaires sont privées de leur énergie, la prunelle étant par-là fort dilatée, l'œil ne sera pas capable de souffrir une grande lumière. Par-là même, le malade verra mieux à l'ombre, ou à la lueur d'une chandelle. Cette affection malade de la vûe est appelée par les Grecs, *Nyctalopie*.

A l'égard des mouvemens des muscles de l'oreille interne, l'auteur observe que l'oreille seroit incapable de distinguer la variété des sons, si quelques-unes de ses parties n'étoient pas capables de tension: car, comme une corde d'instrument, d'une certaine longueur & tension, ne peut rendre qu'un seul son harmonieux; de même, s'il n'y avoit pas un mécanisme, par lequel les membranes du tympan & du trou ovale pussent être diversement tendues ou relâchées, elles ne seroient affectées que par un seul son harmonieux, & n'auroient qu'une per-

ception plus ou moins confuse des autres. » Il est surprenant dit-il, de voir les  
 » oreilles adaptées à une telle variété de  
 » sons ; mais avec quelle habileté &  
 » quelle sagesse toute la structure anima-  
 » le n'est-elle pas formée ? Ici l'irritation  
 » du son sur les nerfs auditifs excite  
 » l'esprit, par l'influence des nerfs, à dis-  
 » poser les muscles de l'oreille à une telle  
 » contraction de ses membranes, que ses  
 » vibrations répondent aux différentes  
 » especes de son : l'irritation de la lumie-  
 » re produit de pareils effets sur la pru-  
 » nelle. » M. Whytt remarque que, quoi-  
 que le principe sensitif dirige les mouve-  
 mens dont il s'agit, on n'y sauroit soup-  
 çonner aucune action de la volonté, puis-  
 qu'elle ne sauroit mouvóir les muscles des  
 oreilles, si elles ne sont frappées par le  
 son, ni suspendre les effets du son sur ces  
 mêmes muscles.



---

The beauties of Shakespear. London,  
1753.

Les beautés de Shakespear. Londres,  
1752.

---

ON n'a jamais vû Shakespear en France qu'avec un vernis. Deux de nos poètes, qui nous en ont donné des morceaux, l'ont trop dénaturé, pour nous le faire connoître tel qu'il est. Leur plume est plutôt un fard qu'un miroir. Les poètes ont le défaut d'embellir tout ce qu'ils touchent. L'esprit est un imposteur, qui ne rapporte jamais les choses comme il les a vûes; il a la fureur d'y vouloir mettre du sien; & à force d'orner, il défigure. Nous, qui ne nous piquons pas d'esprit, & qui n'en avons que faire pour écrire un Journal, où ce sont les auteurs mêmes que nous extrayons qui nous doivent défrayer de traits spirituels & ingénieux, nous allons donner des lambeaux de

Shakespear tout brutes. S'il y gagne , sa gloire sera pure. Il y a peu de belles qui le soient assez , pour que sans parure elles puissent faire sensation. Mais , si parmi des idées nobles , grandes , vastes & sublimes , on lui en trouve aussi de basses , de guindées & de gigantesques , il ne faudra pas s'en prendre à nous , qui ne promettons que son portrait , & non pas son panégyrique. Qui connoît bien Shakespear , en connoît mieux les cerveaux Anglois ; car son génie est le génie de toute l'Isle. Et si au sortir des mains de la nature , on fondoit tous les esprits de l'Angleterre en un seul , il en résulteroit un nouveau Shakespear : j'en tire la preuve de ce qu'il est encore l'idole de toute sa nation. Ou elle ne lui trouve point de défauts ; ou si elle lui en trouve , elle les aime , & seroit fâchée qu'il ne les eût pas.

LE livre que nous annonçons a fait ce que nous aurions eu à faire sans lui : il a ramassé tous les traits saillans de Shakespear qui caractérisent la teinte & la force de son imagination. Il pourroit être plus agréable de voir ses piéces entieres , sans lacunes & sans voides : mais pour les voir entieres ou moins découffues , on peut recou-

ses œuvres, ou à l'édition du théâtre Anglois. Au reste, peut-être aucun de ses drames ne forme-t-il un ensemble assez régulier, pour qu'on doive regretter de n'en voir ici que des parties délaissées. C'est tout son beau qu'on va voir; (car nous avons traduit l'extrait entier) & cette sorte de beauté qu'on pourroit croire qui manque ici, je veux dire, celle qui résulte de la symmétrie, des proportions & de l'harmonie, est précisément celle qu'il n'a pas, ou que du moins il a très-peu.

QUOIQUE la marche & l'action des piéces ne puissent pas être senties dans les lambeaux de scènes que nous exposons aux yeux des lecteurs; ou plutôt, pour cette raison même, nous avertirons de ce qui fait le sujet des piéces, afin qu'étant orienté, on devine mieux l'idée du poëte: mais nous n'en ferons point d'analyses, parceque quelqu'un en a fait avant nous.



---

EXTRAIT de la premiere  
partie de *Henry IV. Roi d'Angle-*  
*terre.*

---

*Sujet de la piece.*

**R**ICHARD II. de la maison  
d'*Anjou*, naquit à Bordeaux le 6  
Juin 1366; il étoit fils d'*Edouard*, Prin-  
ce de Galles, surnommé *le Prince noir*,  
à cause de son armure; lequel étant mort  
dans la fleur de son âge, *Richard* succeda  
à son grand-pere *Edouard III.* n'ayant  
encore qu'onze ans. L'ambition de ses  
oncles troubla le repos de son regne; il  
fut arrêté & renfermé dans le château de  
*Flint* près de *Chester*, & conduit ensuite  
à *Londres*, où *Henry Duc de Lancastre*,  
un de ses oncles, avoit fait assembler un  
parlement. On y fit le procès au Roi, &  
on le déposa par un acte du 30 Septembre  
1399, qui étoit le vingt-deuxieme de son  
regne. Il fut ensuite enfermé & assassiné

dans le château de *Ponte-fract*, au comté d'*Yorck*.

*HENRY IV.* de la maison de *Lancastre*, surnommé de *Bolinbroke*, lieu de sa naissance, usurpa la couronne au préjudice de la maison d'*Yorck*, à qui elle appartenoit. Son regne fut un tissu perpétuel de révolutions, qui remplirent l'Angleterre de sang & de misere. *Henry Piercy*, comte de *Northumberland*, surnommé *Hotspur*, c'est-à-dire, l'éperon chaud, à cause de son humeur guerriere, se souleva contre ce prince; mais il fut vaincu & tué. *Owen Glendour*, soutenu par la France, se révolta aussi & prit le titre de prince de *Galles*; mais ne pouvant tenir contre le bonheur de *Henry*, il s'alla cacher dans une retraite inconnue, où il passa le reste de ses jours. *Henry IV.* mourut de la lepre, selon quelques-uns; & selon d'autres, d'apoplexie, l'an 1413. le quatorzieme de son regne, & le quarante-sixieme de sa vie dans une chambre de l'abbaye de *Westminster*, appelée la chambre de *Jerusalem*; moyennant quoi se trouva vrai, en aidant un peu à la lettre, ce qu'avoit annoncé une prophétie, qu'il mourroit à *Jerusalem*.

---

ACTE PREMIER

PREMIERE SCENE.

*Sur le retour de la paix, après la guerre civile.*

A PRES tant de secouffes & de désastres, la paix fugitive revient; elle accourt hors d'haleine, & nous annonce avec des accens entrecoupés, que les discords & la dissention vont se porter sur des rivages étrangers. Cette terre aride ne sera plus imbibée du sang de ses propres enfans; ses champs ne seront plus coupés par des retranchemens; ses prairies émaillées de fleurs, ne seront plus foulées sous les piés des coursiers belliqueux; les files & les rangs opposés, de même race, de même origine, qui, ci-devant, semblables aux météores d'un ciel agité, s'entrechoquoient mutuellement, & se mêloient dans la furie & l'acharnement de la discorde civile, marcheront désormais de front, obéiront aux mêmes ordres, &

D v

ne lèveront plus leurs bras contre des amis, des parens, & des alliés; le tranchant de l'épée, tel qu'un couteau mal aiguisé, ne blessera plus son maître.

---

#### S C E N E IV.

*Sur un courtisan petit-maître.*

**J**E me souviens, dit le comte de Northumberland, qu'après le combat, comme je me reposois appuyé sur mon épée, extrêmement ému & troublé, hors d'haleine, & sans force, tout essoufflé & épuisé; survint un certain seigneur richement vêtu, & élégamment ajusté, aussi serein qu'un nouvel époux le jour de ses nôces. Sa barbe fraîchement tonduë donnoit à son menton l'air d'un champ que la faux vient de moissonner. Aussi odorant qu'un parfumeur, il tenoit, entre le pouce & l'index, une petite boîte à musc, qu'il approchoit de tems en tems de son nez. Ses soupirs & son babil ne finissoient pas. Des soldats qui portoient des corps morts vinrent à passer; il les traita de rudes coquins

fans éducation, qui apportoit ainsi des cadavres hideux & infects entre sa noblesse & le vent. Il me fit plusieurs questions dans les termes les plus recherchés, & me demanda enfin mes prisonniers, au nom de Votre Majesté. Comme je commençois alors à me refroidir, & à sentir mes blessures, impatient & irrité des impertinences de ce fat, je répondis négligemment je ne sai quoi; qu'il les auroit, ou qu'il ne les auroit pas: car il me fit enrager de le voir si brillant & si parfumé, parler de la guerre en fille de chambre, & me dire à propos de plaies, que le *sperma ceti* étoit souverain pour les contusions; que c'étoit dommage qu'on eut jamais songé à tirer le salpêtre des entrailles de la terre, cette drogue ayant détruit lâchement tant de beaux hommes; qu'il auroit été soldat comme un autre, si ce n'avoit été ces malheureux fusils.

*Même scène, sur le danger.*

J'y ferai réflexion, dit je ne fais quel interlocuteur: la matiere est sérieuse & pleine de risques, j'y vois autant de danger qu'à entreprendre de passer un torrent.

D vj.

impétueux, fans autre appui que le bout  
peu ferme d'une lance.

*Même scène, sur l'honneur.*

PAR tous les Dieux ! il me semble que  
j'atteindrois jusqu'à la lune, & que je des-  
cendrois dans les gouffres de l'Océan, où  
la sonde ne trouve pas de fonds, pour y  
arracher un sceptre ; pourvû que sans rival  
je puisse jouir des honneurs qu'il apporte  
avec soi. Mais le partage en est hon-  
teux. \*

\* On a blâmé ce passage de Shakespear,  
comme ne contenant qu'un galimathias ampoul-  
lé ; mais Monsieur *Warburton* observe que,  
quoique les expressions en soient hardies, elles  
ne sont qu'exprimer une pensée naturelle à une  
ame grande & élevée ; & qu'*Euripide* a rendu  
le même sentiment à peu près dans les mêmes  
termes, lorsqu'il fait dire à *Eteocles* . . .

» Je ne connois point de bornes à mon courage ;  
» il me semble que je viendrois facilement à bout  
» d'escalader les cieux, & d'atteindre à l'étoile  
» la plus éloignée, ou de percer jusqu'aux plus  
» profondes entrailles de la terre ; pourvû que  
» je puisse obtenir à ce prix un sceptre, & regner  
» à la façon des Dieux. »

## A C T E II.

## S C E N E VI.

*Discours de la Dame de Piercy à son mari.*

**P**OURQUOI , Seigneur , fuyez-vous toute compagnie ? Pour quelle offense ai-je été bannie depuis quinze nuits du lit de mon *Henry* ? Dites-moi , cher seigneur , ce qui vous ôte l'appétit , le sommeil , & le goût du plaisir ? Pourquoi ces yeux sont-ils toujours fixés vers la terre ? Pourquoi ces sauts subits , quand vous vous trouvez seul ? Vos joues ont perdu leur couleur vermeille ; vous avez livré mes trésors , mes droits sur vous , à la tristesse & à la profonde rêverie ! Pendant vos sommeils interrompus , je vous veillois , & vous entendois murmurer de la guerre & des armes ; à votre courrier , vous parliez termes de manège ; aux soldats , vous inspiriez du courage , en les appelant au combat : tous vos discours rouloient sur des sorties , des retrancho-

mens, des tentes, des palissades, des fotts, des canons & des coulevrines, des prisonniers, des soldats tués, & sur toutes les suites affreuses d'une guerre sanglante. Votre esprit, en dormant, étoit si occupé & si agité de toutes les manœuvres militaires, qu'il couloit de votre front des gouttes de sueur, aussi grosses que les bulles que forme sur l'eau une pluie d'orage. Votre visage exprimoit toute l'action d'une personne empressée à terminer une grande entreprise. Qu'est-ce que tout cela présage? Mon seigneur médite quelque affaire importante: il faut qu'il me la révele; ou bien je croirai qu'il ne m'aime plus.

---

### A C T E III.

#### SCENE PREMIERE.

*Sur de prétendus prodiges.*

**O**UI, le ciel, à ma naissance, se trouva tout en feu, & des météores ardents enflammoient l'air; les fondemens de la terre tremblaient, comme un lâche

tremble à la vûe des bataillons ennemis.

HOTSPUR répond : Ce tremblement seroit arrivé de même, si la chatte de votre mere avoit fait des petits, quoique vous n'eussiez jamais existé. . . . .

La nature infirme éclate souvent en d'étranges éruptions; & la terre gonflée semble quelquefois tourmentée de la colique, par l'emprisonnement des vents altiers dans son sein; d'où s'efforçant de s'ouvrir un passage, ils secouent la bonne vieille dame de Terre, renversent les plus hautes tours, & les clochers couverts de mousse.

*Même Scène, sur les mauvais Poètes.*

J'AIMEROIS mieux devenir chat, & passer le temps à miauler, que d'être un de ces rimeurs pitoyables. Le son rude d'un chandelier de cuivre sur la roue d'un tourneur, ou le cri désagréable d'une roue seche, qui tourne sur son effieu, ne me feroient pas tant grincer les dents, que le récit de leurs vers, qui ressemblent à l'amble forcé d'une méchante rossè. \*

\* Horace dans son art poétique dit, que les gens

*Ibidem , sur l'opiniâtreté à marchander.*

JE donnerois la moitié de mes biens à un ami qui me seroit cher ; mais en fait de faire un marché , je chicannerois sur la neuvieme partie d'un cheveu.

*Ibid. Sur un mari qui s'endort au doux chant de sa femme.*

ELLE vous dit de vous étendre sur ces verts joncs ; ses genoux vous serviront d'oreiller ; elle vous chantera votre air favori ; elle couronnera sur vos paupieres le dieu du sommeil ; vos sens seront charmés par une douce pesanteur. Il y a autant de différence entre le sommeil & la veille , qu'entre le jour & la nuit.

de bon sens évitent les mauvais poëtes dans leurs accès furieux , plus que l'écume d'un chien enragé , l'infection de la peste , ou tous les Dieux en couroux.

*Ut mala quem scabies , aut morbus regius urget ,  
Aut fanaticus error , & iracunda Diana ;  
Vesantum tetigisse timent , fugiuntque poetam ,  
Qui sapiunt.*

## S C E N E I V.

*Henri IV. à son fils.*

SI j'avois accoutumé les hommes à me voir, & que je me fusse rendu vué-gaire à leurs yeux, en leur prodiguant ma présence; l'opinion, qui m'aïda à monter sur le thrône, l'auroit conservé à son possesseur; mais en ne me montrant que rarement, je ne pouvois faire un pas sans être admiré comme une comete. Les uns disoient à leurs enfans: Le voilà; les autres demandoient: Où est-il? Lequel est *Bolinbroke*? \* Alors, on oublioit le Ciel pour me rendre des hommages, même en présence du Roi couronné. C'est ainsi que je me rendis précieux, comme une riche robe pontificale, qui moins elle est vüe plus est-elle estimée: c'est ainsi que je maintins mon éclat & ma dignité, en ne me montrant que rarement; mais toujours avec splen-

\* *At pulchrum est digito monstrari, & dici hic est. Persius.*

deur. Ma présence étoit un régal pour le peuple, que je gagnai par cette pompe solennelle, adroitement ménagée. Le Roi, au contraire, couroit çà & là, suivi d'une troupe de mauvais railleurs, & de ces esprits légers, qui, à la façon de l'étoûpe, sont consumés aussi-tôt qu'allumés. Il se dégradoit, en associant à la royauté des médifans & des fous, dont les actions imprudentes, par la protection qu'il leur donnoit, retomboient sur lui, & ternissoient sa réputation. Les compagnons de ses plaisirs n'étoient que de jeunes adolescents, des blanc-becs, vains & écervelés; avec lesquels il se rendoit familier à la vûe de la populace, qui rassasiée de la vûe de cette Majesté journalière, s'en dégoûta, ainsi que le miel devient insipide, lorsqu'on en a fait un usage trop fréquent. Les choses n'ont de prix qu'à proportion qu'elles sont plus rares & en plus petite quantité. Lorsque le Roi se monroit, on le traitoit comme on fait le coucou au mois de Juin; on écoutoit le bruit de son passage, sans lui marquer aucuns égards; on le voyoit, mais l'habitude avoit émoussé dans les spectateurs l'ardeur de la curiosité, du respect & de

l'admiration : on le voyoit ; mais on laissoit retomber, en le voyant, une paupiere appesantie ; on le voyoit , mais avec les yeux dont un homme aigri voit quelqu'un qui lui déplaît ; parce qu'on étoit lassé , las , excédé de sa présence.

A C T E I V.

S C E N E I V.

*Sur un Guerrier.*

**J**E vis le jeune *Henri*, avec son chapeau retrouffé, garni de cuissarts, galamment armé, s'élever de la terre comme un mercure ailé, & se lancer sur la selle d'un air aussi aisé, que si un ange descendoit des nuées, pour dompter un fier *pegase*, & charmer l'Univers par son adresse à manier un cheval.



## SCENE II.

DU V. ACTE.

*Soliloque du Capitaine Falstaff.*

QUE m'importe, que l'honneur me dise d'avancer ou de reculer ? L'honneur peut-il remettre une jambe ? Non ; ou un bras ? Non ; ou appaiser la douleur d'une blessure ? Non ; l'honneur ne fait donc pas la chirurgie ? Non ; qu'est-ce que l'honneur ? Un mot ; qu'est-ce que ce mot ? De l'air. Qui est-ce qui à de l'honneur ? Celui qui mourut mercredi passé. Le sent-il ? Non ; l'entend-il ? Non ; l'honneur ne se sent donc pas ? Non , par les morts ; mais l'honneur ne s'accommode-t-il pas mieux avec les vivans ? Non ; pour quoi ? Parce que la détraction & la médisance ne veulent pas le souffrir. Eh, bien donc, je m'en passerai : l'honneur n'est qu'un écusson peint. Ainsi finit mon soliloque.

SCENE V.

*De l'emploi du temps.*

AH, Messieurs, le tems de la vie est court; mais, mal employé, il ne feroit que trop long, même si la vie, placée sur le bout de l'index d'un cadran, finissoit à la révolution de chaque heure.

Virgile dit au dixieme livre de l'Enéide,  
*Stat sua cuique dies, breve & irreparabile tempus*  
*Omni bus est vita; sed famam extendere factis,*  
*Hoc virtutis opus.*



---

---

Extrait de la seconde partie de  
*Henri IV. Roi d'Angleterre.*

---

---

*Sujet de la piece.*

**H**ENRI Piercy, fils du Comte de Northumberland, se révolta contre Henri IV. & après avoir eû plusieurs succès, il fut à la fin tué en une bataille, qui se donna près de *Shrewsbury*, capitale de la province de *Stafford*; la nouvelle de sa mort affligea beaucoup le vieux Comte son pere, qui pour la venger fit un traité avec les Ecoissois, & suscita bien des affaires au Roi *Henri*. Le prince de *Galles*, fils aîné de *Henri*, causa aussi des chagrins à ce Prince, par la vie dissolue qu'il menoit; ne s'allo-  
ciant qu'avec des jeunes gens de mau-  
vaise vie, accoutumés aux plus grands  
forfaits. Mais ce jeune prince devint en-  
suite un des plus grands Rois qui ait  
rempli le throne Anglois.

## P R O L O G U E.

*Portrait de la Renommée.*

MONTÉ sur les aîles des vents, je publie ce qui se passe sur le globe de la terre, depuis l'Orient jusqu'au Couchant: sur mes langues innombrables réside la médisance, je débite ses mensonges malins dans les idiomes de toutes les nations, & remplis de faux rapports les oreilles des mortels. Mes discours de paix couvrent une inimitié secrète, & sous les apparences d'une tranquillité profonde, j'allume des feux qui mènent à des guerres cruelles. C'est moi, qui donne l'alarme sur les frontieres, qui répans des bruits menaçans pour les états, qui fais faire des préparatifs de guerre; tandis qu'accablés d'autres maux, les peuples voisins ne soupirent que pour la paix. La renommée est une trompette, dont les sons éclatans sont formés d'insinuations, de jalousies, & de conjectures; le monstre à têtes sans nombre, la multitude discordante & variable, est le trompette qui joue de cet instrument.

---



---

 ACTE PREMIER.

## SCENE PREMIERE.

*Sur la discorde.*

**L**A discorde a rompu ses liens, & s'est échappée comme un fougueux coursier qui renverse tout ce qu'il rencontre sur son chemin.

---



---

## SCENE II.

*Description d'un Courier.*

**U**N officier, courant à toute bride, arriva jusqu'auprès de moi où il s'arrêta un instant, pour laisser respirer son cheval, des flancs duquel le sang découloit: il me demanda le chemin de *Chester*; & je lui demandai, moi, des nouvelles de *Shrenwsbury*. Il me dit que la rébellion avoit mal réussi, & que l'éperon du jeu-

ne

ne *Piercy* n'étoit plus chaud. Après quoi, sans vouloir s'arrêter davantage, il pique son coursier, part & court avec tant de vélocité, qu'il sembloit dévorer le chemin.

---



---

### SCENE III.

*Sur les porteurs de mauvaises nouvelles.*

**L**E front de cet homme, ainsi que le titre d'une tragédie, n'annonce rien que de funeste; tels paroissent les champs, où un fleuve débordé a laissé les marques d'une triste désolation.

Tu trembles, ajoute le même interlocuteur, en adressant la parole au courier: & la pâleur de tes joues dit mieux, que ta langue ne pourroit faire, les nouvelles que tu portes. Ce fut un homme déconcerté comme toi, saisi, accablé, demi-mort, qui tira les rideaux du lit de *Priam*, au milieu de la nuit, & qui fit l'effort de lui annoncer, que la moitié de sa ville de *Troye* étoit réduite en cendres.

Je lis des désastres dans tes yeux; tu branles la tête, & tu crains de dire la

E

vérité. S'il est tué, dis le moi; je ne m'en tiendrai pas pour offensé. C'est un crime de médire des trépassés; mais ce n'en est pas un d'annoncer leur trépas. Il faut cependant avouer que c'est un office ingrat, d'être le premier messager d'une mauvaise nouvelle; sa voix, semblable au son lugubre de la cloche des agonisans, nous rappelle toujours des idées tristes.

*Ibid. Que les grandes douleurs absorbent les petites.*

LES nerfs affoiblis par la fièvre, se courbent sous le poids de la vie, comme de vieux gonds rongés par la rouille; le malade cependant, emporté par la force du mal, s'élançe comme un éclair hors des bras de sa garde. De même mes membres, hier affoiblis & accablés par la douleur, se trouvent aujourd'hui renforcés par cette douleur même, & ont acquis une triple vigueur. Je n'ai plus besoin de bâton d'appui, ni d'une coëfure épaisse pour me garantir du froid; c'est une trop foible défense pour la tête d'un homme qu'un prince veut abbatre. Le rude gantelet avec ses jointures d'a-

cier, me servira désormais de gands; & un casque de fer ceindra mon front. Alors, que l'heure la plus terrible approche; qu'il arrive ce moment le plus affreux, que le temps & le dépit puissent amener, contre le furieux *Northumberland*! \* Que le ciel embrase la terre! Que la main de la nature ne retienne plus dans ses bornes le vaste Océan! Que tout ordre disparoisse! Que ce monde ne soit plus un théâtre, où l'on nourrisse languissamment la discorde! Que l'esprit du premier né *Cain*, anime tous les seins! Que chaque cœur ne respire que le carnage! Que la scène finisse par une ruine universelle, & que les ténèbres à jamais ensevelissent la terre.

\* *Longin* loue *Æschyle* pour ses images nobles & terribles; *Shakespear* peut au moins l'égaliser. C'est le véritable *Æschyle* du théâtre Britannique.

---

## S C E N E V I.

*L'instabilité de la populace.*

**L'**EDIFICE est peu ferme & peu solide, dont les fondemens sont jetés sur les cœurs de la populace.

E ij

Multitude instable & changeante, avec quelles acclamations réitérées ne failliez-vous pas retentir les airs en faveur de *Bolingbroke*, avant qu'il fut élevé au trône où vous le désiriez ? Aujourd'hui vous en êtes si rassasiés, qu'à l'exemple d'un gourmand qui se provoque le vomissement pour soulager son estomac opprimé par trop de nourriture, vous voudriez le rejeter loin de vous,

---

### A C T E III.

#### SCENE PREMIERE.

*Sur le sommeil.*

**D**OUX sommeil, tendre nourricier de la nature, comment vous ai-je éloigné de moi ? Vous n'appesantissez plus mes paupieres; vous ne plongez plus mes sens dans l'oubli ! Pour quoi, sommeil, préférez-vous de vous étendre sur des grabats dans des chaumieres enfumées, & de vous reposer au bruit sourd des insectes qui volent la nuit, en abandonnant les appartemens parfumés des grands, les ri-

ches d'ais , & le son de la plus douce  
 mélodie ? Dieu stupide , pourquoi vous  
 retirez - vous aux retraites dégoutantes  
 des vils laboureurs , en livrant le lit royal  
 à la vigilance d'une sentinelle ? Comment  
 pouvez-vous fermer les yeux au marinier  
 placé sur le haut du mât , que berce  
 le gonflement successif des flots agités  
 par les vents , qui enlèvent la pointe des  
 vagues , frisent leurs têtes monstrueuses ,  
 & les suspendent aux glissans cordages ,  
 avec des mugissemens capables de ré-  
 veiller la mort même ? Pouvez vous , ô  
 sommeil injuste , accorder vos douceurs  
 au matelot en ce moment effroyable , &  
 les refuser dans la nuit la plus calme & la  
 plus tranquille à un roi , qui met tout en  
 usage pour se les attirer ?

## A C T E IV.

## S C E N E V I I I.

*Caractere de Henri V. par son pere.*

**O**BSERVEZ-le , il est gracieux ; la  
 compassion lui arrache des larmes ,  
 & la charité lui tient la main toujours

E iii

ouverte; mais irrité, son cœur devient aussi dur que le caillou: il est autant rempli d'humeurs que l'hiver, & aussi promptement enflammé de colere, que les bords d'une piece d'eau sont congelés à l'approche de l'aurore. Il faut bien observer la disposition actuelle de son temperament; & quand vous appercevez son cœur dilaté par la joie, représentez-lui ses fautes; mais que ce soit avec respect. Quand il est surmonté par l'humeur, laissez-le s'éventer, jusqu'à ce que ses passions, de même qu'une baleine à terre, se soient épuisées en se débattant.

## SCENE IX.

*Sur la fortune.*

**L**A fortune ne viendra-t-elle jamais avec ses deux mains pleines à la fois? Ses faveurs viendront-elles toujours mêlées de quelque amertume? Ou elle donne de l'appetit sans nourriture, comme aux pauvres qui jouissent d'une santé vigoureuse; ou bien un festin sans appetit, comme aux opulens qui vivent au milieu de l'abondance sans en jouir.

---

SCENE X.

*Réflexions sur une couronne.*

**I**NQUIETUDE fardée ! Soin doré , qui ferme l'entrée au sommeil pendant tant des longues nuits ! Le voilà à la fin obtenu ce diadème tant désiré , dormons donc tranquillement. Hélas ! ce bonheur me fuit , tandis qu'un vil paysan , coëffé d'un bonnet de laine , jouit de cette douceur ineffable , & ronfle toute la nuit. O Majesté ! tu ressembles à une riche armure , portée dans la chaleur du jour , qui en parant les coups , brûle les corps & épuise leurs forces.

---

SCENE XI.

*Sur l'or.*

**A**VEC quelle promptitude la nature ne change-t-elle pas , quand l'or devient son objet favori ! C'est l'avidité

*E iij*

pour ce métal qui fait passer tant de nuits sans dormir aux peres des familles; ce fouci remplit leur cervelle, met leurs os à la torture, épuise leur industrie. C'est pour contenter cette faim d'or insatiable, qu'on employe tant d'artifices & de voies indirectes, à en faire des amas & des monceaux; c'est pour en acquérir, que l'on fait apprendre aux enfans les arts, les sciences & les exercices militaires; & quand, semblables aux abeilles, nous avons cueilli de chaque fleur, & que nos cuisses sont chargées de cire, nos bouches de miel, nous l'apportons à la ruche; là, de même que les abeilles, nous sommes assassinés pour nos peines.



---

A view of the principal Déistical writers that had appeared in England in the last and present century, with observations upon them, and some account of the answers that have been published against them in several letters to a friend; by John Leland, D. D. London, 1754.

*EXPOSITION de la doctrine des Déistes Anglois, depuis un siecle & plus, avec la réfutation de leurs opinions, tirée des écrits qui ont été faits contre eux, par le Docteur Jean Leland. Londres, 1754.*

---

SERAIT-il dit que les esprits-forts fassent éternellement parade de leur mécréance, & que jamais la plume d'un homme de lettres ne prenne le parti des croyans? J'ai toujours remarqué avec

dépit que nos meilleurs poètes ( un petit nombre excepté ) faisoient de mauvais vers sur les sujets pieux : cela vient sans doute , de ce que la poésie aime les images & la fiction ; & que les sacrés mysteres de la religion & sa morale ne sont susceptibles ni de celles-ci ni de celle-là. Mais lorsqu'il n'est question que d'argumens & de conviction pour réduire au silence les antagonistes de la foi : la logique doit-elle manquer à des chrétiens convaincus de leurs dogmes , où le courage à des chrétiens zélés ? S'ils craignent , comme une épithete injurieuse , la qualification de dévôts , ils sont bien loin de la mériter ; ce sont plutôt des apostats que des dévots ; car il n'y a gueres de différence entre trahir sa religion , & ne la pas défendre quand on le peut. J'excuserois plutôt ces ames pusillanimes qui l'abjureroient aux piés des idoles par la crainte des gibets & des roues , que les lâches qui l'abandonnent aux dérisions des déistes par mauvaise honte & par respect humain. M. Leland , Docteur Anglican , vient de donner un exemple fort bon à suivre par nos docteurs catholiques. Il s'est élevé contre le déisme , & a frondé de son mieux cette religion décharnée , qui n'a

ni culte ni mysteres, ni temples ni cérémonies. Son ouvrage est divisé en quinze lettres.

DANS la premiere, il nous donne l'époque de l'introduction du terme de *Déiste*. » Le nom de *Déistes*, par où l'on » désigne ceux qui rejettent toute religion révélée, fut, dit il, pris vers le » milieu du seizieme siecle par des François & des Italiens, qui trouverent » cette qualification plus honnête pour » des gens qui rejettent les dogmes, » que celle d'Athées. » Cette remarque fait voir en passant que le terme de *Déiste* n'étoit pas injurieux dans son origine. Il l'est devenu depuis, parce que, dès qu'on veut qu'un terme le soit, aussi-tôt il commence à l'être. *Viret*, théologien de réputation parmi les protestans, les appella le premier ( dans son instruction chrétienne ) du nom qu'ils avoient choisi. Et voici l'exposition qu'il fait de leur doctrine. » Ils font, dit-il, profession de » croire en Dieu : mais ils ne regardent » Jesus-Christ que comme un homme, » & les écrits des Apôtres & des Evangelistes, que comme des fables ou des » rêves. Ils rient, continue-t-il, de tou-

» tes les religions : mais ils ne laissent pas  
 » de se conformer extérieurement à celle  
 » du pays où ils vivent Quelques - uns  
 » d'entr'eux croyent l'immortalité de  
 » l'ame; d'autres sont athées sur ce point  
 » là. » M. Leland appelle ces derniers *mortels*  
*zels*, & les premiers *immortels*; ( il falloit  
 dire *mortalistes* & *immortalistes*. ) Il met  
 dans la classe des immortalistes Mylord  
 Herbert de Cherbury, l'un de ses compa-  
 triotes, dont il réduit la doctrine à cinq  
 chefs : 1. qu'il existe un Dieu; 2. qu'il  
 faut l'adorer; 3. que c'est sur-tout par la  
 piété & par la vertu qu'on l'adore; 4. qu'il  
 faut se repentir des péchés qu'on a com-  
 mis, & que par-là on en obtient le par-  
 don; 5. qu'il y a dans l'autre vie des ré-  
 compenses pour les gens de bien, & des  
 châtimens pour les méchans. Mylord  
 Herbert est persuadé que Dieu a gravé ces  
 notions dans le cœur de tous les hom-  
 mes; & c'est ce qu'il a dessein de prouver  
 dans son traité de *Religione Gentilium*.  
 Il croit ces notions sûres, & il a raison :

\* Auteur du livre de *Veritate*, qui fut d'abord  
 imprimé à Paris en 1624. puis réimprimé à Lon-  
 dres; d'un autre, de *Causis errorum*; d'un troi-  
 sieme, de *Religione Laici*; & du fameux traité  
 de *Religione Gentilium*.

mais il veut qu'il n'y ait que cela de cer-  
 tain en matiere de religion ; ou , pour  
 mieux dire , que ce soit là toute la reli-  
 gion ; & c'est sur quoi M. Leland n'est pas  
 d'accord avec lui : mais il faut convenir  
 qu'il ne le bat que mollement , non qu'il  
 n'eût sans doute des argumens triom-  
 phans à lui opposer ; mais parce qu'il lui  
 voit, dans son incrédulité même , un sys-  
 tème religieux dont il est édifié. » Il se-  
 » roit à souhaiter , dit-il , que tous ceux  
 » qui se targuent du nom de déistes , fus-  
 » sent aussi pénétrés que Mylord Her-  
 » bert , de l'importance & de la vérité  
 » des cinq articles dont il fait ses dog-  
 » mes fondamentaux. » Il n'a garde de  
 former des doutes sur la vérité des cinq  
 articles de Mylord Herbert : mais il pré-  
 tend qu'il s'en faut beaucoup qu'ils n'ayent  
 été reconnus universellement pour vrais ;  
 qu'il n'y en a même aucuns des cinq qui  
 n'ait été contesté par quelques person-  
 nes ; d'où il conclut contre Mylord Her-  
 bert & ses partisans , qu'il a donc fallu  
 une révélation pour inculquer aux hom-  
 mes , même les vérités que la simple reli-  
 gion naturelle leur enseigne , mais que la  
 dépravation de leur cœur a su rendre pro-  
 blématiques. Il trouve même cette nécessi-

fité reconnue par des payens. Socrate rencontre Alcibiade, comme il alloit au temple faire sa priere. Il l'arrête pour lui demander s'il fait comme il faut prier; que s'il ne le fait pas, il vaut mieux qu'il attende avant de le faire, qu'il ait appris à le faire bien; & qu'il faut, pour s'en bien instruire, que Dieu lui-même dissipe les ténèbres qui couvrent son ame, au point de le mettre en état de distinguer le bien & le mal. Jamblique (dans la vie de Pythagore) confirme encore l'argument de M. Leland. » Il est indubitable, dit-il, qu'il faut faire ce qui plaît à Dieu. Mais comment saura-t-on ce qui plaît à Dieu, si on ne l'a appris de lui-même, ou de quelqu'un qui le tient de lui ? »

LA seconde lettre roule encore sur Mylord Herbert. M. Leland, pour prouver contre lui la nécessité d'une révélation, montre l'insuffisance de la philosophie à instruire les hommes sur la religion. Ses deux preuves sont que les Philosophes n'étoient d'accord sur aucun point de doctrine, & que quand ils l'auroient été, ils étoient sans caractère & sans autorité pour les choses de la reli-

gion, qui dépendoient des prêtres, intéressés à maintenir la superstition; & des princes, qui, en étant pour la plûpart les promoteurs, n'avoient garde de l'anéantir. Il prouve ensuite le besoin où l'on étoit de la révélation, lors de la naissance du Christianisme, par l'empressement avec lequel on l'embrassa. Depuis long-tems les peuples étoient fatigués, sans être éclairés, des disputes des philosophes sur les devoirs de l'homme par rapport à Dieu & à la société. Ils virent un corps de morale & de religion tout formé par Jesus-Christ; c'étoit ce qu'on souhaitoit depuis long-tems: ils le saisirent avec avidité. Le Christianisme fut la religion de tous ceux qui en vouloient avoir une, & ne trouva d'opposition que de la part des impies, des superstitieux & des grands. C'est sans doute à ce Christianisme même, que Mylord Herbert trouve si superflu, qu'il est redevable de la notion claire & distincte de ces cinq chefs, dont il forme toute sa croyance; car jamais avant la révélation, ils n'avoient été si clairement ni si universellement connus, qu'ils l'ont été depuis. Tous les jours nous croyons découvrir par nos propres lumieres, & ne devoir qu'à notre

raison, des vérités que nous tenons de l'éducation & de l'opinion publique. Tel, par exemple, croit voir aujourd'hui avec la dernière évidence, l'absurdité du polythéisme, qui ne s'en seroit pas douté, s'il fût né payen.

M. Leland ne dissimule pas une objection de Mylord Herbert contre la religion chrétienne, que les Déistes croient insoluble: c'est qu'une religion qui n'est pas notifiée à tous les hommes ne sauroit être obligatoire. Il y répond fort simplement, que tout au plus elle ne seroit pas obligatoire pour ceux à qui elle n'est point parvenue; mais qu'elle n'en oblige pas moins ceux à qui elle a été révélée. Nous ne savons point, & il ne nous importe pas de savoir, jusqu'à quel point Dieu fera grace à ceux qui n'ont point entendu parler de nos dogmes: mais il ne s'ensuit pas de-là que nous, qui en sommes instruits, puissions impunément les combattre ou les rejeter. La question de l'ignorance invincible ne regarde pas ceux qu'il a plu à Dieu d'éclairer.

M. Leland termine cette seconde lettre par une liste des théologiens, & autres qui ont écrit contre Mylord Herbert, à quoi le lecteur curieux de controverse pourra recourir.

LA troisieme lettre est dirigée contre le fameux Hobbes. Ce Monsieur Hobbes, qui, dans un endroit \*, reconnoît la sainte écriture pour la voix de Dieu, en plaisante ailleurs\*\*, & jouant sur les mots, traite la divine parole de rêverie ou de vision, parce que Dieu s'est quelquefois manifesté aux prophetes par des songes & des extases; c'est à lui vraisemblablement que les Déistes du siecle sont redevables de la supposition, qu'ils donnent comme un fait averé, que les livres de l'ancien testament ne sont d'aucuns de ceux dont ils portent les noms; mais d'Esdras, qui nous a fait un canon comme il lui a plu. Pour le nouveau testament, il le laisse aux Apôtres & aux Evangelistes, à qui la tradition l'attribue: mais il nie qu'on l'ait regardé comme inspiré, avant le concile de Laodicée tenu en 364. Il trouve raisonnable que l'Eglise soit l'interprete des livres saints. Mais ne croyez pas tirer avantage de cet aveu: l'Eglise est, selon lui, une république dont l'autorité réside dans le ma-

\* *De Cive. cap. 3. f. 33.*

\*\* *Leviath. p. 196.*

gistrat, & prenant le terme de *magistrat* à la lettre, il donne à la puissance temporelle le droit de déterminer les dogmes qu'il faut professer; veut que ce soit à elle qu'on s'en rapporte; & trouve fort à redire qu'il y ait eu des martyrs: » parce » que, dit-il, chaque sujet doit l'obéissance au prince, quant à la profession » extérieure de la religion; sauf à penser » dans le particulier ce qu'il lui plaira. » Il critique les materialistes; mais il ne laisse pas de dire que ce qui n'est point matière n'est rien. \* Pour l'ame, il la prononce tout ouvertement matérielle; & conséquemment en fait un agent contraint & nécessité; bien entendu qu'après cela il ne lui garde pour l'autre vie, ni paradis, ni enfer.

M. Hobbes ne paroît pas plus citoyen que chrétien. Il prétend que la force est le seul droit véritable parmi les hommes; que les notions du juste & de l'injuste, de l'honnête & du deshonnête, sont postérieures & conséquentes aux loix civiles; » sans lesquelles, dit-il, on ne » connoîtroit pas ces distinctions; que le » pouvoir du souverain est absolu & illi-

\* Leviath. p. 214. 371.

» mité indépendamment de toute con-  
 » vention qu'il puisse avoir faite avec ses  
 » sujets ; qu'il peut les traiter comme il  
 » lui plaira , leur prendre tout ce qu'il  
 » voudra , sans qu'on puisse dire qu'il  
 » leur fasse injure ; parce que sa volonté  
 » seule est sa loi ; le besoin , sa regle ; &  
 » qu'il est le seul juge de ce besoin. » Il  
 est fort étrange qu'un Anglois ait eu un  
 pareil système , & qu'on ne l'ait pas noyé.  
 C'est un homme si furieusement déiste ,  
 que des déistes mitigés , comme Mylord  
 Herbert , suffiroient pour le combattre :  
 aussi quelques-uns l'ont-ils combattu.  
 M. Leland a trouvé son système si révol-  
 tant , qu'il n'a pas pris la peine de le ré-  
 futer : il se contente de donner la liste de  
 ceux qui l'ont fait , & renvoie à leurs  
 ouvrages.

DANS la quatrieme lettre M. Leland  
 entasse deux Déistes l'un sur l'autre ,  
 Blount & Toland ; apparemment pour  
 expédier plus vite , tous ceux qu'il veut  
 passer en revue ; car son pays lui en four-  
 nit abondamment : aussi n'a-t-il pas pris  
 la peine d'en aller chercher ailleurs , il  
 n'attaque que ceux qui ont écrit en An-  
 gleterre. Les autres pays ont leurs théolo-

giens, qui sont les maîtres d'en faire autant, chacun pour leur patrie.

POPE-BLOUNT est un Déiste à peu près dans les mêmes sentimens que Mylord Herbert, dont il a copié le systême, & presque le livre entier de *Religione Laici*, encherissant seulement sur lui de quelques erreurs, & combattant plus directement nos dogmes, que Mylord Herbert n'attaquoit qu'obliquement. Il a sept articles fondamentaux, qui sont à peu près les mêmes que les cinq de ce dernier; il les croit aussi fort bons & très-suffisans: cependant, il fait cet aveu très-remarquable & très-singulier de la part d'un Déiste, dans une lettre au docteur Sydenham:

» Pour arriver au bonheur de l'autre vie,  
 » le meilleur chemin est celui qui est le  
 » plus battu; que, par conséquent, on ne  
 » sauroit mieux faire que d'ajouter par-  
 » dessus le déisme une couche de christia-  
 » nisme. » On voit un homme qui trem-  
 ble, & qui ne se fie que de bonne sorte à son  
 systême. Il est fort étonnant qu'après un  
 pareil aveu, M. Blount fasse tous ses  
 efforts pour renverser ce christianisme,  
 qu'il regarde comme le plus sûr de tous  
 les systêmes de religion; qu'il mette en  
 parallele avec J. C. Apollonius de Thiane;

qu'il oppose les miracles, dont Philostrate fait honneur à celui-ci, à ceux que les Evangelistes racontent de celui-là; qu'il prétende que l'entremise d'un médiateur soit injurieuse à la bonté divine; qu'après avoir dit dans un de ses sept articles, que Dieu a créé le monde, il paroisse croire avec Lucain, que le monde est éternel; qu'après avoir dit dans un autre, que la maniere d'honorer Dieu est de le prier & de le louer, il applaudisse aux argumens de quelques payens contre la priere & les hymnes; qu'il trouve assez raisonnable que les Manichéens aient supposé deux principes; qu'il fasse l'ame matérielle, & qu'il prétende que la religion chrétienne est pleine d'incertitudes, comme si la religion naturelle n'avoit pas aussi les siennes. Ce Monsieur Blount en veut sur-tout à Moyse, qu'il lui plaît de soupçonner de fausseté, parce que ses écrits ne quadrent pas toujours avec ceux de quelques auteurs payens. Au reste, il faut avouer, que M. Blount étoit conséquent dans ses principes: car il croyoit le suicide permis, comme quelques Déistes, & il a usé de cette permission.

M. Leland termine l'article de Blount, comme il a terminé les précédens, par

une liste des écrivains qui ont combattu sa doctrine : mais il s'abstient de la combattre lui-même , » parce que , dit-il , » la réfutation de Mylord Herbert peut » aussi s'appliquer à M. Blount , qui paroît être dans les mêmes principes. »

M. Toland étoit un déiste comme un autre , qui , comme un autre aussi , ne laissoit pas de se dire chrétien ; car la religion de ces Messieurs prête aisément. Par exemple , tout chrétien qu'il se dit , il n'a pas laissé d'attaquer avec force l'authenticité des livres du nouveau testament , & de les mettre de niveau avec tous les ouvrages apocryphes dont l'Eglise étoit inondée dans les premiers siècles. De fameux théologiens Anglicans ( dont M. Leland donne les noms ) lui ont répondu : & ce qu'ils lui ont répondu en substance , c'est que quelque faveur qu'on suppose qu'ayent eu les livres apocryphes parmi les premiers chrétiens , ils n'ont jamais été rangés dans le canon des livres inspirés ; que les quatre Evangiles que nous avons , sont ceux qu'on avoit dès-lors , & que la preuve palpable qu'on en faisoit plus de cas que de plusieurs autres dont il y avoit des copies , c'est

qu'ils se sont maintenus jusqu'à nous sans contradiction ; au lieu que les autres sont tombés dans le mépris & dans l'anéantissement.

LA cinquieme lettre roule sur la doctrine du Comte de Shaftsbury. M. Leland commence par le louer beaucoup sur l'excellence de sa morale , la douceur de son caractere , & l'aménité de son style : mais enfin , il le déclare déiste. Il convient qu'il y a dans ses écrits quantité de traits qui pourroient en faire douter ; mais il en rapporte qui le prouvent. Tel est ce passage des *Charactéristiques* ( vol. 1. p. 18 & 19. de la cinquieme édition. )

» Une nouvelle sorte de police qui s'étend  
 » jusqu'à l'autre monde , & qui même  
 » regarde bien plus la vie à venir que la  
 » vie présente , a porté nos vûes bien au-  
 » delà des bornes naturelles de la per-  
 » pective humaine , & nous a appris à  
 » nous haïr les uns les autres de tout no-  
 » tre cœur par un principe de charité.  
 » L'antipathie & l'animosité qu'elle inf-  
 » pire , est bien plus forte & plus dura-  
 » ble , que les liaisons qui n'ont pour  
 » cause que l'intérêt particulier. Quand  
 » on hait par ce principe , c'en est pour

» l'éternité. » Il n'en faudroit pas davan-  
 » tage pour justifier l'imputation de M.  
 » Leland contre M. de Shaftsbury. Il n'y a  
 » pas de profession de foi qui puisse effacer  
 » l'induction qu'on est en droit de tirer d'un  
 » pareil passage. On y voit un homme,  
 » qui, non content de nier tout simple-  
 » ment le dogme des récompenses & des  
 » punitions de l'autre vie, le trouve dan-  
 » gereux par ses conséquences. Et de peur  
 » qu'on ne croye que ce sont quelques ex-  
 » pressions outrées qui lui sont échappées  
 » dans la chaleur de la composition, il ne  
 » parle jamais de l'autre vie, qu'il ne ré-  
 » pete, qu'on a tout gâté par cette inven-  
 » tion. » Cette attente de biens ou de  
 » maux à venir, dit-il ailleurs dans le  
 » même ouvrage \*, doit naturellement  
 » étouffer & éteindre tous les autres ai-  
 » guillons qui nous porteroient à la ver-  
 » tu. Le moyen qu'une imagination tou-  
 » te pleine du paradis & de l'enfer, s'oc-  
 » cupe d'autres motifs moins importans ?  
 » Quiconque est remué par ces grands  
 » mobiles qui le touchent personnelle-  
 » ment & de fort près, trouve vils &  
 » petits tous les autres intérêts. L'affec-

\* Vol 2. p. 68.

\*\* *Ibid.* p. 69.

» tion naturelle pour ses amis , pour ses  
 » parens , pour les autres hommes , n'a-  
 » git sur lui que foiblement : ce sont  
 » des motifs trop humains & trop peu  
 » considérables , en comparaison de l'in-  
 » térêt de son ame. » Voilà le danger  
 qu'il y a , selon Mylord de Shaftsbury , à  
 être intimement persuadé d'une vie à  
 venir. Il y auroit même du danger à s'en  
 douter seulement : » car la vertu alors  
 » ne portant que sur cette idée , si elle  
 » vient à nous échapper , notre ver-  
 » tu ne tient plus à rien. » Que con-  
 clurre de-là , si ce n'est que le plus sage  
 & le plus sûr est de croire bien ferme-  
 ment qu'il n'y a pas de vie à venir ? Voi-  
 là M. Leland bien justifié d'avoir taxé  
 de déïsme Mylord de Shaftsbury. Je  
 voudrois même qu'on eût quelque déno-  
 mination particuliere pour caractériser  
 ces sortes de Déistes moitié athées , qui  
 sortent du cercle de la simple religion  
 naturelle. En un mot , je voudrois qu'on  
 distinguât ceux qui croient de bonne  
 foi , ce que croyoient nos peres avant  
 qu'il y eût aucune loi écrite , d'avec ces  
 gens irreligieux par systême , à qui la loi  
 même naturelle pese trop , & qui s'épu-  
 sent en paralogismes , pour obscurcir la

lumiere que Dieu a empreinte dans nos  
ames.

M. le Comte de Shaftsbury est aussi dans le systême de Hobbes, qui fait dépendre le reglement de la foi de la volonté des princes. Il ne fait ce que c'est que des miracles, ni à quoi ils auroient pû servir; il croit, comme Toland, le canon des livres saints corrompu & altéré: mais ne tient-il qu'à le dire? C'est l'ordinaire des incrédules de ne pas faire de frais en preuves; ils se retranchent dans leur incrédulité, comme dans un fort, & prétendent que c'est aux autres à venir les y attaquer. Mylord Shaftsbury a bien une autre prétention plus singulière. » La maniere infailible de discerner si une proposition ou un dogme sont » vrais, c'est, dit-il, d'examiner s'ils peuvent prêter à rire par quelque face. \* Le vrai *criterium veritatis*, selon lui, est le ridicule; toute chose qui en est susceptible est fausse; toute chose au contraire sur quoi il ne mord pas est vraie. S'il dit vrai lui-même, il faut que sa maxime soit fausse. C'est pourtant avec ce

\* Caractéristiques, vol. I. p. 11, 12, 63, 83, 84 & 128.

bizarre flambeau, que Mylord Shaftsbury s'est mis en devoir d'éclairer les sombres mysteres de notre foi. On ne s'y prendroit pas d'une maniere aussi absurde pour juger d'une piece de théâtre.

VOYEZ dans l'auteur même les noms de ceux qui ont écrit contre les *Caractéristiques* de Mylord Shaftsbury.

LA sixieme lettre est l'exposition de la doctrine de Collins, aussi connu par ses leçons de déisme, que Pope par ses poésies. Son plus fameux ouvrage est *la Liberté de penser*, *Free-thinking*. Il fait consister cette liberté à ne se pas mettre dans ce qu'il appelle *les entraves de la révélation* : & il paroît qu'il parloit de l'abondance du cœur. Effectivement, en restant dans ces entraves, il n'auroit pas pû, comme il a fait, déclamer contre la spiritualité & l'immortalité de l'ame, ni soutenir que l'homme n'est pas libre; & plutôt à Dieu qu'il ne l'eût pas pû; car cette doctrine funeste, qui éteint toute idée de crime & de vertu, & enleve aux hommes l'esperoir des récompenses & la crainte des peines, est presque aussi impie, & est au moins aussi dangereuse à la société, que le pur athéisme.

IL a, comme la plûpart des Déistes, la mauvaise foi de rejeter sur le christianisme, tous les mauvais procédés des chrétiens; & croit avoir avéré l'incertitude de nos dogmes, en prouvant qu'ils ont occasionné des disputes. M. Collins auroit-il approuvé la logique de quelqu'un, qui, pour avoir vû un Déiste ivre, en auroit conclu en général, que les Déistes sont intempérans; ou, pour mieux copier sa maniere de raisonner, que le Déisme porte à l'intempérance? Et eût-il voulu qu'on abjurât tous les dogmes sujets à contestation? Sur ce pied-là, il eût abjuré même son déisme; car le déisme est combattu par les athées.

Nous passons sous silence les reproches d'altération qu'il fait aux livres saints, & ses plaintes très-mal fondées sur les prétendus vices de la morale chrétienne: mais nous ne passerons pas de même ses railleries contre les prophéties, & ses sophismes au sujet des preuves que la religion tire des prophéties. C'est sur-tout dans son discours sur les fondemens de la religion chrétienne\*, qu'il essaye de lui

\* Discourse on the ground and reasons of the christian religion. London, 1724. 80.

enlever celui-là ; & voici en substance  
 comme il s'y prend. » Si la religion chré-  
 » tienne, dit-il en substance, porte sur  
 » quelque fondement, c'est sur-tout sur  
 » les prophéties ; car c'est là-dessus que  
 » l'ont appuyé Jesus-Christ & les Apô-  
 » tres : or les prophéties, ajoute-il, ne  
 » font point preuve ; car elles ne sont ap-  
 » plicables à la loi nouvelle que dans des  
 » sens allégoriques, sens qui de leur  
 » nature sont arbitraires, & ne peuvent  
 » rien démontrer. Donc les prophéties  
 » ne prouvent rien : donc la religion chré-  
 » tienne est sans preuve. »

JE ne fai si l'on ne pourroit pas tirer  
 une conséquence très-favorable à la reli-  
 gion, des paralogismes de M. Collins :  
 car ce même Monsieur Collins, qui,  
 peut-être, est celui de tous les déistes qui  
 a combattu notre religion avec le plus  
 d'acharnement, est aussi celui qui s'est  
 servi des plus faux argumens. Ne seroit-  
 ce pas que la bonne Logique se refuse  
 aux mauvaises causes ? Car admirez  
 comme tout est faux dans le raisonne-  
 ment de Monsieur Collins. Il est faux que  
 la preuve unique de la religion Chretien-  
 ne soit les prophéties : les miracles la prou-  
 vent aussi : il est faux que J. C. & les

apôtres en aient fait leur principale preuve. J. C. fonde autant sa mission sur ses miracles, que sur les prophéties : *Si vous ne me croyez pas, dit-il aux Juifs, croyez à mes œuvres.* S. Pierre dit que *Jésus de Nazareth a été puissant en œuvres* ; & les Juifs, qui se souviennent de ces œuvres, se convertissent au nombre de trois mille. Ce qu'ajoute Collins, que les prophéties ne font pas preuve, est non-seulement une fausseté, mais une absurdité. Car les prophéties sont elles-mêmes des miracles, & peut-être de tous les miracles ceux qui prouvent le plus ; parce qu'elles ne sont pas sujettes, comme d'autres prodiges, à l'illusion des sens. Envain ajoute-t-il, pour prouver son dire, que les prophéties de la loi ancienne ne sont applicables à la nouvelle qu'allégoriquement. On trouveroit dans l'ancien Testament beaucoup de prophéties, qui n'ont eu leur accomplissement littéral, que dans la personne de J. C. Mais Collins se donne bien de garde de citer celles-là ; il en rapporte, avec complaisance, cinq ou six seulement, qui ont eu, à la vérité, leur accomplissement littéral, avant que le sens mystérieux qu'elles cachent pût aussi avoir le sien : encore le

sens caché de celles-ci a-t-il cessé d'être mystérieux par l'événement; ainsi les prophéties, même allégoriques, peuvent entrer en preuve.

MAIS si les prophéties ne sont pas concluantes en faveur du Christianisme, pourquoi donc Monsieur Collins perd-il le temps à les tourner en ridicule? Pourquoi suppose-t-il qu'elles étoient faites au son des guitarres & dans le vin \*? C'est de la plaisanterie perdue, s'il est persuadé que les Chrétiens n'en puissent pas tirer avantage. Mais je dis plus: c'est la plaisanterie d'un homme piqué, qui voudroit bien que la preuve qu'il raille ne fût pas si forte.

COMME ce Monsieur Collins a fait bruit en Angleterre & même ailleurs, il s'est élevé de toutes parts des écrivains zélés, pour la réfutation de ses blasphèmes. M. Leland en donne la liste, avec l'analyse de leurs ouvrages.

*SEPTIEME lettre.* M. Collins vient d'attaquer scandaleusement les prophéties: voici un autre champion, aussi hardi que le précédent, qui s'en prend aux mira-

\* Discourse of free-thinking, p. 153.

cles, le téméraire Woolston, qui, sous prétexte d'allégoriser le sens de l'écriture, répand des doutes sur tous les faits rapportés dans l'Evangile, trouve impossibles les miracles qu'on y lit, & s'échappe en bouffonneries, aussi froides qu'impies, sur les prodiges que nous racontent les Evangélistes, & sur le divin envoyé qui les opéroit. Cependant il proteste qu'il le reconnoît pour le Messie, & qu'il l'honore à ce titre; semblable en cela à ces soldats barbares & insolens, qui, après l'avoir conspué, souffleté & couronné d'épines, lui disoient par dérision: Je te salue, ô Roi des Juifs.

Nous ne nous étendrons pas sur ce qu'il dit contre les miracles: en pareille matière, c'est propager le scandale, & multiplier le poison, que de répéter, fût-ce même pour les réfuter, des déclamations blasphématoires.

Qu'on ne croye pas pourtant que ce soit pour éluder la force de ses preuves, que nous passons légèrement sur l'extrait qu'en a fait notre auteur. Pour écarter ce soupçon, nous en allons rapporter un léger échantillon, par où il sera facile de voir que ce n'est pas un adversaire assez formidable, pour que nous ayons

intérêt de dissimuler ses objections.

» IL faut, dit-il lui-même, convenir  
 » que la résurrection d'un mort est quel-  
 » que chose de bien surprenant ; & que  
 » s'il étoit attesté que quelqu'un en eût  
 » opéré deux ou trois, il en faudroit con-  
 » clurre qu'il étoit Dieu, ou dépositaire  
 » du pouvoir Divin ». Or voilà le cas de  
 J. C. il a fait précisément les trois mira-  
 cles que Woolston demande : il a ressuscité  
 la fille de Jaïre, le fils de la veuve  
 de Naïm, & le Lazare. Et cependant  
 Monsieur Woolston n'est pas content.  
 Voyons pourquoi.

IL auroit fallu, dit-il en général sur  
 ces trois miracles, qu'ils eussent été faits  
 sur des gens de marque & de considéra-  
 tion. Il nous semble à nous, que tout ce  
 qu'il falloit, c'étoit qu'ils fussent faits en  
 présence de bons nombre de témoins : &  
 c'est précisément ce qui est arrivé. D'ail-  
 leurs, Lazare étoit un homme de mar-  
 que; Jaïre, dont la fille fut ressuscitée étoit  
 un gouverneur de province; & le fils de  
 la veuve de Naïm n'étoit pas non plus un  
 homme tombé des nues.

IL voudroit encore, que les personnes  
 ressuscitées eussent rendu compte de ce  
 qui leur étoit arrivé dans l'autre monde,

entre l'instant de leur mort, & celui de leur résurrection; & que les Evangélistes nous l'eussent rapporté. Je ne sai pas pourquoi il veut cela: car l'objet des Evangélistes n'étoit pas de nous faire l'histoire de l'autre monde, mais de prouver la divinité de J. C. par ses œuvres.

WOOLSTON entre dans le détail. Il objecte que la fille de Jaïre étoit un enfant de douze ans. En quoi le miracle seroit-il plus grand, si elle en eût eu vingt-cinq?

Elle n'étoit qu'en syncope, dit-il. Mais toute la compagnie attestoit cependant qu'elle étoit morte. Je ne vois pas pourquoi Monsieur Woolston fait mieux, que les Evangélistes même, qui ont rapporté ce fait, & les Juifs qui en furent témoins, si cette jeune fille étoit morte ou évanouie.

POUR la résurrection du fils de la veuve de Naïm, il prétend que c'étoit une chose concertée avec le jeune homme. Où en est la preuve & la vraisemblance?

LE Lazare avoit-il aussi concerté de se faire ressusciter par J. C. ou tout au moins de le faire croire aux Juifs? Auroit-il porté, ou pû porter la complai-

sance jusqu'à se tenir quatre jours dans le tombeau, enveloppé d'un suaire, & renfermé dans un cercueil, sans air & sans respiration, pour faire une réputation à son ami? Auroit-il même eu le secret de rendre exprès, tout vivant, du fond de sa biere, une odeur cadavereuse? On ne croit pas que Woolston ait pû supposer tout cela. Il le suppose pourtant. Or je demande s'il n'est pas infiniment plus difficile à un homme raisonnable, & non prevenu d'admettre de pareilles suppositions, que de croire simplement que le fils de Dieu a ressuscité un mort.

LES Juifs, dit-il, l'ont voulu faire mourir après ce miracle & pour ce miracle. Mais, que n'ajoute-t-il donc le motif que leur donne l'histoire sacrée, dont il tient le fait même, d'où il croit tirer avantage: Que s'ils ne se défont pas de cet homme, tout le monde croira en lui. Auroient-ils eu cette crainte, s'ils eussent pû démontrer la fausseté de ce miracle? C'étoit justement la plus belle occasion du monde, pour décrier Jésus parmi le peuple, en le convainquant d'imposture. La mauvaise volonté des Juifs dépose, en faveur de Jésus, contre Woolston. Comment concevoir, qu'un rais-

honneur de cette trempe ait pû avoir quelques partisans ? Il en a eu pourtant ; & en a même parmi nous : mais c'est que, déjà incrédules avant de le lire, tout argument qui favorisoit leur incrédulité, leur a paru bon & suffisant ; car les hommes, en matiere de religion, exigent beaucoup moins de preuves, pour ne pas croire, que pour croire.

LES six discours de M. Woolston, sur (ou plutôt contre) les miracles de notre Sauveur, ont excité le zele d'une foule d'écrivains. M. Leland les nomme & donne une idée de leurs ouvrages.

VIII. Lettre. A mesure que nous avançons, les extraits des ouvrages de déistes, dont nous rendons compte, doivent occuper moins de place ; parce que les plus modernes ont, à peu près, copié le système de leurs devanciers ; de sorte que pour ne nous pas répéter, nous n'avons à dire de chacun, que ce qui lui est particulier. Par exemple, le Monsieur Tindal, dont il est question dans cette lettre, n'a guere fait autre chose, (dans son *Christianisme aussi ancien que le monde*) qu'essayer de prouver qu'il n'y a point de révélation, & qu'on n'a que faire qu'il y

en ait, à moins qu'on ne regarde comme à lui la supposition qu'il tâche d'établir, que le Déisme est de toutes les religions la plus parfaite, & que le Christianisme n'est pas digne d'entrer en comparaison.

*IX. Lettre.* Le docteur Morgan, qui fait le sujet de cette lettre, débute un peu plus modestement dans son *Philosophe moraliste*. Il semble reconnoître que la révélation seroit une chose fort utile : mais il croit que nous sommes encore à l'attendre. Il ne la voit, ni dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament ; & de crainte que quelqu'autre, plus clairvoyant que lui, ne l'y apperçoive, il fait tous ses efforts pour avilir & décrier les livres saints. Son *Philosophe moraliste* a été solidement réfuté, à ce que nous apprend M. Leland, par M. Chapman, dans un ouvrage intitulé *Eusebe, ou la défense du vrai Chrétien* ; & par l'auteur anonyme d'un ouvrage intitulé, *Preuves de la divinité de l'ancien & du nouveau Testament*.

Il répliqua à ce dernier ouvrage, par une réponse intitulée, *Tome deuxième du Philosophe Moraliste*. C'est dans cette re-

plique, que pressé par son adversaire sur l'article des miracles, il avance trois propositions si étranges, qu'elles semblent moins une défense de son système, qu'un aveu de son impuissance à le défendre.

LA première, que les miracles ne sont point des preuves; parce que les sens, par où nous en jugeons, peuvent nous tromper. Mais c'étoit aussi par les sens que Monsieur Morgan jugeoit, qu'il y avoit une ville de Londres: l'existence de cette ville lui en paroïssoit-elle moins douteuse? Un miracle est tout aussi constant qu'un fait ordinaire, quand il a pour lui toutes les preuves qui rendent un fait incontestable.

LA seconde, que les miracles de l'ancienne loi, ou n'ont jamais été faits, ou l'ont été par l'esprit malin. A-t on jamais rien vû de plus inconséquent, que de ne pas croire à la révélation, & de croire au diable? A-t-on jamais rien vû de si absurde que de faire faire au diable des miracles, pour autoriser une loi, qui défend l'idolâtrie, détermine le culte qu'il faut rendre à Dieu, & donne des préceptes de mœurs?

LA troisième, que les miracles qu'on attribue à J. C. n'ont pas été faits par un

pouvoir surnaturel, qu'il eût reçu d'en haut, mais par la force de l'imagination dans ceux qu'il guériffoit. Mais ceux qu'il tira du tombeau, furent-ils aussi résuscités par la force de leur imagination ?

X. *Lettre.* L'ouvrage anonyme, intitulé, *Christianity not founded on argument* (le Christianisme indépendant de la raison) qui parut à Londres en 1742. est d'un caractère bien neuf & bien singulier. Par son début, l'Auteur paroît un dévot zélé, qui se défie de la raison, & ne veut faire dépendre ses sentimens, en matière de religion, que de sa foi. Il ne croit pas les dogmes, parce qu'il les comprend, mais parce que Dieu veut qu'il les croye, & les lui fait croire. Il pense même qu'on ne doit pas croire autrement ; que tout motif de crédibilité, puisé dans la raison, doit être rejetté par un Chrétien ; que la foi est une révélation surnaturelle, faite à chaque fidele en particulier, pour le persuader & le convaincre de toutes les vérités qu'il doit croire, sans qu'il ait besoin d'examen & de discussion. » Il fait, » dit-il, pour ses amis des prières continuelles, afin qu'il plaise à Dieu de les éclairer & de les illuminer, pour les

» convaincre de la vérité de son saint  
» Evangile, pour que le même esprit  
» saint, qui a dicté cette loi de grace, la  
» leur enseigne intérieurement, & la gra-  
» ve profondément dans leur cœur.

Mais ce jargon-là, dit peut-être quel-  
qu'un de nos lecteurs, ne seroit-il pas,  
par hasard, du fanatisme & de l'en-  
thousiasme? Non, c'est du Deïsme tout  
pur, que l'auteur a masqué d'un vernis de  
bigotisme. Il n'appuie si fortement sur  
la foi infuse, que pour établir l'inutilité  
& l'insuffisance des preuves de la religion,  
telles que les livres saints & les miracles.

IL fait plus que de trouver les livres  
saints inutiles & insuffisans pour la foi : il  
les juge même préjudiciables. Aussi ne  
veut-il pas qu'on les fasse lire aux en-  
fans ; il ne veut pas même qu'on leur don-  
ne aucuns principes de morale ni de reli-  
gion, de peur que, quand la foi viendra  
les éclairer, elle ne trouve dans leur ame  
des notions préétablies, qui s'opposent  
à ses impressions.

LA raison, dit-il, a si peu de part à  
notre croyance, que c'est le baptême qui  
nous fait croire, & que les motifs de cré-  
dibilité ne sont dûs qu'à l'éducation, qu'on  
feroit bien mieux de ne pas donner. Pour

prouver que la foi est une affaire de pure inspiration, & que le raisonnement n'y a que faire, il rapporte les miracles de conversion, opérés subitement par Jesus-Christ & par les Apôtres; comme si la promptitude de ces conversions dût faire supposer qu'elles fussent sans motifs.

AUTRE preuve, selon ce singulier raisonneur, qu'il faut exclure le raisonnement de la foi, ou, pour m'exprimer comme lui, que la foi n'est pas raisonnable: » C'est qu'elle n'est pas, & ne » doit pas être fondée sur un examen » libre & impartial: car, dit-il, l'exa- » men suppose au moins quelques instans » de doute, & même de mécréance. Or » l'Evangile ne permet ni la mécréance, » ni le doute, pour si peu de temps que » ce soit. » Comme si, pour examiner les preuves de l'existence de Dieu, il falloit nécessairement commencer par être athée.

UNE troisieme preuve de la même proposition, c'est que la foi est commandée sous peine de damnation: Or, on ne peut pas commander la persuasion, sous peine de damnation, puisqu'il ne dépend pas de nous d'être ou de n'être pas persuadés. Non, sans doute; Dieu ne

peut pas nous commander de croire sans motif de crédibilité : mais il peut nous commander de faire attention aux motifs capables de nous porter à croire, qu'il a mis à notre portée.

LA dernière preuve, d'où il prétend inférer que la foi est une simple adhésion aux dogmes, sans persuasion raisonnée, c'est qu'il y a une infinité d'hommes, qui n'ont pas l'esprit assez juste pour se rendre raison à eux-mêmes de ce qu'ils croient : or, la foi des gens d'esprit ne doit pas être autre que celles des idiots, lesquels croient, sans savoir pourquoi. Mais de ce que quelques hommes croiroient sans motif, il ne s'ensuit pas qu'il soit contraire à la foi, de savoir pourquoi l'on croit.

MALGRÉ le voile dans lequel cet auteur s'enveloppe, on a su le pénétrer & démêler ses intentions. On verra, dans M. Leland, la liste de ses contradictions.

*№ XI. Lettre.* Celle-ci est l'exposition d'un libelle anonyme, intitulé *Examen de la résurrection de Jesus* (The resurrection of Jesus considered.) C'est un article dur à digérer pour les incrédules. Ils con-

viennent avec saint Paul ( 1. Corinth. xv. 14. ) que , *si J. C. n'est point ressuscité, notre foi est vaine*: Or, comme ils prétendent qu'elle l'est , leur tâche est de prouver que J. C. n'est point ressuscité. L'auteur anonyme de l'*Examen* , fait tous les efforts dont il est capable pour y parvenir : mais l'évidence du fait résiste à ses efforts. Ses antagonistes , dont M. Leland rapporte les raisonnemens , ont tout l'avantage de leur côté. Nous ne nous arrêterons pas à suivre l'auteur de l'*Examen* , dans toutes les objections qu'il fait contre la résurrection du Sauveur ; la plupart sont de pures chicanes , qui ne sont pas dignes d'être relevées ; & celles qui méritent un peu plus de considération , ne sont pas nouvelles , & ont été cent fois réfutées. Nous nous contenterons de donner en très-peu de mots le plan de tout l'*Examen*. L'auteur entreprend de prouver , 1<sup>o</sup>. Qu'il n'est pas vrai que J. C. ait prédit sa mort & sa résurrection , ni aux prêtres & aux Pharisiens , ni à ses disciples ; & que ce sont les Evangelistes qui ont forgé après coup ces prédictions. 2<sup>o</sup>. Que l'histoire des gardes postés auprès du sépulchre , & du cachet apposé sur la tombe , est un conte absurde &

fans vraisemblance ; 30. Que ce que les Evangelistes racontent de la résurrection de Jesus , est plein d'inconséquences & de contradictions , & porte visiblement le caractere de la fraude & de l'imposture.

*XII. lettre.* Celle-ci est une exposition des ouvrages posthumes de Monsieur Chubb, dont une partie , quoi qu'en dise le titre, a été imprimée du vivant de l'auteur. Nous passerons tout ce qu'il a de commun avec les autres Déistes, dont nous avons déjà exposé la doctrine , pour ne nous arrêter qu'à ce qui lui est particulier. Plusieurs , par exemple , admettent une providence : M. Chubb n'en admet pas. Il laisse gouverner le genre humain par les causes secondes , dont le dieu , qu'il s'est fait , ne se mêle pas. Il ne croit pas qu'il soit besoin d'une autre vie , pour réparer les torts de la fortune pendant celle-ci , parce qu'il lui semble qu'il doit fort peu importer à Dieu , que de chétives créatures, telles que nous, soient bien ou mal dans ce monde. Faudra-t-il donc aussi, dit-il , une autre vie pour les chevaux , parce que les uns tombent à des maîtres doux qui les ménagent & les

nourrissent bien , tandis que d'autres ont des maîtres durs qui les maltraitent & les font jeûner ? Il n'a garde dans ce système de croire le secours de Dieu nécessaire aux hommes , pour la pratique du bien , ni par conséquent d'exiger d'eux qu'ils le prient. Il met même en question si ce ne seroit pas lui déplaire ; & il prononce pour l'affirmative. Il penche à croire l'ame matérielle , & par conséquent mortelle comme le corps. Mais comme il ne prend pas de parti la-dessus ; dans le cas , qu'il croit du moins possible , où l'ame survivroit au corps , il examine quel seroit son sort après la vie ; & voici à quoi il s'arrête. Il prétend qu'il n'y auroit pas des récompenses & des punitions pour tous les hommes indistinctement ; que ceux qui mourroient fort jeunes , n'auroient point de jugement à subir , non plus que ceux qui auroient vécu dans une condition obscure & basse. Il ne croit pas qu'on offense Dieu par des blasphèmes ; tout au plus l'offenseroit-on par l'ingratitude ; encore espere-t-il qu'il la pardonnera , parce qu'il y a de la générosité à le faire. Il ne croit pas que Dieu tienne compte du bien ou du mal qu'on fait à quelqu'un ; mais seule-

ment des bons ou des mauvais offices qu'on rend à la société en général. Mais il en revient à croire que Dieu ne demandera aux hommes aucun compte de leurs actions, bonnes ou mauvaises ; & il ne voit pas à quoi sert de supposer qu'il le fit ; puisque sans cela on n'en seroit pas moins obligé à la pratique de ses devoirs, & qu'on ne manqueroit pas même de motifs pour s'exciter à les remplir.

PAR rapport à la révélation, il ne fait pas s'il y a des moyens sûrs pour la distinguer de l'illusion : mais en cas qu'il y en ait, il ne croit obligés à y adhérer, que ceux à qui elle est adressée personnellement ; mais non pas ceux qui ne la tiendroient que de la seconde main.

A propos de révélation, il examine les trois religions les plus étendues, la Juive, la Mahométane & la Chrétienne ; & commence par rejeter la Juive, parce que, dit-il, elle donne de Dieu une idée indigne de la divinité ; qu'elle est surchargée de préceptes arbitraires & souvent contraires à la droite raison. Peut-être qu'au fond, le plus fort grief qu'ait M. Chubb contre la religion Judaique, c'est qu'elle a été le berceau de la religion Chrétienne ; car il est beaucoup plus fa-

vorable au Mahométisme.

IL croit qu'on a tort d'affurer que c'est par l'épée qu'il a été propagé ; & ce même homme qui combat la révélation, quand on l'allegue en faveur du Christianisme , n'ose prononcer que le Mahométisme n'ait pas été révélé.

ARRIVÉ à la religion Chrétienne , il fait quantité d'aveux propres à persuader qu'il la regarde comme révélée ; & néanmoins , dans ce qu'il appelle son *Adieu à ses lecteurs* , il rejette les principales preuves qui constateroient cette révélation ; les miracles , les prophéties , & la résurrection de J. C. C'est un écrivain adroit & rusé , qui lâche de temps en temps des concessions , pour servir de passe-ports à ses hardiesses : mais cette finesse, si généralement pratiquée par ses semblables , ne fait que multiplier ses inconséquences & ses contradictions, sans couvrir sa mauvaise foi. Il faut que les auteurs qui finassent , se mettent dans la tête , qu'ils ont des lecteurs aussi fins qu'eux.

*XIII. lettre.* Dans la précédente lettre, Monsieur Leland a donné une idée générale de l'ouvrage posthume de M.

Chubb : dans celle-ci , il en releve quelques endroits particuliers , qui justifient de plus en plus cette idée ; comme l'endroit où M. Chubb fait de petites chicanes sur les expressions de ce beau sermon , que J. C. prononça sur la montagne. Il trouve à redire , par exemple , que le Souverain maître nous ait recommandé de ne point résister au mal qu'on voudroit nous faire ; qu'il nous ait ordonné d'aimer nos ennemis ; qu'il nous ait défendu de nous inquiéter du lendemain , & d'amasser des trésors sur la terre : toutes leçons qui présentent la plus belle & la plus saine morale du monde , à qui n'abuse pas malignement des termes. C'est ainsi que d'après ce passage de saint Jean : ( Ep. 1. ch. ij. v. 102. ) *Mes petits-enfans , je vous écris ceci , afin que vous ne péchiez point. Que si néanmoins quelqu'un peche , nous avons pour avocat auprès du pere , J. C. qui est juste ; car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés , & non-seulement pour les nôtres , mais aussi pour ceux de tout le monde , M. Chubb accuse l'apôtre bien aimé , de rassurer les méchans contre la justice divine , pourvû qu'à leurs vices ils joignent la foi en J. C. Des tracasseries*

casseries si gauches méritent-elles même des réponses ? Ses autres critiques n'ont pas plus de justesse que celle-la. C'est toujours en outrant les termes qu'il leur fait signifier des choses outrées, ou en les rendant à contre sens qu'il leur prête des sens blâmables. Le reste des endroits que M. Leland relève dans le *Chubb*, sont les déclamations banales que les incrédules se prêtent les uns aux autres contre l'autorité, la pureté & l'authenticité des livres saints, contre les prophètes & les prophéties, & contre les miracles de J. C. & des apôtres.

M. Leland, qui n'est pas journaliste, s'est un peu appesanti sur l'ouvrage de M. Chubb : mais nous qui craignons qu'en nous donnant trop carrière, nous ne fassions d'un extrait un livre, nous allons souhaiter à M. Chubb un peu plus de raison & de foi, & le laisser là.

*XIV. lettre.* A mesure que M. Leland avance, le plan de son ouvrage l'oblige naturellement à des répétitions, qui le rendent fatigant sur la fin. Sa quatorzième lettre n'est presque qu'un résumé de la doctrine générale des déistes. Il n'y a de particulier que l'examen d'une pe-

tite brochure moderne, publiée en 1746. sous le titre d'*Exposition sincere du déisme*, qui ayant passé par les mains de M. Chubb en manuscrit, en a pris la teinte de sa doctrine. Ainsi ce qui a été observé sur les *Ouvrages posthumes*, peut aussi s'appliquer à l'*Exposition*. J'allois oublier ce que dit M. Leland en finissant, des lettres sur l'histoire, \* de Mylord Bolingbroke, à qui il donne une place dans son catalogue des déistes, & qu'il accuse d'avoir combattu l'autorité des livres sacrés. » Son principal argument, dit M. » Leland, contre la partie historique de » l'ancien Testament: c'est que les Grecs » n'avoient aucune connoissance des faits » qui y sont racontés, & qu'ils nous » donnent de l'Empire d'Assyrie une » histoire toute différente de celle que

\* M. Barbieu du Bourg, Docteur en médecine, & professeur de pharmacie en l'Université de Paris, nous a donné en 1752. une excellente traduction de ces lettres. La diction en est exacte, & néanmoins les pensées de l'auteur bien conservées, à l'exception de quelques endroits qu'il a cru devoir ou adoucir ou supprimer, pour sauver à l'édition Française le reproche de déisme, que l'original Anglois n'a pû échapper, de sorte qu'on peut à présent lire ces lettres en France, avec profit & sans risque.

» nous en donne l'écriture. Mais outre  
» que cet argument n'est pas peremptoire  
» contre les livres saints, ils est inconsé-  
» quent de la part de Mylord Boling-  
» broke, qui avoit fait auparavant les  
» derniers efforts, pour établir que les  
» Grecs sont des historiens fabuleux, &  
» qu'il n'y a pas le moindre fonds à faire  
» sur ce qu'ils ont dit de l'histoire ancien-  
» ne des autres nations, & même de la  
» leur. Ainsi Mylord au contraire, n'en  
» auroit été que mieux fondé, à dé-  
» crier les livres saints, s'ils se fussent  
» trouvés conformes aux historiens Grecs.  
» Plusieurs savans ont allégué des témoi-  
» gnages d'auteurs Payens, pour servir  
» de preuyes à la vérité de certains pas-  
» sages de l'histoire sacrée. Mylord trou-  
» ve qu'ils ont très-mal fait, & que c'est  
» un procédé très-partial & très-absur-  
» de, d'admettre le témoignage des au-  
» teurs Payens, quand ils confirment les  
» historiens sacrés; & de les rejeter  
» lorsqu'il leur arrive de les contredire.  
» Et moi, je trouve qu'on ne sauroit  
» mieux faire. Car si l'on considere com-  
» bien les Payens étoient prevenus con-  
» tre les Juifs, qui avoient une religion  
» & une police si différente de la leur;

» on concevra qu'il n'est pas juste de les  
 » croire sur leur parole , lorsqu'ils les  
 » contredisent ; mais qu'au contraire ils  
 » sont plus croyables que jamais , lorsqu'ils  
 » qu'ils s'accordent avec les historiens  
 » Juifs ; & que par conséquent c'est une  
 » forte preuve en faveur de ceux-ci :  
 » car il est clair que cette conformité  
 » n'a pas pour cause une prévention favorable  
 » aux Juifs ou à leurs historiens ,  
 » mais la force de la vérité , ou quelques  
 » anciennes traditions , réputées  
 » même parmi les Payens pour authentiques.

» MYLORD , dit un peu plus bas  
 » Monsieur Leland , n'a pas manqué de  
 » répéter ce que les autres déistes ont  
 » dit tant de fois avant lui , que les livres  
 » des Juifs ont été perdus pendant  
 » la captivité de Babylone ; & que les  
 » copies qui en ont été faites depuis ont  
 » été si altérées , qu'il n'y a plus aucun  
 » fonds à y faire ; que nous n'avons aucune  
 » preuve que les Evangiles aient  
 » été écrits du temps des Apôtres ; qu'anciennement  
 » on n'en faisoit pas plus de cas ,  
 » que de ceux qui ont été réputés depuis  
 » apocryphes ; qu'il y a eu de bons  
 » argumens contre les Chrétiens , qu'on

» n'a plus à présent ; que les ecclésiasti-  
 » ques qui nous ont transmis les écritu-  
 » res, y ont fait autant de changemens &  
 » d'interpolations qu'ils ont voulu ; que  
 » les différentes interprétations qu'on  
 » donne souvent dans l'Eglise Chrétien-  
 » ne , à un même passage de l'écriture ,  
 » prouvent bien qu'on n'en sauroit tirer  
 » rien de certain ; & qu'enfin on ne fait  
 » plus à présent, en quoi consiste le chris-  
 » tianisme. »

M. Leland , las apparemment de ba-  
 tailler contre des déistes , s'en tient là , &  
 ne prend pas la peine de refuter Mylord  
 Bolingbroke ; parce que , dit-il , d'autres  
 l'ont déjà fait ; ( car il n'est pas le premier  
 qui ait attaqué les lettres historiques ) &  
 que d'ailleurs les prétendues difficultés  
 de Mylord ont été cent fois résolues.

*XV. lettre.* Cette dernière lettre n'est  
 pas comme les précédentes , dans le  
 genre polemique : c'est une apologie de  
 la révélation & de la religion Chrétien-  
 ne , dont voici le plan. M. Leland établit  
 d'abord la possibilité d'une révélation ,  
 puis le fait ; il soutient qu'il est d'obliga-  
 tion indispensable , pour tous ceux qui  
 en ont connoissance , d'y adhérer de cœur  
 & d'esprit. Il enseigne quels sont les ca-

raçteres auxquels on la peut reconnoître ; & ces caractères sont , que les points proposés pour révélés , soient conformes à la saine morale , & tendent à une bonne fin ; qu'ils soient attestés de Dieu même , surtout par des miracles & des prophéties. La il s'arrête un peu , pour appuyer sur la force de l'induction , qui se tire des miracles , en faveur de la doctrine , & remarque que quelques déistes mêmes en sont convenus. Il prouve ensuite que nos saintes écritures ont les deux caractères , à quoi il enseigne qu'on doit distinguer la révélation ; qu'elles contiennent une morale sainte , sublime & parfaite , qui mène à une félicité éternelle ; & qu'une suite d'opérations surnaturelles prouve qu'elles émanent de Dieu. Il distingue la religion révélée en trois périodes : il appelle le premier , la loi patriarcale ; le second , la loi mosaïque ; le troisième , qui est le plus parfait de tous , est la religion Chrétienne , dans laquelle nous avons le bonheur de vivre. Il décrit ensuite le caractère divin de l'auteur de cette sainte religion ; puis , par la nature de cette même religion , par sa fin & son objet , il prouve qu'elle est digne de Dieu , & qu'elle ne

fauroit être l'effet ni de l'imposture ni de l'enthousiasme ; il fait voir que le système d'une personne divine , médiatrice entre Dieu & les hommes , est quelque chose de très-sage & de très-grand ; que les difficultés, qu'on peut opposer à la Théologie Chrétienne , ne sont pas peremptoires ; qu'ainsi c'est le seul plan de religion qu'on doive embrasser.

IL remarque dans sa conclusion , que les hardis attentats des incrédules , contre la religion , ne feront que prouver qu'elle est assise sur des fondemens inviolables , surtout , si ceux qui la professent la savent défendre. Or voici comme il veut qu'on la défende. » On a , dit-il , » dans ce siècle - ci , fait grande dé- » pense en raisonnemens & en argu- » mens ; & l'on a bien fait : mais ce n'est » que la moitié de ce qu'il faut. Un des » grands services qu'on puisse rendre à la » religion Chrétienne , quand on la pro- » fesse , c'est de se conformer à l'esprit » de l'Évangile , & de montrer la beauté » du Christianisme , par une vie constam- » ment sage & réglée. En vain ferons- » nous étalage de zèle pour les dogmes » de notre sainte religion , si nous ne » paroissions pas en respecter les précep-

» tes. » Les plus simples d'entre les fideles & les moins capables de raisonnement , peuvent lui rendre témoignage de cette maniere-là.

CETTE quinzieme & derniere lettre fait honneur aux lumieres & à la piété de Monsieur Leland. Elle est aussi plus particulièrement son ouvrage , que les quatorze précédentes ; où la plûpart du temps il n'a fait qu'exposer historiquement la doctrine des déistes modernes , & les réfutations qui en ont été faites , sans presque y rien mettre du sien.

Au reste , s'il s'est peu escrimé lui-même contre les déistes , il a indiqué cent écrivains qui l'ont fait avec succès. Son ouvrage seroit un très - bon répertoire , pour des missionnaires qui se consacroient à la controverse , & voudroient prêcher dans un auditoire d'incrédules. S'il ne fournit pas des armes lui-même , il enseigne où l'on en trouve.

IL faut encore dire à sa louange , qu'il a un mérite peu commun parmi les Theologiens Scholastiques , qui est d'écrire avec modération & politesse. Il n'y a aucun des déistes , dont il a exposé les systèmes , qu'il n'ait traité avec tous les

égards respectifs que méritoient leur rang, leur caractère & leurs talens. Ceux qui font autrement, n'y entendent rien : ils décrient leur cause au lieu de la plaider. On ne sauroit croire qu'un homme qui se fâche ait raison.



---

*DIE Naturliche Historie der Froe-  
sche hiesigen Landes von Roefel.*

HISTOIRE Naturelle des gre-  
nouilles de ce païs ; par M.  
Roefel , à Nuremberg , aux dé-  
pens de l'Auteur.

---

**L**E bon accueil qu'on avoit fait aux  
Amusemens de M. Roefel , sur les  
insectes , dont nous avons rendu compte  
dans notre dernier Journal , l'encouragea  
à entreprendre un ouvrage semblable sur  
les grenouilles , & il commença à le pu-  
blier en 1750. Cet ouvrage , imprimé sur  
du grand & beau papier , présente en  
deux colonnes le texte Allemand , avec  
une traduction latine , dont le premier  
a été rédigé , & l'autre faite par M. le  
docteur Huth. Les planches ne cèdent  
point à celles des *Amusemens* , ni par  
l'exactitude , ni par la netteté , ni par  
l'intelligence avec laquelle elles sont en-

luminées. Presque régulièrement, de trois mois en trois mois, M. Roefel en a donné deux, avec une feuille de texte, accompagné de sa traduction. Ces deux planches publiées, ainsi à la fois, représentent en effet les mêmes figures; mais avec cette différence, que celle où l'on a mis les chiffres & les lettres, auxquels le texte renvoie, n'est point enluminée, & que l'autre qui n'a ni lettres ni chiffres, est enluminée d'après nature. Chacun de ces cahiers qui montent actuellement à quatorze, se vend un florin d'Allemagne, qui vaut 2. l. 10. sols de France.

M. Roefel, dans ses recherches, a eu devant les yeux ce que Swammerdam a dit sur les grenouilles; il a examiné ce que cet auteur en rapporte, & il y a ajouté de nouvelles découvertes. Au lieu que le naturaliste Hollandois ne décrit qu'une espèce de grenouilles, qui est la terrestre brune (*rana fusca terrestris*), l'auteur Allemand promet la description de cinq espèces différentes, qui sont la grenouille terrestre brune; la raine, *rana arborea*; la grenouille aquatique verte; le crapaud aquatique; le crapaud terrestre, & une troisième espèce de crapauds: que M. Roefel croit avoir découverte.

dans son pays. De ces cinq especes, notre auteur à presque fini les trois premières, & il promet après avoir achevé cet ouvrage, d'en entreprendre un semblable sur les lesards. Suivons maintenant le fil de celui que nous annonçons.

L'AUTEUR commence par décrire les grenouilles brunes terrestres, qui sont celles qui s'accouplent les premières de toutes, & aussitôt que la glace vient à se fondre, c'est-à-dire, au mois de Mars; à moins qu'elles ne se trouvent dans des endroits peu exposés à l'action du soleil, où leur accouplement se fait plus tard. La superficie inférieure du corps du mâle, est d'un blanc grisâtre, au lieu que dans la femelle, cette partie est d'un beau jaune, tacheté d'un brun qui tire sur le rouge. La couleur du dos ne diffère point dans les deux sexes, sur-tout dans le tems de l'accouplement, où le fond de cette couleur est ordinairement, comme dans les crapauds, un gris sale, qui se perd ensuite, en prenant une couleur plus vive & plus tachetée; ce qui arrive par une suite de changemens de peaux; les grenouilles quittant les leurs presque tous les huit jours, sous la forme d'une mucosité délayée. Outre

qu'on trouve , que dans les mâles , non-seulement les pattes de devant , qu'ils ont en forme de bras , mais encore les pattes de derriere , dont les grenouilles se servent pour nager , sont plus épaisses & plus fortes que dans les femelles ; on observe encore que dans le tems de l'accouplement , les premiers ont aux pouces une chair particuliere , noire & papillaire , qu'ils appliquent fortement contre la poitrine des femelles , pour les tenir fermement. Cette chair particuliere ne s'apperçoit que dans le tems où les grenouilles s'accouplent , & Swammerdamm a eu tort de la regarder , comme un caractere constant des mâles. Quand on en dépouille les pouces d'un mâle , il ne peut plus retenir si fortement sa femelle , & on l'en sépare très-facilement. Ce relâchement ne peut point être causé par la douleur : car dans ce tems , la plus grande ne paroît point affecter les grenouilles , & M. Roefel a vû un mâle à qui on venoit d'arracher une cuisse , ne pas lâcher pour cela sa femelle. Les deux sexes ne s'accouplent qu'une fois l'année , & restent alors attachés l'un à l'autre , quelquefois quatre jours entiers. Ils ont dans ce tems tous les deux le ven-

tre fort gros ; celui des femelles étant rempli d'œufs , & celui des mâles contenant entre la peau & la chair une humidité , qu'on doit regarder moins comme une eau limpide , que comme une mucosité claire & transparente , qui se perd , quand elle n'est plus nécessaire à la propagation de l'espece. M Roesel a continué ses observations pendant trois ans , avant de pouvoir remarquer de quelle maniere les œufs des grenouilles se fécondoient. Or comme cette fécondation est dans l'histoire de la grenouille un point des plus curieux , que jusqu'ici on n'avoit pas encore mis dans une entière évidence ; notre auteur n'a épargné ni soin ni peine , pour l'observer avec toute l'exactitude imaginable. Après avoir choisi douze paires de grenouilles accouplées , & avoir mis chaque paire à part , dans un verre rempli à moitié d'eau , il ne les a presque pas perdues de vûe , ni de jour , ni de nuit ; & il a passé même deux nuits de suite à les observer. Les premiers jours il ne remarqua rien qui mérite d'être rapporté. Mais enfin elles commencerent à s'agiter plus qu'à l'ordinaire. Pendant cette agitation les mâles rendoient de tems en tems , &c.

tandis que les femelles ne faisoient que monter & descendre, un son semblable à celui d'un cochon qui grogne. Le mâle de la premiere paire que M. Roefel observa, lâcha à différentes reprises, de la partie postérieure de son corps, une humidité qui rendit leau trouble, après quoi il quitta bien-tôt la femelle. Lorsque notre observateur eut attendu 12. heures, pour voir si la femelle ne rendroit pas ses œufs; il la dissequa aussi bien que le mâle, dont les vesicules spermatiques qui, ordinairement sont très-remplies dans les grenouilles, lors de leur accouplement, étoient toutes vuides, de sorte qu'il eut raison de croire que l'humidité, que ce mâle venoit de lâcher, étoit sa semence. Pour ce qui regarde la femelle, ses œufs emplissoient en partie la matrice, & se trouvoient en partie encore dans l'ovaire & dans les canaux spermatiques. M. Roefel mit les œufs trouvés dans la matrice, dans une eau pure, mais n'en obtint pas de vers; de sorte qu'il vît, à n'en pas pouvoir douter, que l'accouplement de cette paire avoit été sterile. Il observa dans une autre paire, que le mâle & la femelle joignoient exactement les orifices de

leurs parties postérieures , & qu'un instant après , la femelle commença à rendre des œufs ; que cependant le mâle ne la quitta point , qu'elle n'eût rendu jusqu'au dernier ; qu'ils les féconda tous à différentes reprises, de sa semence ; & ce fut de ces œufs que notre auteur obtint par la suite des petites grenouilles. L'accouplement de plusieurs autres paires se fit de la même manière , à l'exception d'une seule encore , à qui il arriva ce qui étoit arrivé à la première ; c'est-à-dire , qu'après avoir répandu sa semence , le mâle quitta la femelle , qui ne commença à lâcher ses œufs , que seize heures après , & le fit si lentement qu'au bout de vingt-quatre heures qu'elle mourut ; elle en avoit à peine rendu la moitié. Il ne se forma point de vers de ce frai, non plus que de celui de la première paire. M. Roefel détacha un des mâles , qui venoit de féconder sa femelle , lorsqu'il vit que celle-ci pondoit , pour le mettre avec une autre femelle , qui ne s'étoit point encore accouplée ; & il la féconda comme la première.

DE toutes ces observations , il suit que, dans les grenouilles, la fécondation ne se fait , ni par la bouche , ni par la

chair papillaire du pouce du mâle, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais par sa partie postérieure & hors de la matrice.

IL suit encore, que Swammerdamm est le naturaliste qui a écrit le mieux sur cette fécondation. Une seule femelle rend environ 600. œufs, selon Swammerdamm, & quelquefois jusqu'à 1100 : il y en a, qui ne mettent qu'une heure à les rendre tous; d'autres ne mettent qu'une minute à les pondre, & les rendent sous la forme d'un chapelet ou cordon tout d'une pièce. Cependant notre auteur fait remarquer, qu'il n'est pas bien aisé de compter ces œufs; la mucosité ou le blanc qui les environne, & qui est aussi tenace que de la glu, les collant si fortement ensemble, qu'on ne les sépare pas sans difficulté & sans danger de les casser.

LE frai nouvellement rendu tombe au fond de l'eau, où le blanc enflé considérablement. Les œufs, qui, pendant les quatre premières heures, ne souffrent aucun changement sensible, commencent au bout de ce tems à grossir & à s'alléger, moyennant quoi ils remontent à la surface de l'eau au bout de huit heures, quand ils ne sont pas surpris par une nuit

fraîche. Le blanc qui les accompagne s'étend toujours de plus en plus, & les œufs mêmes deviennent un peu plus grisâtres, & perdent un peu, en grossissant, de leur rondeur. Le dix-septieme jour M. Roefel observa qu'ils approchoient de la forme d'un rognon, & y apperçut comme une petite cicatrice. Le vingt-unie-me il apperçut l'extrémité d'une queue qui commençoit à se développer, & qui de jour en jour devint plus distincte. Le trente-neuvieme, on pouvoit déjà observer un certain mouvement dans ces petits vers, ils remuoient de tems en tems l'extrémité de leur petite queue; & l'on voyoit même que la mucosité, dont ils étoient environnés, leur servoit de nourriture. Le quarante-unie-me & le quarante-deuxieme jour, une partie de ces vers tomba au fond du vaisseau, tandis qu'une autre partie resta par pelotons dans la matiere mucilagineuse, & le mouvement des uns & des autres augmenta. Ceux qui étoient tombés au fond y resterent presqu'un jour entier: mais après s'être un peu allongés, car jusqu'à présent ils avoient toujours été recoquillés, ils rémontoient de tems en tems avec un mouvement très-vif à la mucosité,

qu'ils avoient quittée , pour s'y attacher & pour en tirer leur nourriture. Le quarante-troisième jour , ils s'étoient étendus de toute leur longueur. Le quarante-sixième , on apperçut que la plupart d'entr'eux avoient au dessous de la tête , selon l'expression de Swammerdamm , deux petites adhérences en maniere de franges , qu'on pourroit comparer à des nageoires , aussi - bien qu'à des pattes. Elles étoient composées de deux parties , qui , vûes au microscope , ressembloient à un bois de cerf à sept chevilles. Le cinquantième jour , on vit distinctement des nageoires , qui descendoient le long de la queue ; & les petits vers , qui sont ce que nous appellons en France , *des têtards* , se mirent dès ce jour-là même à ronger les lentilles d'eau , qui peuvent leur servir de nourriture , jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la forme d'une grenouille parfaite. Le cinquante-septième & cinquante-huitième jours , leur corps & leur tête formerent ensemble une pelotte presque ovale , forme qu'ils garderent ensuite long-tems. Ce fut ces mêmes jours , que M. Roesel s'affura , que les vers des grenouilles quittoient fort souvent leur peau. Le quatre-vingt-deuxième jour , on vit dans

quelques-uns d'entr'eux , à la partie postérieure de leur corps , tout proche de la queue , deux petits piés très - courts & très-tendres ; leur tête parut en même tems un peu séparée du corps Le quatre-vingt-treizieme jour , les piés de derriere s'étoient déjà aggrandis considérablement ; les vers cependant mangeoient toujours des lentilles d'eau , mais ils mangerent aussi des feuilles fraîchement cueillies , que M. Roefel leur présenta. Quoique l'ouverture ronde de leur bouche fût encore bien petite , on distinguoit déjà à leur mâchoire supérieure beaucoup de dents fines & coupantes. Le quatre-vingt-dix-septieme jour , ils renoncerent à la nourriture , & ne prirent plus rien jusques après leur derniere méramorphose. Les pattes de derriere parurent tout-à-fait développées , leur corps se rétrécit un peu , & ils commencerent à sortir de tems en tems la patte gauche de devant , qu'ils retiroient ensuite sans qu'il en parût le moindre vestige. Le quatre-vingt-dix-neuvieme jour , les pattes de devant furent tout-à-fait formées & entierement sortantes. Quelques têtards garderent encore pendant une demi-journée la queue & les nageoires , & eurent pendant

ce tems une figure tout-à-fait singuliere, ne ressemblant alors parfaitement ni à une grenouille, ni à un lesard. Pendant cet intervalle, ils monterent plus souvent qu'à l'ordinaire à la surface de l'eau, non pour chercher de la nourriture, dont ils n'usoient pas, mais pour respirer l'air. Leur queue se perdit petit à petit, & les nageoires disparoissoient en même tems. Il ne fallut qu'un jour pour tout cela; & le jour d'après, le petit animal, qui, jus- qu'alors avoit été ver, se trouva tout-à-coup une grenouille parfaite.

APRÈS cette métamorphose l'animal commence à se servir d'une nourriture si différente de la première, qu'il mourroit de faim auprès de celle-ci. Si-tôt qu'il est grenouille, il ne se nourrit qu'avec certaines especes d'insectes, & c'est pour leur faire la chasse qu'il passe de l'eau sur la terre, où il se cache au commencement sous des buissons, des pierres, & ce pour éviter le grand jour. Mais quand il arrive de la pluie les petites grenouilles sortent de toutes parts de leurs retraites, même pendant le jour; & c'est sans doute cette apparition imprévûe, qui a donné occasion aux anciens de croire, ce que le peuple croit encore aujour-

d'hui, qu'il pleut des grenouilles, ou que la pluie en engendre.

LA grenouille brune terrestre vit, la plupart du tems, hors de l'eau; mais quand la saison amene des nuits fraîches, elle y retourne, en choisissant toujours des eaux dormantes, où elle se cache dans la fange du fond, jusqu'à ce que le retour du printems la rappelle sur la terre; les jeunes grenouilles qui ne sont point encore propres à la propagation de l'espece, y paroissent les premières; car les autres ne quittent l'eau qu'après s'être accouplées.

LES différences des sexes, dont il a été parlé plus haut, ne deviennent reconnoissables que quand les grenouilles sont sur la fin de leur quatrième année; & à juger par leur accroissement successif, & leurs différentes grandeurs, on peut conjecturer qu'elles vivent jusqu'à douze ans, quoiqu'ayant tant d'ennemis qui les persécutent, il ne soit gueres probable qu'il y en ait beaucoup qui atteignent cet âge.

Nous avons déjà fait remarquer que les grenouilles se nourrissent d'insectes. M. Roefel ajoute qu'elles s'accoutument aussi bien des ailés que des reptiles;

mais qu'elles n'en prennent aucun, qu'elles ne l'ayent vû remuer. Il a remarqué qu'elles se tiennent immobiles à épier leur proie, jusqu'à ce qu'elles la croient assez proche d'elles; & qu'alors elles fondent dessus avec la vivacité d'un éclair, faisant quelquefois des sauts d'un demi-pié, & tirant leur langue extrêmement longue pour l'attraper. L'extrémité de cette langue, attachée au devant de la mâchoire inférieure, se replie dans le gosier; & c'est-là ce qui fait qu'elle peut s'allonger plus loin, proportionnement, que celles de tous les autres animaux. Elles peuvent aussi-bien l'étrécir que l'accourcir. Elle est enduite d'une mucosité si gluante, que tout ce qu'elle touche y reste attaché. Elle se termine à son extrémité en deux petites pointes; & il semble que la grenouille s'en sert, pour entortiller sa proie. Les araignées ne lui sont point contraires. M. Roefel voulut éprouver sur une des siennes, si elle avaleroit une guêpe, & elle l'avala: mais aussi-tôt il la vit se débattre avec les pattes de devant, faire effort pour la vomir, & la vomir en effet, morte, après en avoir été sans doute piquée intérieurement.

Nous adoptons ici une observation très-judicieuse du Journal œconomique pour le mois de Juillet 1751. qui est que les grenouilles faisant leur principale nourriture d'une espece de petit limaçon, dont les coquilles sont de couleurs fort vives, & qui cause des dommages considérables aux jeunes plantes de toute espece, dont il mange les plus tendres, & salit les autres de ses excréments; on a grand tort de les persécuter dans les jardins; & que loin de leur faire la guerre, on devroit bien plutôt les attirer, & les choyer.

*LA raine, rana arborea*, est la plus petite de toutes les grenouilles: quelque âge qu'elle ait, elle n'est jamais aussi grosse qu'une grenouille brune terrestre de trois ans. La superficie supérieure de son corps est d'un fort beau verd, & l'inférieure blanchâtre, à l'exception des piés, des deux sexes, & de la gorge du mâle. Ces deux superficies sont séparées par une raye d'un jaune clair, qui commence aux deux narines, qui s'étend ensuite des deux côtés de la tête & du corps, s'élève tout près de la cuisse pour former un angle aigu, & descend enfin le long des pattes de derriere. Les rai-  
nes

nes se distinguent encore des autres grenouilles , en ce que les quatre doigts des piés de devant , aussi bien que les cinq piés de derriere , ont à leurs extrémités , chacun , un petit bouton de chair rond , & qu'entre les doigts des patres de derriere , elles n'ont point , ou n'ont que fort peu de cette peau , qui donne aux autres grenouilles beaucoup de facilité pour nager.

QUELQUES-UNS ont crû que la raine étoit venimeuse : mais personne n'en a encore pû donner de preuve.

EN été , elle vit ordinairement sur les arbres , & s'y nourrit d'insectes ; mais au retour du froid , elle va se cacher dans la fange des mares & des eaux. Sa peau est si visqueuse & si gluante , qu'elle peut aisément se tenir en tous sens sur toute sorte de corps , même sur la glace la plus unie. C'est la meilleure sauteuse de toutes les grenouilles ; & elle se sert si adroitement de ses doigts , qu'il lui suffit de toucher seulement à une feuille , ou à la plus tendre branche pour s'y tenir , & pour grimper plus loin.

LA raine fait ses captures à peu près comme les grenouilles brunes terrestres , mais avec plus de finesse & d'agilité ;

H

pour attrapper sa proie , elle fait quelquefois des sauts de la distance d'un pié.

CE n'est qu'à quatre ans qu'elle devient propre à la propagation ; les raines mâles ne commencent pas même à coasser avant ce tems : aussi n'est-ce qu'à cet âge que leur gorge commence à devenir brune.

AU reste , leur coassement ( car les femelles des grenouilles sont muettes ) annonce ordinairement de la pluie. On peut donc se faire un hygrometre ou hygroscope vivant , en en mettant un dans un verre , & en l'y fournissant de gazon verd , de cousins , ou autres insectes. Un chirurgien de Breslaw en a conservé un de cette façon pendant sept ans , & il n'est mort la huitieme année que faute de vivres.

LES raines , ne s'accouplent , comme les autres grenouilles , qu'une fois dans l'année ; & M. Roefel a observé le premier , qu'elles le font dans l'eau , & après le tems du frai des grenouilles brunes terrestres , c'est-à-dire , ordinairement à la fin du mois d'Avril. Elles cherchent sur-tout les mares , dans le voisinage desquelles se trouvent des arbres , & les mâles se font entendre plus fort que la plus grosse grenouille aquatique. Quand il y

en a beaucoup dans la même eau, on les entend, sur-tout la nuit, & du côté où donne le vent, à près de deux lieues de distance; car quand il en commence un, tous les autres l'accompagnent. Au reste, les raiues sont de toutes les grenouilles, les premières qu'on entend coasser au printems; les brunes terrestres, qui s'accouplent beaucoup plutôt, ne faisant, pour ainsi dire, que grogner, de sorte qu'on les entend à peine de quinze pas. En coassant, elles se gonflent tellement le gosier, qu'on diroit que c'est un sac membraneux rempli d'air. Cette espece de soufflet est de la couleur d'un brun noirâtre, & distingue par cette couleur, lors même qu'il n'est point enflé, les mâles d'avec les femelles, qui ont la gorge aussi blanche que le reste de la superficie inférieure de leur corps. M. Roesel a encore observé, que les mâles de cette espece, n'ont point comme les grenouilles brunes terrestres, dans le tems de leur accouplement, de chair papillaire & noire aux pouces de leurs pattes de devant.

Le frai de quelquesunes des raiues se fait en vingt-quatre heures, d'autres n'en sont quittes qu'au bout de

trois jours. Pendant ce tems le mâle & la femelle descendent souvent sous l'eau , & y restent assez long-tems. On apperçoit encore , comme M. Roefel l'a observé , qu'il y a alors souvent , dans le ventre des femelles , un mouvement intérieur très-fort & tout-à-fait singulier ; » car il » semble , dit-il , qu'il y ait dedans une » créature vivante , qui cherche à percer , » tantôt par en haut , tantôt par en bas , » tantôt par les côtés ; de plus , il paroît » que ce mouvement , précédé toujours » d'une grande agitation de la femelle , » est involontaire. » Plus le tems du frai approche , plus ce mouvement devient fréquent & violent. Les mâles mêmes ne restent point tranquilles alors ; ils approchent à différentes reprises la partie postérieure de leur corps , de la même partie des femelles ; ce qu'ils font plus fréquemment , quand celles-ci lâchent leurs œufs par le boyau culier.

MALGRE' toute l'exactitude & l'intelligence , que M. Roefel a apportées à ses observations , il n'a pas pû s'assurer si les raines mâles rendent dans l'accouplement , comme les grenouilles brunes terrestres , quelqu'humidité , qui puisse servir à féconder les œufs des femelles ; il

n'a pas même pû distinguer leur partie génitale, pendant leurs amours. Quant aux femelles, il a observé que quelques-unes d'entr'elles font leur ponte en deux heures de temps; que d'autres, surtout celles que les mâles abandonnent, ne s'en délivrent qu'au bout de 48. heures; & qu'en ce dernier cas, leurs œufs sont stériles.

LES œufs des raines sont plus petits, & d'une couleur beaucoup plus claire que ceux de la grenouille brune terrestre; & quoique d'abord ils ne semblent point être enveloppés dans une matiere visqueuse, comme ceux des brunes, il en paroît pourtant une espece, après que ces œufs ont resté pendant deux heures dans l'eau.

LES vers d'eau des raines, ont besoin d'un peu plus de deux mois pour parvenir à la forme de grenouille; & sitôt qu'ils ont quité leur queue, pour prendre quatre pattes, & qu'ils sont, par conséquent, en état de bondir & de sauter, ils abandonnent l'eau.

*La grenouille aquatique verte*, vit pour la plupart du temps dans l'eau; cependant elle sort aussi au bord, surtout quand il fait un beau soleil. Sa couleur est d'un

verd de pré, tacheté de noir. Il regne, depuis sa bouche, le long du dos, jusques vers son extrémété, une raie d'un jaune clair; & des deux côtés du corps, il s'éleve une espece de bourrelet jaune. Quand les mâles coassent, ils font sortir, des deux coins de la bouche, deux vessies blanches & rondes, qui manquent aux femelles, qui, en grognant, (car elles ne coassent pas) ne font que gonfler un peu la gorge. Les femelles se distinguent encore des mâles, en ce qu'elles ont, à la superficie inférieure de leur corps, plus de taches d'un gris clair, que ceux-ci.

A l'exception d'une espece de crapaud, la grenouille aquatique verte surpasse toutes les autres grenouilles en grosseur. Il est probable qu'elle croît pendant dix ans, & qu'elle peut vivre jusqu'à plus de seize.

LES grenouilles de cette espece, ne quittent leur quartier d'hiver qu'à la fin du mois d'Avril, & ne s'accouplent qu'au mois de Juin. Ce n'est proprement que cette espece qui est bonne à manger, & ceux qui mangent des grenouilles, avant qu'elles paroissent, n'ont que des grenouilles brunes terrestres, qui ne valent pas celle-là.

Au reste, les grenouilles aquatiques vertes sont très-voraces, & ne se nourrissent pas seulement d'insectes de toute sorte, & de lézards aquatiques; elles se jettent encore sur les jeunes souris & les petits oiseaux: les canards même nouvellement éclos ne sont point à l'abri de leurs poursuites.

Au temps de l'accouplement, les mâles coassent si fort, qu'on les entend à plus d'une lieue. Ils ont alors, comme les grenouilles terrestres, une peau papillaire aux deux pouces des pattes de devant; & c'est dans cette espece, que l'on voit plus distinctement que dans aucune autre, comment le mâle arrose, avec sa semence, les œufs de la femelle. Le frai des grenouilles aquatiques vertes tombe au fond de l'eau, sans y remonter: le frai donc, que les apoticaire font ramasser, vient, ou des grenouilles terrestres, ou du crapaud aquatique.

Au reste, l'espece dont il est question ici, est la plus féconde en œufs; & les vers, qui en sortent, ont besoin de près de cinq mois, pour arriver à la forme de grenouille parfaite.

---

*Suite & fin du songe de M. Rabner.*

---

**D**EUX ames , que je crus d'abord sorties des corps de deux portefaix , mais qui , à ce que me dit mon conducteur , avoient appartenu a des critiques tout hérissés de science , causerent une grande bagarre devant la ville , dans l'endroit où en tems de foire les farceurs & les gladiateurs donnent des scenes au peuple. Elles étoient furieusement acharnées l'une contre l'autre. Les deux luteurs se tenoient aux cheveux ; & chacun d'eux faisoit des efforts incroyables , pour abattre son adversaire. Le combat resta long-temps indécis ; & je ne pus démêler le sujet de leur différend : car dans tout ce qu'ils se disoient , je n'entendis qu'une foule d'injures. A la fin , l'un des champions fit une chute effroyable ; & son adversaire , qui vraisemblablement soutenoit la bonne cause , animé d'un zele impetueux pour la patrie & pour les beaux arts , le chargea de coups de poing. Le cœur m'en saignoit a moi-même ; & bien me prit de ce que la poussiere , que

faisoient voler en se roulant les deux adversaires, les déroba enfin à ma vûe. D'autres riroient de voir deux pédans s'égorger : moi qui songe qu'un pédant est un homme, je ne ris point.

Cependant la multitude se repaissoit de ce spectacle ; & l'ignorance se donnoit les violons, de voir ainsi les lettres humiliées. Comme la canaille affamée se réjouit de voir tomber les grands dans l'opprobre, & les riches dans l'indigence ; les sots sont aussi fort aises, quand les sages du siecle font des sorites éclatantes : cela les console, & les rehausse d'une coupée. Les Pygmées voudroient que tous les géans se rompissent les jambes. Aussi la plûpart des spectateurs animoient-ils les deux antagonistes au combat. Quelques-uns même poussèrent la malignité jusqu'à leur jeter de l'argent ; & ils réussirent, comme ils se l'étoient proposé, à les rendre furieux. Quelques autres, en plus petit nombre, essayèrent de les séparer : mais ils n'y gagnerent que des coups, tant de la part des combattans, que de ceux qui s'amusoient du combat ; & ce qu'il y eut de singulier, c'est que ce furent les pacificateurs mêmes, qui furent cause que la rixe devint générale. Pour

appaîser ces débats-la , il ne faudroit s'en mêler ni en bien ni en mal. Les hommes, qui se donnent en spectacle , ne s'y donneroient , pas s'ils étoient sûrs de n'avoir point de spectateurs. L'ostentation se fourre par-tout , même dans les haines & dans les querelles ; il y a tel homme qui dit en public des injures à un autre , qu'il ne lui diroit pas en particulier ; & comme il y a des larmes de parade , il y a aussi des emportemens affectés.

ENFIN les deux auteurs de cette guerre se séparèrent , las du combat. Je tirai le vainqueur à l'écart , & je lui dis à l'oreille :

IL étoit sans doute question dans votre querelle , de quelque grand intérêt d'état. Je parie que c'est à propos de la capitulation imperiale , que vous vous êtes échauffés. C'étoit plus que tout cela , dit l'ame du critique. C'étoit donc un intérêt personnel ; car il n'y a que cela qu'on mette au-dessus des intérêts de la patrie : encore ne le devoit-on pas. C'étoit plus que tout cela , dit encore l'ame interrogée. Ah , je vois , repris-je , que c'est qu'il s'agissoit des intérêts du ciel. Eh non , Monsieur le questionneur , reprit-elle ; il ne s'agissoit de rien de

tout cela. Cet ignorant-là que j'ai roué  
 de coups, comme vous avez vû, n'a-  
 voit-il pas eu l'imprudenc de me soute-  
 nir que Turnus avoit les yeux bleus?  
 Moi, j'ai d'abord pris patience: j'espe-  
 rois le ramener par la douceur. Je lui  
 représentai qu'il avoit été mon disciple,  
 & que lorsque je l'assurois qu'un ancien,  
 sur le compte duquel je suis instruit,  
 avoit les yeux noirs, il ne devoit pas les  
 lui faire bleus. Mon homme s'est obsti-  
 né. J'en suis venu aux preuves; j'ai ci-  
 té un manuscrit de Virgile que person-  
 ne que moi n'avoit vû; & il ne se rend  
 pas. Vous voyez bien qu'on ne peut ré-  
 duire un homme comme celui-là, que  
 par des gourmades.

JE respirai, quand je sus qu'il n'étoit  
 question que de la couleur des yeux de  
 Turnus. J'eus encore une très-grande sa-  
 tisfaction, qui fut d'apprendre que les  
 deux critiques, qui venoient de se gour-  
 mer, étoient d'anciens savans en *us*.  
 J'aurois été bien fâché qu'une scene com-  
 me celle-là eût deshonoré notre généra-  
 tion. Car, graces au ciel, les nôtres dis-  
 cutent les points d'érudition, sans ani-  
 mosité, sans amour propre, sans pré-  
 jugés. Dans leurs controverses mêmes

ils ne s'écartent jamais de la modestie. Ils cedent aussi-tôt qu'on leur fait voir qu'ils se sont trompés ; ils sont même charmés de se voir défabusés. Voyez un peu si ceux du siècle passé étoient d'une trempe aussi bénigne.

PENDANT que je m'étois amusé à questionner l'ame critique, mon conducteur s'étoit élevé au-dessus de la foule ; & lorsque je le cherchois des yeux, il me fit signe de le suivre. Il me montra de loin, une ame fort mal mise, have & tirée, qui se tourmentoit horriblement. Nous en approchâmes ; & je la vis papillonner autour d'un carrosse magnifiquement doré, qui se trouvoit devant la maison d'un jeune héritier. J'eus d'abord de la peine à comprendre, pour quelle raison elle s'agitoit ainsi ; j'étois tenté de la prendre, à son acoutrement & à son air, pour une de ces ames, qui dans le monde ont eû la double vacation de demander l'aumône aux voyageurs, & de les voler ; mais j'apperçûs mon erreur en remettant les traits de son visage. C'étoit l'ame économique du pere du jeune héritier, en son vivant, marchand mercier. Il avoit été le plus riche & le plus ladre particulier de la ville ; & vous

allez comprendre comme moi , combien il étoit naturel qu'il se tourmentât. Le carosse qui lui blessé la vûe , est une voiture leste & somptueuse , qu'on vient en ce moment livrer à Monsieur son fils. Quand le livre-t-on ? Au bout d'un an , jour pour jour , qu'il a lui affirmé faux en justice , à propos d'une lettre de change qu'il s'est fait payer deux fois. Quelle somme vaut ce carosse ? Précisément la même somme , à quoi montoit la lettre de change. Quoi malheureux , disoit le pere , sans qu'on l'entendît : moi qui me suis refusé habits , nourriture & chauffage , pour amasser un million de florins , je te les vois dissiper en superfluités ! Mon faux serment te met en carosse ! C'étoit bien la peine de le faire ? Ah jeunesse ingrate & perverse. Il essaya cent fois , mais cent fois inutilement , de jeter le cocher en bas du siege. Mais que peut une ame , dont la substance est encore plus fine que l'éther , sur la corpulence épaisse d'un cocher ? Il s'élança sur les rênes ; mais il ne lui servit de rien de s'y être élançé.

L' A M E quitta donc ce malheureux carosse en le maudissant mille fois , & passa rapidement dans l'appartement de

son fils. Je l'y suivis. Quels nouveaux tourmens pour une ombre victime d'une constante avarice ! Ce n'est que dorures, que porcelaines, que miroirs, que lustres & peintures ; un canapé seul de mille écus, & le reste de l'emmeublement au *pro rata* ! La petite ame mesquine donnoit du poing, & piétinoit sur tout cela : mais les vivans ne s'en apperçoient seulement pas. Elle étoit aux abois, lorsque, du coin de l'œil, elle aperçut un objet, qui la remit un peu : c'étoit un livre de comptes. » Ah, dit-elle, on a donc au moins quelque regle dans cette maison ; peut-être n'a-t-on pas renoncé au commerce, & pourroit-on réparer les breches qu'on a faites par faste, & par envie de jouir. » Mais sa consolation ne dura pas ; elle vit à l'instant même entrer son fils, accompagné d'un grand homme sec, qui tenoit en main une pancarte, où je vis très-distinctement le nom du jeune homme précédé d'un *de*, qu'il ne tenoit pas de son pere, & en même tems le jeune homme approcha de son coffre-fort.

L'AME paternelle ne devina que trop l'intention du perfide. Elle se mit au-devant de la caisse, voulut en mêler la

ferre, & ne mêla rien. Le fils l'ouvrit, & en tira la somme qu'il falloit pour équivaloir à seize quartiers : aveuglement étrange, que de sacrifier, pour acquérir de la considération, la chose du monde qui en donne le plus par elle-même.

Je n'oublierai jamais le désespoir où tomba la pauvre petite ame : c'est une chose qu'on ne sauroit exprimer. J'en fus si sérieusement attendri, que je m'approchai d'elle amicalement pour lui donner quelque consolation ; & la prenant par la main : » Ne pourrois-je pas obtenir de vous, lui dis-je . . . . » « Non, » me répondit-elle brusquement, passez votre chemin ; vous n'obtiendrez rien. » C'est bien à moi, qui suis ruiné sans ressource, à faire du bien aux autres. » Vous êtes jeune & fort, travaillez ; » sinon, prenez place à l'hôpital : nous nous y rencontrerons inmanquablement. On a beau être mort, on n'aime pas à être insulté : je rengainai ma consolation, & m'éloignai.

En ce moment, la nouvelle, qu'on avoit apperçû l'ame de Cicéron en compagnie de plusieurs Grecs & Romains, dans un jardin plus éloigné, causa une rumeur parmi les ames. La curiosité les y

fit voler, & j'y allai comme les autres. L'air de cette ame m'imprima tout le respect dû à un magistrat patriotique. Cependant on remarquoit en elle un certain dépit, qui sembloit provenir d'une honte, dont je ne pouvois pas deviner la cause; & lorsque pour m'en instruire, je m'adressai à une ame, qui paroissoit avoir été son affranchi, elle me répondit : » Ciceron a sans doute raison d'être » affligé & honteux; car il vient d'ap- » prendre que parmi les vivans, on l'a » abandonné aux mains inexorables d'u- » ne espece d'hommes, qui, sous pré- » texte de lui faire honneur, le rend ri- » dicule, ou tout au plus, d'un consul Ro- » main, en fait un maître de langue lati- » ne. Ce qui en ceci l'afflige le plus, c'est » qu'ayant porté ses plaintes à ce sujet » devant les Dieux des Romains, ils lui » ont répondu, que c'étoit là la punition » à quoi Pluton l'avoit condamné, pour » avoir laissé voir un peu trop de vanité » dans bien des occasions; & que son » orgueil ne pouvoit pas mieux être ex- » pié, que par la torture que lui donne- » roient des commentateurs. » Je doute- » rois peut-être encore à présent, que cette rigoureuse sentence eût été prononcée.

si l'aventure suivante ne m'en eût pas assuré.

A environ cent pas de nous, nous aperçûmes une foule d'ames en habits poudreux. Elles avançoient à pas comptés; & leur marche étoit mesurée, mais elles n'en étoient pas mieux d'accord. Leur querelle s'échauffa à mesure qu'elles approchoient; & la scene des deux critiques se seroit renouvelée, si leur chef en se retournant, ne leur eut imposé silence par un *Quos ego* menaçant. Ciceron sembloit trouver cette procession fort étrange: il supposoit toutefois qu'on alloit lui parler sur des affaires importantes; &, à ce que j'ai sù depuis, il s'imagina que ces ames pouvoient être les députés d'un peuple étranger, que la famine obligeoit à recourir au peuple Romain, pour en obtenir du blé. Il les reçut avec un air compatissant: mais quelle fut sa surprise, lorsque le chef lui fit une inclination bisarre, copiée, à ce qu'il s'imaginoit, sur celles que faisoient les petits-mâtres Romains, deux cents ans avant les Césars? Ciceron soutint cette premiere attaque avec fermeté, & parut attendre, avec une sorte d'impatience, ce qu'on alloit lui dire. Le chef de la dépu-

ration commença enfin à parler , après s'être mis , à force de grimaces & de gesticulations , dans l'attitude ordinaire d'un Preteur ; & après avoir présenté à Ciceron , avec bien des inclinations réitérées , un livre prodigieusement gros , que quatre de ses collègues les plus forts portoient sur leurs épaules , & sur le dos duquel étoit écrit en lettres d'or , *Tullii opera omnia*. Ciceron fut surpris de voir cette forme de livre : mais il le fut encore bien d'avantage , lorsque l'orateur commença son discours par ces paroles : *Omnino , si quid in me est ingenti , quod sentio , quam sit exiguum . . . exiguum . . . quod sentio quam sit exiguum*. Soit qu'il le crût , comme il le disoit ; ou que la dignité de Consul Romain l'eût déconcerté , il demeura court , & laissa à Ciceron le temps de revenir de sa surprise , & de demander à Atticus qui étoit à côté de lui , quelle langue on lui parloit ; car il ne se doutoit pas que ce fût du latin , tant il étoit mal prononcé. Enfin , notre orateur , après avoir consulté son cahier , assura dans le latin le plus élégant & le plus Ciceronien qu'il put , que lui & ses collègues étoient extasiés de joie ; & qu'ils marqueroient avec une pierre

blanche, le jour où ils avoient le bonheur de connoître un Romain qui avoit si bien sù parler latin, & qui, par ce latin même consigné dans ses œuvres, faisoit peut-être vivre plus de cent mille Allemands. Il vanta ensuite modestement son propre mérite, comme ayant exercé sur les ouvrages de Cicéron, l'œuvre de charité & de compassion, de les réduire en ce format commode, de les rendre utiles par des remarques remplies de l'érudition la plus profonde, par le recueil de toutes les différentes leçons imaginables, & par la table des matières la plus complète; soins qui ne pouvoient pas manquer de transmettre les noms de l'auteur & du commentateur à l'éternité. Dans la première oraison il déclama contre l'aveuglement des Allemands ses compatriotes, qui s'avisent de demander d'un savant, quelque chose de plus que du latin, & qui commencent à profaner témérairement les sciences, en les traitant en langue vulgaire. Ce fut ici qu'il finit son discours; & Cicéron, qui, apparemment étoit fatigué de son fatras ennuyeux, que d'ailleurs il n'entendoit pas, ne lui répondit autre chose que, *cura ut valeas*, & le laissa là.

Son départ nous déterminâ à nous en retourner ; & nous nous en retournions en effet , lorsque nous vîmes une ame approcher de nous d'un pas chancelant & lourd. Elle s'allongea , se frotta les yeux & bailla deux fois, si haut, que je m'arrêtai pour voir, si elle alloit se réveiller, ou s'endormir. C'étoit l'ame de ce fameux rêveur, qui, dans sa vie, n'a pas connu d'autre occupation, que celle de se faire promener sur les boulevards de Hambourg, pour dormir à son aise dans son carrosse. Jamais passion n'a troublé son indolence, ni alteré son repos. On n'a jamais pû savoir bien exactement combien il a vécu : mais il est certain, qu'il a dormi au-delà de cinquante ans. Les travaux & la vigilance de ses ancêtres l'avoient mis en état de le faire sans inquiétude. C'est de cet homme, qu'il est dit : Il n'a pas vû le soleil se lever. Quelques ombres m'ont dit de lui une chose qui étoit assez dans son caractère ; elles m'ont raconté, qu'il étoit mort dans le crépuscule du matin ; que son ame n'avoit pas pû se résoudre d'abord à s'éloigner du lit où elle avoit été si bien pendant tant d'années, & où elle avoit en tout tems trouvé son souverain

bien ; mais qu'enfin la bruyante activité de ses héritiers , qui avoit pensé la réveiller , l'avoit trop importunée pour y rester plus long-tems ; qu'elle étoit sortie de son appartement les yeux à moitié fermés , & qu'en arrivant dans cette contrée précisément au lever du soleil , elle avoit paru étourdie , & chancelante , comme seroit un prisonnier , qui , au sortir d'un cachot ténébreux , reverroit la lumière pour la première fois. Je sai pertinemment , continua mon guide , que depuis qu'elle est dans ce nouveau monde , elle n'a bougé de cette contrée-ci , & ne s'est pas encore donné la peine de s'informer ni où elle est , ni de ce qui se passe autour d'elle.

LORSQUE cet indolent *indolentissime* , étoit vivant , il ne buvoit , ne mangeoit , ne marchoit , ne parloit qu'en dormant ; & si quelqu'un le croyoit éveillé , au peu de suite qu'avoient ses discours & sa conduite , il en étoit bientôt désabusé.

LORSQUE son confesseur lui déclara , par ordre du medecin , qu'il falloit se préparer à mourir , il parut d'abord très-sensiblement touché de cette annonce : les descriptions mêmes les plus consolantes de la félicité à venir ne le mettoient

pas en goût de mourir ; mais son confesseur ayant proferé par hasard ces paroles ; *combien heureux sont ceux , qui s'endormant au Seigneur , parviennent au repos éternel !* il lui serra la main , bailla & mourut content.

J'EN étois à réfléchir sur l'inutilité d'un pareil être dans le monde , lorsque je me sentis appliquer un grand coup de bâton sur la tête , qui renversa mon chapeau , & me fit presque perdre connoissance. Qu'y a-t-il donc , m'écriai-je avec vivacité , en me retournant vers mon aggresseur ? Que vous ai-je fait pour débiter si brutalement avec moi ? Oh , le singulier homme , me dit-il , pour réponse , qui s'avise de prendre en mal une raillerie spirituelle , un élégant badinage. Est-ce que vous ne sentez pas que je suis un esprit satyrique ? Et depuis quand , lui dis-je avec indignation , sont-ce les satyriques qui donnent les coups de bâton ? Je les croyois faits pour en recevoir. Et tout en disant cela , de crainte de rencontrer encore de ces plaisans un peu trop libres , je m'écartai vers un endroit que je crus plus sûr & plus solitaire.

IL n'étoit ni l'un ni l'autre. J'y trouvai une nombreuse compagnie de femmes ,

que j'avois presque toutes connues de mon vivant. Je les retrouvai telles qu'autrefois ; mêmes goûts, mêmes sentimens, mêmes habitudes, mêmes routines. Les unes jouoient, les autres prenoient du café, le plus grand nombre ne s'occupoit à rien : mais je les entendis presque toutes faire des éclats de rire, dont je voulus savoir la cause. C'étoit de moi précisément qu'elles rioient. Plus j'approchai, plus elles éclaterent. Je leur demandai de quoi elles rioient : au lieu de me répondre, elles rirent encore. Il n'y en eut qu'une, dont j'avois gagné les bonnes grâces de mon vivant, par un sonnet fort spirituel sur sa caniche, qui, par reconnoissance, eut la bonté de me tirer d'embaras. » Imaginez-vous, me dit-elle, que nous avons déjà passé plusieurs heures dans le silence le plus ennuyeux ; car nous étions fatiguées de censurer les démarches, les mines & les ajustemens des ames qui passaient devant nous. Nous avons même déjà passé en revue les absentes ; & ce qu'il y avoit de plus désolant, c'étoit que nous étions déjà d'accord qu'il faisoit beau aujourd'hui. Nous nous regardions donc tristement, excédées d'ennui, &

» je croi que nous nous serions endormies ,  
» si ce joli Monsieur , que vous devez con-  
» nôtre , & qui est un de mes anciens  
» bergers , n'avoit sifflé de tems en tems.  
» Enfin , nous vous avons découvert de  
» loin , & cela dans un état assez singulier ,  
» pour nous faire rire à gorge déployée. »  
Ici , elle s'arrêta dans son récit , appuya  
ses mains sur ses hanches , & recommen-  
ça à rire. J'en étois tout confus. » Mais ,  
» vous ne sentez donc pas encore de quoi  
» nous rions , reprit-elle , après être  
» revenue un peu à elle-même ? Mais ,  
» mais regardez donc votre chapeau , qui  
» est tout couvert de poussiere. » Oh ! re-  
pliquai-je , si vous ne me trouvez pas  
d'autre ridicule , il sera facile d'y remé-  
dier. Je racontai à la compagnie , que  
c'étoit par une raillerie fine qu'on me l'a-  
voit fait tomber de la tête ; je le net-  
toyai , & après avoir ainsi ôté à l'assem-  
blée le sujet fécond de sa bruyante gaieté ,  
je la vis retomber dans un silence  
rêveur ; de sorte que n'ayant plus envie  
de bailler avec elle , je m'esquivai sans  
être apperçû de personne.

A quelques pas de-là , je trouvai dans  
une autre compagnie de femmes , l'ame  
d'un petit-mâitre , qui , dans sa vie avoit

beaucoup

beaucoup diverti cette même compagnie. Mais ici je le trouvai, contre l'usage des ames décédées, tout-à-fait changé. Il étoit muet & sec, & personne ne vantaît, comme autrefois, la délicatesse de son esprit. Je lui en marquai mon étonnement. Il haussa les épaules, en m'assurant qu'il étoit la plus malheureuse de toutes les ames. La mort, ajouta-t-il, m'a surpris si inopinément, que je n'ai pû prendre avec moi, ni montre, ni canne, ni tabatiere; toutes choses, qui, donnent de la contenance à un galant homme, & lui font enfanter mille gentilleses. Que voulez-vous que fasse un homme comme moi, sans ces trois meubles? Autant de fois que je veux plaisanter, je sens que mes joyaux me manquent, cela fait que les faillies fines me manquent aussi. On ne badine point agréablement, quand on a quelque mécontentement secret. Croiriez-vous, ajouta-t-il, que, cela va jusqu'à m'empêcher de porter aucun jugement sur des matieres de politique & de sciences, & même sur des morceaux de poésie? J'eus pitié de ce petit-maître invalide, & comme il m'étoit impossible de remonter son esprit, j'ima-

ginai un prétexte pour le quitter.

QUE ne m'y tenois-je plutôt, car en le fuyant, je trouvai une pire aventure. Une ame de femme vint par derriere me mettre une main sous le menton, tandis que de l'autre, elle serroit tendrement une des miennes. Comme je la laissois faire, plutôt par dédain, que par goût pour ses caresses, elle devint bientôt familiere jusqu'à l'impudence: mais ayant trouvé le moyen de me dégager de ses bras, je me retournai enfin. Quel aspect! Je fis un laut en arriere: elle parut aussi un peu surprise. » Ah! c'est toi? me dit-elle, en s'en allant froidement. » Le lecteur devine sans doute que c'étoit l'ame de ma femme; la bonne dame m'avoit pris pour un autre, & je devois ses caresses à sa méprise. J'aurois été fâché qu'elle les continuât, après m'avoir reconnu. Heureusement, loin de se réjouir de cette rencontre, elle s'enfuit dépitée, & me fit plaisir. Voilà, je crois, un fait, qui prouve mieux que tous les argumens, que les ames ont après la mort les mêmes goûts & les mêmes procédés, qu'elles avoient pendant leur vie.

A peine m'étois-je sauvé des bras de ma femme, que j'entendis sortir d'un

buisson épais une voix plaintive. Je m'ap-  
 prochai, ne doutant pas que je ne trou-  
 vasse une ame en grande peine. J'en vis  
 une couchée sous un hêtre, & habillée à  
 la maniere des bergers de romans, d'i-  
 dylles ou de théâtre. Le galant Pâtre  
 tenoit une houlette ornée d'un ruban  
 verd. Si-tôt qu'il m'apperçut, il s'écria,  
 en se jettant à mes piés : » Enfin cruelle,  
 » je t'ai donc fléchie? Oui, je le vois,  
 » adorable Sylvie, je vois dans tes yeux,  
 » que tu as pitié du malheureux Tyrsis!  
 » Ah sévere Sylvie! Pourquoi m'avois  
 » méprisé? le soleil darde ses rayons sur  
 » tout notre globe; il échauffe l'air, la  
 » campagne, & nos jeunes brebis. Sa  
 » chaleur se fait même sentir aux plus  
 » froids rochers: mais ton Tyrcis brûle  
 » encore plus que tous les êtres ensem-  
 » ble; n'y auroit-il que toi qui fusses de  
 » glace? » Tu te trompes, lui dis-je,  
 mon ami, je ne suis pas ta Sylvie. . . .  
 » Oh! tu te déguises en vain, s'écria-t-il,  
 » avec une véritable fureur pastorale; sans  
 » doute que tu n'es pas ma Sylvie, mais  
 » bien celle de Menalque. Ah! heureux  
 » Menalque! Ah, Tyrsis désolé! Je l'ai  
 » vû de mes propres yeux, que Menal-  
 » que a porté sur son chapeau, le bouquet

» que je n'avois cueilli que pour toi , uni-  
 » quement pour toi. Je t'en fis des repro-  
 » ches , tous les bergers le savent. Tu ne  
 » daignas pas seulement me répondre , tu  
 » me quittas brusquement. Insensible ber-  
 » gere ! Si ma flamme est criminelle punis-  
 » moi , mais punis-toi toi-même aupara-  
 » vant ; car il n'y a que les éclairs de tes  
 » yeux , qui m'ont embrasé. »

» ON condamne au feules incendiaires  
 » & les magiciens. C'est toi qui a porté la  
 » flamme dans mon cœur , & qui la capti-  
 » ves par un charme invincible : & c'est moi  
 » qui brûle. Tu fais le crime , & je l'expie. »

Je ne voyois pas de sûreté à rester-là  
 tête à tête avec une ame aussi frénétique :  
 je fis tous mes efforts pour me tirer de  
 ses mains : mais embrassant mes genoux ;  
 » Je te conjure , me dit-elle , ô Sylvie !  
 » par les dieux de cette campagne ,  
 » de ne me pas abandonner à mon dé-  
 » sespoir. Si ton cœur n'est pas plus dur  
 » que ces pierres , mon malheur te tou-  
 » chera ! permets-moi de soupiner ! Je te  
 » conjure par les nymphes , qui nous  
 » écoutent derrière ces buissons ; par  
 » l'onde crystalline qui roule sur ces cail-  
 » loux , d'avoir pitié du plus malheureux  
 » des bergers. Je ne demande que la per-

» mission de gémir & de me plaindre ;  
 » je ne veux que conter aux arbres dif-  
 » crets , les tourmens que Sylvie m'a fait  
 » endurer. »

Je ne pus m'empêcher de sourire de ce jargon d'Opéra ; & cela fâcha mon berger , qui me quitta fort courroucé , pour se renfoncer dans ses broussailles.

APRÈS l'avoir conduit des yeux , le premier objet que j'apperçus fut mon ancien railleur , que j'aurois voulu éviter , pour toutes choses au monde ; car je me souvins combien il m'avoit importuné pendant sa vie , par son éternel babil ; mais il n'y eut pas moyen , sa joie de me revoir étoit extrême. Il me fit cent questions , sans me donner le tems de répondre à une seule. Vous vous êtes toujours parfaitement bien porté ? Vous avez quitté tout le monde en bonne santé ? Et Mademoiselle votre niece , en est-elle venue à ses fins , vous m'en rendez ? Je voudrois , au reste , que cela fût ; elle méritoit un parti comme celui-là , car c'est une Demoiselle fort aimable. Et le vieux capitaine vit-il encore ? Comme nous nous sommes divertis ensemble ! C'est lui qui savoit conter , il falloit le mettre sur la guerre de Pomé-

ranie , il la favoit sur le bout de son doigt. En vérité , les choses seroient tournées tout autrement , s'il n'avoit pas remercié. Ecoutez , je ne sai où tout cela ira : mais les affaires sont dans un état fort critique. Je n'aurois jamais consenti à faire passer le Rhin au prince Charles. On a beau dire , les François sont toujours les François , & Chrétiens comme nous. Encore un coup , il auroit mieux fait de rester en deçà , le Rhin est bien large ; cependant , je suis fort trompé , si les affaires ne changent bientôt de face. L'un de messieurs les Cantons..... Je vous dirai cela quelque jour , quand nous serons seuls. Quant aux Turcs..... Vous ne savez pas ce que c'est que les Turcs. Et si , si , je le sai bien , lui répondis-je plein de dépit : mais ce n'est pas le moment d'en parler. Nous nous reverrons une autre fois. Adieu!

EN m'en allant , j'entendis un grand éclat de rire derriere moi , & en me retournant j'apperçus une ame , qui avoit l'air aussi surnois qu'un chercheur de trésors cachés. Elle me ferra familièrement la main , & me dit : Vous avez fort bien fait de vous débarrasser de ce babillard

insensé. J'ai écouté toute votre conversation, & j'admirois votre patience. N'est-ce pas une pitié de voir des gens se mêler d'affaires qu'ils n'entendent pas ? Si encore il n'y avoit que des tailleurs, qui se mêlassent de politiquer, on ne feroit qu'en rire : mais il y a des gens à grandes perruques, qui ne sont pas moins fous que votre tailleur. Au lieu de s'empresser à faire leur devoir, & à procurer le bien de la patrie, ils s'assemblent pour raisonner sur les gazettes. Tel que vous me voyez ici, j'ai été employé dans les affaires publiques, & j'ai eu occasion d'apprendre ce que c'est que de gouverner un pays. Je fus dans ma vie Exempt des chaufées de la ville, un homme juré, un homme que sa charge obligeoit à veiller sur le bien public. J'aimai principalement à m'occuper de la partie des finances ; & si l'on avoit exécuté mes projets, on auroit augmenté les revenus de la ville de plus d'un million par an ; mais vous savez bien comme les choses vont : ceux qui ont des lumieres ne manquent pas d'ennemis. Le bourguemestre s'aperçût que je voyois plus loin que lui, s'en fut assez pour lui faire prendre le

dessein de me perdre. Je ne regrette que ma patrie , à qui j'ai été enlevé trop tôt. Nuit & jour , & au milieu des occupations d'un état pénible , j'ai continuellement songé aux moyens de rendre mes concitoyens heureux. Je ne m'apperçus que trop en quel déplorable état étoient les finances ; car ayant demandé , pour prix de mon zele , qu'on augmentât mes appointemens , on convint tacitement que je méritois fort cette augmentation , mais il n'y avoit pas , me dit-on , d'argent dans les coffres.

Ce fut dès ce moment , que je rêvai aux moyens de soulager ma patrie. Je présentai tous les jours de nouveaux expédiens pour augmenter les revenus publics ; j'avois proposé entr'autres choses , à supprimer tous les emplois ecclésiastiques , & d'obliger les magistrats à prêcher à tour de rôle , & par maniere de corvée ; combien la ville n'auroit-elle pas gagné par-là ? Moi , j'y gagnois aussi l'avantage de mortifier mon curé , avec qui j'avois eu quelques démêlés. Il auroit vû ce que c'est que de contrôler les actions d'un homme en place.

**CROIRIEZ-VOUS** bien que ce projet-là

ne fut pas plus agréé que les autres ? On m'en a rebuté cent tout aussi raisonnables que celui-là ; ou, pour mieux dire, je n'en ai pas fait un qu'on n'ait rebuté. On a fait pis : on a été à deux doigts de me lapider, parce que j'avois proposé de faire payer trois florins par mois aux femmes de la ville qui portoient le haut-de-chausses. Les maris mêmes, (voyez un peu l'imbécilité ! ) furent les premiers à crier haro sur moi : tandis que j'ai vu applaudir la proposition qu'a fait notre sacristain, ( qui s'ingeroit aussi à donner des avis, ) de mettre une capitation sur les levrettes & les caniches, au payement de laquelle les propriétaires pourroient être contraints par fausse de leurs chiens ; & le conseil qu'il donna à nos maires & échevins, de hausser la capitation de nos faiseurs d'épithalames, de bouquets & de madrigaux, & de les obliger à écrire leurs productions sur papier timbré. Mais tout cela me paroît trop raffiné, & je présume trop bien de votre pénétration, pour ne pas croire que vous donnerez la préférence à mes projets, sur ceux du sacristain.

J'eus le malheur de tromper son espérance, & de décider en faveur du sacristain.

tain : cela m'attira un torrent d'injures ;  
& sans mes jambes , je n'en aurois pas été  
quitte pour des injures. Ma frayeur même  
fut si grande , que mon rêve en fût inter-  
rompu ; & voilà justement pourquoi je  
vais finir ici mon songe , sauf à le repren-  
dre , quand de nouveaux rêves m'auront  
fourni des matériaux.



---



---

A HYMN to Science.

---



---

SCIENCE, thou fair, effusive ray,  
 From the great source of mental day,  
 Free, gen'rous and refin'd;  
 Descend with all thy treasures fraught,  
 Illumine each bewilder'd thought,  
 And bless my lab'ring mind.

BUT first, with thy resistless might,  
 Disperse those phantoms from my sight,  
 Those mimic Shades of thee,  
 The scholiast's learning, sophist's cant;  
 The visionary bigot's rant;  
 The monk's philosophy.

OH! let thy pew'rful charms impart,  
 The patient head, the candid heart,  
 Devoted to thy sway;  
 Which no false passions e'er misled,  
 Which still thy dauntless steps hath tread,  
 Where reason points the way.

GIVE me to know each secret cause;  
 Let numbers, motions, figures, laws,

Lvj,

Reveal'd before me stand :

These to great nature's scenes apply,  
And round the globe, and thro' the sky,  
Disclose her Working hand.

NEXT to thy nobler search resign'd,  
The busy, restless, human mind,  
Thro' every maze pursue:  
Detect perception where it lies,  
Catch the' ideas as they rise,  
And all their changes view.

HER secret stores let mem'ry tell;  
Bid fancy quit the fairy cell,  
In all her colours drest:  
While prompt her fallies to controul,  
Reason the judge, recalls the soul,  
To truth's severest test.

SAY, from what simple springs began  
The vast, ambitious thoughts of man,  
To range beyond controul;  
To seek eternity to trace,  
Drive thro' th' infinity of space,  
And train to grasp the whole.

THEN launch thro' beings vast extent;  
Let the fair scale with just attent  
And cautions steps be trod;

And from the dead corporeal mass,  
Thro' each progressive order pass,  
To instinct, reason, God.

THERE Science veil thy daring eye,  
Nor dive too deep, nor soar too high  
In that divine abyss:  
Content to faith thy beams to lend,  
Her hopes t'assure, her steps befriend,  
And light her way to bliss.

THEN downwards take thy flight again,  
Mix with the policies of man,  
And nature's social ties;  
The plan, the genius of each state,  
Its interest, and its powers relate,  
Its fortunes, and its rise.

THRO' private life pursue thy course,  
Trace every action, and its source,  
And means and motions weigh:  
Put tempers, passions, in the scale,  
See what degrees of each prevail,  
And fix the doubtful sway.]

THAT last best effort of thy skill,  
To form the life, to rule the wil,  
Propitious powers impart;  
Teach me to cool my passion's fires.]

Make me the judge of my desires,  
The master of my heart.

RAISE me above the vulgar's breath;  
Pursuit of fortune; fear of death;  
And all in the life that's mean;  
Still true to reason be thy plan,  
Still let my actions speak the man,  
In ev'ry various scene.

HAIL Queen of manners! light of truth!  
Hail charms of age! and guide of youth!  
Sweet refuge in distress!  
In business thou exact polite;  
Thou giv'st retirement its delight;  
Prosperity its grace.

OF wealth, pow'r freedom, thou the cause,  
Foundress of order, cities, laws!  
Of arts inventress thou!  
Without thee, what were human kind?  
Their wants how vast? Their thoughts how  
blind?  
Their joys? how mean? how few?

SON of the soul! thy beams unveil;  
Let others spread the daring sail,  
On fortune's faithless sea.  
While undeluded, happier I,  
From the vain tumult timely fly,  
And sit in peace with thee.

---

*Hymne à la Science.*

---

**I** N E F F A B L E rayon de la vive lumière,  
Qui donne le jour aux esprits ;  
O toi, Science, donr le prix :  
Surpasse les trésors de la nature entière ;  
Descend, vien seconder mes efforts impuissans,  
Eclairer, embraser mon ame,  
Et par ta salutaire flamme  
Rectifier en moi l'usage de mes sens.

D I S S I P E , par l'éclat de ta sainte présence,  
Les vains fantômes de l'erreur,  
Qui, sous un dehors imposteur,  
Usurpent de tes traits l'auguste ressemblance :  
Du scolastique obscur, du sophiste arrogant  
Dévoile toutes les miseres ;  
Et mets en fuite les chimeres,  
Dont le bigot nourrit son zele extravagant.

A I N S I de tes attraits le charme incomparable  
Puisse-t-il pénétrer un cœur,  
Qu'une vive & sincere ardeur  
Dévoua de tout tems à ton regne adorable ;

Qui, réglant sur tes loix ses inclinations,  
 Et prenant la raison pour guide,  
 Te suivra d'un pas intrépide,  
 Libre du joug honteux des folles passions !

De chaque cause en soi présente-moi l'image ;  
 Que les nombres, les mouvemens,  
 Les figures, les changemens  
 S'offrent à mon esprit sans voile & sans nuage.  
 De leurs jeux différens sur terre & dans les  
 cieux

Fais-moi voir l'ordre & la mesure,  
 Et comment par eux la nature  
 Etonne à chaque instant la raison & les yeux.

DE-LA prenant l'essor, vas dans l'âme im-  
 mortelle,  
 Toute de feu, toute action,  
 Marquer où la perception  
 Sait rendre des objets la peinture fidele.  
 Examine l'idée ; observe, en remontant  
 Jusqu'à sa véritable source,  
 Ce qui fait naître dans sa course  
 Les modes infinis de cet Etre inconstant.

Sur ses trésors secrets fais parler la mémoire ;  
 A la sage précision  
 Soumets l'imagination

Qu'un brillant enchanteur enfle de trop de  
 gloire.

Que docile à ta voix , modeste en ses efforts ,  
 Elle craigne l'arrêt sévère  
 Que porte un jugement austère  
 En mettant au niveau sa fougue & ses trans-  
 ports.

A mon œil curieux découvre l'origine  
 De ces pensers audacieux ,  
 Qui , trop à l'étroit dans les cieus ,  
 Brisent de l'univers l'étonnante machine ,  
 S'élancent dans l'espace , & de l'éternité  
 Cherchant sans cesse la mesure ,  
 Pour s'en tracer une figure  
 S'efforcent d'embrasser son immense unité.

COURS te précipiter dans la foule innombrable  
 de tant d'êtres divers entre eux ,  
 Qui par d'indissolubles nœuds  
 Sont tous entrelacés d'une chaîne admirable,  
 Comptes-en les degrés dans leur tems , dans  
 leur lieu ;  
 Et dresse une mystique échelle  
 Qui , de la masse corporelle ,  
 Par l'instinct , la raison , t'élève vers ton Dieu.

LA, qu'un profond respect abaisse ta paupière ;  
 Que la terreur fixe tes pas ;  
 Crain d'avancer ; ne fonde pas  
 Cet abîme sans fond de gloire & de lumière.

D'une foi nécessaire implore le secours ;  
 Et sa salutaire assistance  
 Se confiant sur l'espérance  
 Saura fonder en toi le bonheur de tes jours.

REVIEN , sans differer, chez la race mortelle :  
 Détermine par quels moyens  
 Entre eux les premiers citoyens  
 Affermirent les droits de la loi naturelle.  
 Trace de chaque état le génie & le plan ;  
 Raconte-moi , dès sa naissance ,  
 Sa politique & sa puissance ,  
 Ses progrès , ses revers & son gouvernement.

A de plus grands détails assujettis ta course ;  
 Va fouiller dans les souterrains  
 Où de tous les actes humains  
 Sont cachés les ressorts , les motifs & la source.  
 Pese les passions & les tempéramens ;  
 Et sur leurs forces comparées ,  
 degrés à degrés mesurées ,  
 Par un solide arrêt fixe nos jugemens.

PAR le plus noble effort couronne ton ouvrage :  
 Que désormais de l'équité ,  
 Seul guide de ma volonté ,  
 L'inviolable amour redouble mon courage.  
 Des penchans criminels éteins en moi l'ardeur.

Et par un coup de ta sagesse,  
Rens moi, guéri de leur ivresse,  
Juge de mes plaisirs & maître de mon cœur.

ELEVE mes desirs au dessus du vulgaire:

Que la fortune, que la mort,

Que tous les caprices du sort

Combattent vainement la raison qui m'éclaire.

Attaché sur ses pas, fidele à son flambeau,

Puissai-je en une paix profonde,

Sur le théâtre de ce monde,

Montrer l'homme en tout tems par l'endroit le  
plus beau.

SALUT, Reine des mœurs, lumiere inesti-  
mable!

Salut, asyle du malheur!

Guide assuré d'un jeune cœur,

Charme puissant de ceux que la vieillesse ac-  
cable!

Tu fais de nos humeurs fléchir la dureté;

Par ta douceur victorieuse

La retraite est délicieuse,

Et tu donnes la grace à la prospérité.

PEUT-IL être, sans toi, de bonheur, de puis-  
sance?

Quel art sans toi fut inventé?

L'harmonie & la liberté,

Les villes & les loix te doivent leur naissance.

Sans toi , l'homme accablé de cent besoins  
pressans

En feroit l'éternelle proie :

Où pourroit-il trouver sa joie ?

Quand verroit-il calmer l'orage de ses sens ?

REPAND , divin soleil , tes clartés sur mon  
ame :

Que d'autres , par mille travaux

Et sur la terre & sur les eaux ,

Volent vers des faux biens , dont l'éclat les  
enflamme :

Pour moi , mieux instruit qu'eux , plus con-  
tent de mon sort ,

Loin de hasarder le naufrage ,

Je reste à l'abri de l'orage ,

Et tranquille avec toi , je les plains dans le  
port.





5  
Barcarole

Quel ose-let to, ni na, che tanto col dolce canto go der Se fà? quel o se-  
= let-to, Ni na, che tan-to col dolce canto go der Se fà, col dolce canto go-  
= del Se fà? Matina e Sera l'istoria intiera l'istoria intiera, matina e Se ra l'is-  
= to = ria in tiera del-le mie pe ne Cantan-do - v à, del = le mie  
pe ne cantan do v à; e mi gra-metto per to di letto per to di =  
letto Son tor = men tà.

---

*Suite de la Barcarole.*

---

2

QUANDO su l'alba perche se lagna  
 La so compagna chiamando el fia,  
 Ella col sente ghe suola arente  
 E la ghe dise, caro son qua,  
 Emi se chiamo e se reitriamo  
 No sò ascolta.

3.

Cò i sè po insieme, seuza sospetto  
 Tutto diletto piacer ghè da,  
 Una sul ramo dise mi t'amo,  
 L'altro risponde so innamorà.  
 E nu pénemo co se trovemo  
 Nina co va...

4.

Pò verso sera cò mazor lena  
 Fa dolce vena raddopia el fia,  
 Ella ghe dise, le so raife,  
 Sfoga la colta che ti ha chiappa,  
 Che al mio fogo gnanca un sol sfogo  
 Ti m'ha lassà.

5

Così succede à chi natura  
 Non segue, e cura d'ante sol g'ha,  
 Natura inclina, arte declina;  
 E in sto conflitto xè amor burlà,  
 Ne con quelli benche sia ofelli  
 L'amor i fà....

---

*Traduction de la Barcarole.*

---

1.

**C**E petit oiseau, ma chere Ninette,  
 qui prend tant de plaisir à fredonner des  
 sons gracieux, ne fait du matin au soir  
 que chanter l'histoire de toutes mes pei-  
 nes; de mes peines, à moi malheureux,  
 qui ne le suis que parce que je vous aime.

2.

De's le point du jour ses accents plain-  
 tifs appellent sa compagne; elle vient, il  
 l'apperçoit; elle le rassure en lui disant:  
 me voilà, mon ami. Moi, j'ai beau ap-  
 peller mille fois, on ne m'entend point.

3.

ENSUITE quand ils sont ensemble , sans défiance & sans ombrage , elle lui accorde les plus charmantes faveurs. Sur un rameau l'un soupire ces sons touchans : *Moi , je vous aime. Moi , je suis amoureux de vous* , répond l'autre. Pour nous , c'est une gêne que de nous rencontrer , du moins de votre part.

4.

PUIS vers le soir , comme sa pressante ardeur le fait gasouiller avec encore plus de force : Je connois , lui dit-elle , vos sentimens , exhalez librement le doux feu qui vous anime : vous , témoin de celui qui me dévore , vous cruelle , vous me laissez brûler sans secours.

5.

C'EST le sort de qui refuse de jouir , en résistant à son instinct. La nature nous attire , l'art nous retient , & l'amour en souffre. Parmi les oiseaux ce combat est ignoré , & l'amour ne perd rien de ses droits.

---

---

*MORT de M. le Baron de Wolf.*

---

---

C'E n'est point une perte pour une nation particulière, mais pour toute l'Europe, que celle d'un homme, qui a marqué, pour ainsi dire, tous les momens de sa vie par de nouveaux efforts, pour mettre dans les sciences l'ordre, la clarté & la certitude. Nous ne croyons donc faire qu'un acte de justice, en partageant aujourd'hui avec l'Allemagne, les regrets que vient de lui causer la mort d'un de ses plus illustres philosophes; & en consacrant dans notre Journal une place à la mémoire de feu M. le Baron de Wolf, seigneur de Klein-Delzig, conseiller intime de sa Majesté Prussienne, chancelier, doyen & professeur du droit de la nature & des gens; ancien professeur des Mathématiques dans l'Université de Halle, & de l'Académie de Petersbourg, membre des Académies des Sciences de Paris, de Londres & de Berlin.

M.

M. Wolf naquit le 24 Janvier 1679. à Breslaw , où son pere étoit boulanger \*. Il se rendit à l'âge de vingt ans à l'université d'Iene en Saxe, pour y cultiver les excellentes dispositions qu'il avoit apportées en naissant. Après avoir été reçu maître-ès-arts à Leipzig en 1703. il commença à donner dans cette ville des leçons de philosophie , & forma le dessein de suivre l'exemple de Descartes , & de faire dans la partie-pratique de la philosophie , ce que le philosophe François avoit fait dans la théorie. Le premier ouvrage qu'il publia dans cette vûe , fut une dissertation intitulée , *Philosophia practica universalis mathematicâ methodo conscripta* , que le public accueillit avec une approbation universelle , & qui acquit une grande réputation à l'auteur. Deux ans après , les compilateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig l'associerent à leur travail ; & il a toujours été depuis un de leurs plus zelés coopérateurs. En 1706. on lui offrit

\* Wolf n'avoit pas besoin d'un autre pere que celui-là. Avec un mérite tel que le sien , quoique né dans la poussiere , on vit sans éclat : mais sans mérite , on tombe dans la fange , fût-on né dans un palais.

à la fois deux chaires de mathématiques ; l'une à Giessen, au pays de Hesse ; l'autre, à Halle en Saxe, dans les états du roi de Prusse. Il se décida pour la dernière, & s'étant transporté à Halle, l'année suivante, il y enseigna les mathématiques & la philosophie avec beaucoup d'applaudissement, en travaillant toujours à donner une autre forme à la philosophie, & y introduisant la méthode mathématique. Cette innovation, jointe à quelques autres causes, lui attira l'inimitié de la Faculté de théologie ; ou, pour mieux dire, celle du docteur Joachim Lange. Cette haine, lente & sourde d'abord, fit enfin des éruptions violentes en 1721. où M. Wolf prononça, en transmettant au docteur Lange la charge de protecteur de l'Université, un discours sur la philosophie pratique des anciens Chinois, dont il fit l'éloge, & montra l'accord avec celle qu'il professoit. Ce discours alarma tellement les théologiens, qu'ils déclamerent jusques dans les Eglises, contre les sentimens de l'auteur ; & comme le bruit s'étoit répandu que M. Wolf l'alloit faire imprimer, la Faculté de théologie exigea de le voir auparavant ; ce que l'auteur éluda, en disant qu'il avoit changé

d'avis. Le discours parut cependant, l'année suivante, à ce que l'on dit, à l'insû de l'auteur, & sous frontispice étranger; car on avoit mis sous le titre, *Roma, cum censura & approbatione sancti Officii inquisitorii*. En 1713. la Faculté de théologie représenta à la Cour que la philosophie de M. Wolf contenoit des erreurs très-pernicieuses; cependant ces représentations ayant été communiquées à M. Wolf, il y répondit d'une manière, qui lui conserva la protection du Roi. Mais tout à coup les affaires changerent de face; & le 17 Novembre de la même année, l'université de Halle reçut un arrêt daté du 8 de ce mois, qui portoit en substance, que M. Wolf, sous peine de mort, & nommément de la corde, (c'étoit-là le style ordinaire de l'ancienne cour de Berlin, qui n'étoit que militaire) eût à se démettre incessamment de sa charge, & à sortir de Halle en vingt-quatre heures, & en quarante-huit des états du Roi. M. Wolf se retira donc le 13; &, comme peu de tems avant cette catastrophe, le landgrave de Hesse-Cassel l'avoit appelé à Marbourg, il en prit le chemin, & y fut reçu très-gracieusement, & déclaré en même tems conseil-

ler de la Cour, premier professeur de philosophie, & professeur des mathématiques. L'année suivante le czar Pierre le grand lui proposa la place de vice-président de l'Académie des sciences nouvellement établie à Petersbourg : mais, comme il ne seroit point allé à Marbourg, si on ne l'avoit pas forcé à quitter Halle, il ne voulut point quitter, sans cause, l'Asyle où on l'avoit si bien accueilli. En 1725. il fut appelé une seconde fois à Petersbourg par l'impératrice Catherine ; mais les mêmes motifs de refus subsistant toujours, il remercia, comme il avoit déjà fait, la cour de Russie. Un homme de la célébrité de M. Wolf, n'étoit pas fait pour n'être désiré que par une nation nouvellement sortie de la barbarie : les plus éclairées mêmes furent jalouses d'avoir des droits sur lui. Les académies de Londres & de Paris le choisirent pour membre ; & celle-ci lui donna en 1733. la place d'associé étranger, qui venoit de vaquer par la mort de Mylord Comte de Pembrock. Cette même année, & celle de 1739. on lui fit des propositions réitérées & fort avantageuses, pour retourner à Halle ; mais il les refusa jusqu'en 1740. où le Roi de Prusse, au-

jourd'hui regnant, donna ordre, dès le  
 second jour de son regne, de tenter M.  
 Wolf, s'il ne lui conviendrait pas à pré-  
 sent de revenir dans les états de sa Ma-  
 jesté; auquel cas elle lui permettoit de  
 proposer lui-même les conditions. M.  
 Wolf, sensible à tant de bontés, remit  
 les conditions à la volonté de sa Majesté;  
 mais il déclara en même tems, que la  
 reconnoissance qu'il devoit au Prince qui  
 l'avoit protégé contre les persécutions de  
 ses ennemis, ne lui permettoit pas de  
 demander sa démission. Le roi de Prusse  
 écrivit donc au roi de Suede, & au Prin-  
 ce gouverneur du pays de Hesse-Cassel,  
 qui répondirent qu'il leur étoit impossi-  
 ble de rien refuser à sa Majesté Prussienne;  
 en témoignant toutefois, qu'ils perdoient  
 M. Wolf avec un sensible regret. Il fut  
 donc rappelé à Halle pour y occuper la  
 chaire du droit de la Nature & des Gens;  
 & le Roi lui accorda, avec les titres de  
 conseiller intime, & de vice-chancelier  
 de l'Université, une pension de deux mille  
 écus d'Allemagne. Il y rentra le 6 Dé-  
 cembre 1740. comme en triomphe. On  
 frappa à cette occasion une médaille, sur  
 laquelle on voyoit d'un côté le buste de  
 M. Wolf, au-dessus duquel on lisoit son

nom , & au-deffous ces paroles , *Halam reliquit* , 1713. de l'autre , un soleil avec l'inscription , *cunctando novo insurgit lumine* , qui , perçant les nuages , jettoit ses rayons sur la ville de Halle qu'on voyoit dans l'éloignement ; & au-deffous de cet emblème on lisoit ces paroles : *Halam reversus* 1740. En 1741. sa Majesté Prussienne donna à notre philosophe une nouvelle marque de son estime , en le nommant curateur de toutes les Universités de ses états ; titre , dont , par un effet de sa modestie , il ne se servit jamais. Après la mort du Chancelier Jean-Pierre de Ludewig , qui arriva deux ans après , la dignité du défunt lui fut dévolue , & en 1745. l'Electeur de Baviere , aujourd'hui regnant , alors Vicaire de l'Empire après la mort de Charles VII. l'éleva sans l'en prévenir , à celle de Baron.

M. Wolf s'étoit marié en 1716. avec Catherine-Marie Brandis , fille du Bailli episcopal de ce nom , & eut d'elle trois fils , dont les deux plus jeunes sont morts avant lui. Il mourut lui-même d'une goutte remontée , le 9. Avril de la présente année 1754.

COMME ce Génie très-fécond avoit naturellement beaucoup de goût pour le

travail, & que M. Wolf a écrit pendant cinquante ans, on ne doit point être surpris, que le nombre de ses écrits, dont on a donné une liste complete dans l'Encyclopédie Allemande, imprimée à Leipzig, & intitulée *Dictionnaire universel*, monte, en y comprenant les petites brochures, à plus de deux cents. Nous nous bornons ici à dire en deux mots, qu'il a écrit en Allemand & en Latin, sur toutes les parties des mathématiques, & de la philosophie en général. Cependant, ses ouvrages Allemands n'ayant été destinés principalement qu'à être expliqués aux étudiants, ils sont beaucoup moins étendus que les Latins; car, pour passer sous silence les autres parties de la philosophie, nous avons de lui, dans cette dernière langue, cinq volumes *in-4.* sur les mathématiques, huit volumes sur le droit naturel & un sur le droit des gens, qui est son dernier ouvrage; la mort l'ayant empêché de traiter encore, selon sa méthode, l'œconomique & la politique.

Au reste il est constant, que depuis les tems de Thomas d'Aquin & de Jean Duns, il n'a pas été proposé de principes philosophiques, sur lesquels on ait dispu-

té tant & avec tant de violence que sur ceux de M. Wolf; car les livres de controverse, qui ont paru pour & contre son système, formeroient une nombreuse bibliothèque. Au commencement il étoit obligé de plaider sa cause lui-même; mais l'amour de la nouveauté lui procura bientôt des légions d'athletes, qui se chargerent du soin de répondre à ses adversaires; & l'on multiplia, de part & d'autre, les écrits, jusqu'à en fatiguer le public. Depuis environ 1740. cette espece de fanatisme, aussibien que la maniere d'appliquer la méthode de M. Wolf à toutes les sciences, ont commencé à se modérer, & il n'y a gueres eu que quelques écrivains obscurs, qui aient tenté de rallumer une guerre si nuisible au progrès des sciences. On a surtout combattu, dans la métaphysique du Baron de Wolf, ses principes sur la raison suffisante; sur la connexion des choses; sur l'harmonie préétablie; sur les monades; sur l'optimisme, &c. qui, selon quelques-uns de ses adversaires, ne pouvoient être soutenus que par un Spinoziste, un athée &c. Cependant la plupart de ces principes avoit déjà été proposés par M. Leibnitz, ce qui a aussi été cause qu'on a donné à la philosophie de

M. Wolf ne nom de Leibnitzico-Wolfienne.

POUR ce qui regarde la forme qu'il a donnée à la philosophie, on ne sauroit nier, que la méthode que ce philosophe a adoptée, ne soit extrêmement sèche; que son style ne soit fort éloigné de celui du siècle d'Auguste, & que ses renvois continuels ne fatiguent infiniment le lecteur. Il faut convenir encore que cette méthode, adoptée une fois & mise en vogue par un homme de la célébrité de notre auteur, a fait pendant un certain tems en Allemagne plus de mal qu'on ne pense; tout le monde, & jusques à des génies, nés pour devenir originaux eux-mêmes, vouloient la suivre; on l'appliqua jusque à la théologie & à la jurisprudence civile. Mais il n'est pas moins certain que l'Allemagne doit à feu M. le Baron de Wolf l'état florissant où sont aujourd'hui, dans cet empire, certaines parties de la philosophie, & principalement les mathématiques. Ses ouvrages, Allemands surtout, où il regne une clarté singulière, ont produit beaucoup de fruit parmi les gens de lettres, aussi bien que parmi les non-lettrés, & ont mis un grand nombre de ceux-ci en état de de-

venir philosophes & mathématiciens ,  
par leur propre application. Nous re-  
marquerons aussi que feu M. le Baron de  
Wolf a été le premier , qui ait réduit l'aë-  
rométrie en forme de science.



---

LE magnificenze di Roma le piu remarcabili , consistenti in gran numero di stampe , nelle quali vengono rappresentate le piu conspicue Fabbriche di Roma moderna , & le Rimaste dell'antica , anche quelle , che sparse sono per l'Italia ; con l'aggiunta ancora di molte Invenzioni di prospettiva sulla maniera degl'antichi Romani , come anche di molti Caprici di Carceri sotterranee. Il tutto con singular gusto & studio diligentemente delineate , inventate ed incise da Giam Battista Piranesi , architetto Veneziano , & raccolte da Giovanni Bouchard , Mercante Librajo al Corso.

---

J E A N Bouchard , Libraire à Rome ,  
a réuni sous ce titre toutes les estampes gravées à l'eau forte par Jean-Bap-

tiste Piranesi, architecte Vénitien. On trouve dans ce recueil les vûes des principales places de la Rome moderne, sur trente-quatre feuilles de grand aigle; sur vingt-huit demi-feuilles du même papier, les restes d'anciens monumens, qui se trouvent les uns, à Rome, les autres, en différentes parties de l'Italie; & sur quatorze feuilles entières, des prisons souterraines de l'imagination de Piranesi, qui sont travaillées avec une force, un goût & un esprit, qu'on ne sauroit assez admirer. En les regardant de près on diroit que ce ne fût qu'un mélange irrégulier de traits bisarres & grossiers; mais quand ces estampes sont vûes à une certaine distance, il se trouve dans ces mêmes traits, qui paroissent d'abord confus, des figures très-distinctes. Ces prisons sont suivies de seize demi-feuilles de constructions imaginées aussi par le même auteur, dans le goût ancien, qui consistent en galeries, tombeaux, palais, ponts, prisons, promenades, places publiques, & autres ouvrages susceptibles des diverses beautés de l'architecture. Le recueil est terminé par huit feuilles entières, qui représentent des contrées, où se voyent des ruines d'édifices qui y ont

existé. A toutes ces gravures , dont le dessein , la perspective , & le ton sont excellens , on a ajouté le portrait de l'auteur gravé par F. Polanzani.



---

*IRUS, Conte traduit de l'Allemand  
de M. Rabner.*

---

**I**RUS, petit citoyen d'Itaque, qui se nourrissoit de pain & d'eau ; qui pour vêtement, portoit un manteau délabré ; qui, pour matelas, n'avoit qu'une litiere de paille : voilà ce même Irus, par un charme soudain, devenu l'homme le plus heureux de la terre.

LA providence l'a tout à coup tiré de la poussiere, & l'a mis à côté des princes. Il se voit en possession de trésors immenses. Ses yeux, peu accoutumés à l'éclat de l'or, en sont éblouis. Ses palais sont plus magnifiquement ornés que les temples des Dieux ; les moindres de ses habits ne sont que pourpre & broderie. Sa table réunit tout ce que la voluptueuse industrie des hommes a inventé, pour satisfaire & aiguïser l'appétit. Une troupe innombrable de flatteurs suit ses pas. Honore-t-il quelqu'un d'un regard favorable ; ce quelqu'un, là passe pour heu-

reux. Permet-il à quelqu'autre de lui baiser les mains : c'en est assez pour faire murmurer l'envie. Ennuyé du nom d'*Irus*, qu'il a porté étant pauvre, il prend celui de *Ceraunius* (le *fulminant*) & chacun trouve que ce nouveau nom lui va le mieux du monde. Un poëte, qui autrefois ne l'appelloit qu'*Irus le pauvre*, a découvert tout récemment que Jupiter, amoureux de la mere de *Ceraunius*, s'est autrefois transformé en taureau, pour dérober les faveurs de la belle. Dès-lors on lui érige des autels, & les prêtres trouvent dans les entrailles des victimes, que le grand *Ceraunius*, digne fils de Jupiter, est le plus ferme appui d'Itaque. *Toxaris*, son ancien voisin, que la fortune, une application infatigable, & une ceconomie intelligente ont mis dans l'abondance, est la premiere victime de l'insolent favori de *Plutus*. Il lui avoit déjà porté envie, lorsqu'il n'étoit qu'*Irus le pauvre*; mais à présent il est tems de lui faire sentir ce que peut le fils d'un Dieu qui lance la foudre de ses mains. Des témoins déposent que *Toxaris* a nié l'existence des Dieux, violé les temples, tourné en ridicule les ministres de la divinité, & augmenté ses trésors par des

concussions. On l'entraîne en prison ; on le condamne à une mort ignominieuse. Sa femme désolée, ses enfans innocens baignent en vain de leurs larmes les piés de l'inexorable tyran. L'accusé meurt sur un échaffaut, & sa famille est exilée. Ceraunius goûte le double plaisir d'assouvir sa vengeance, & de satisfaire son avidité : il confisque à son profit tous les domaines de Toxaris. Pour rendre son bonheur parfait, il se propose de le partager avec une personne digne de ses vœux. Les principaux du pays briguent l'honneur de son alliance, Menippe fut l'heureux, mortel dont Ceraunius voulut bien accepter la fille. C'étoit une autre fortune à faire : car Herfilie étoit la plus riche héritière d'Itaque ; & en même tems étoit assez belle, pour avoir l'époux le plus riche, quand elle n'auroit pas eu de fortune. Ses cheveux bouclés, son front élevé, ses yeux pleins de feu, sa bouche charmante, sa gorge enchantée, sa démarche majestueuse ; en un mot, toute sa figure avoit captivé l'orgueilleux Ceraunius ; & tous les poètes d'Itaque jugerent que Venus avoit été plus d'une fois jalouse de cette belle. Le mariage se conclut, se fait ; le nouveau

filz de Jupiter vole dans les bras de la belle. Ah ! s'écrie-t-il , en la voulant embrasser , quels appas ! Que de félicité ! . . . . .

CE fut à ce moment qu'Irus se réveilla ; car sa fortune n'avoit été qu'un songe. Il se trouva encore sur la même paille où il s'étoit couché la veille , & sous le même manteau délabré , dont il s'étoit toujours couvert. Ceraunius disparut ; & l'innocent Toxaris vivoit encore , & vivoit heureux.



---

*DELLA lingua Punica presentamente usata da Maltesi , overo nuovi documenti, li quali possono servire di lume all'antica lingua Hetrusca , stesi in due dissertationi del Canonico Gio. Pietro Francesco Agius de Soldanis. Rome , in-8°. 1752.*

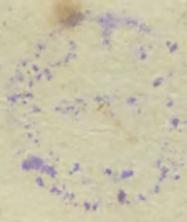
---

**L**'AUTEUR de cet ouvrage est né dans le pays dont il entreprend de nous faire connoître la langue. Ses amis, nous dit-il, l'engagerent à le composer à l'usage de ses compatriotes , & des savans étrangers , dans le tems qu'il passa à Rome pour participer au bienfait des Indulgences. Cette grammaire est la première dans son espece ; & jusqu'ici on avoit si peu songé à cultiver la langue des Maltois , originairement orientale , que l'auteur s'est vû obligé d'imaginer un alphabet pour l'écrire. Pour pouvoir se servir des lettres latines , l'auteur a trouvé l'expédient de mettre sur quel-

ques-unes, un, deux ou trois points, pour marquer qu'il faut les prononcer ou délicatement, ou doucement, ou durement. L'ouvrage dont nous parlons est divisé en trois parties. La première expose l'origine & la nature de cette langue, & montre l'utilité & le fruit que les lettres en peuvent retirer; la seconde, contient la grammaire même; & la troisième est un essai de Dictionnaire Maltois & Italien, que l'auteur dit être prêt à mettre sous presse en son entier. On voit par cet essai, que les neuf dixièmes de la langue Maltoise sont d'origine Arabe; & qu'une connoissance exacte de cette dernière langue, auroit pû épargner à l'auteur la peine de dériver bien des mots de la Greque; & l'auroit vraisemblablement empêché d'avancer, que la langue des Maltois étoit originairement la Punique & non l'Arabe; & qu'on parle encore aujourd'hui dans l'Isle de Malte la langue des anciens Carthaginois, altérée, en effet, par les Romains, les Grecs, les Goths, les Sarrasins, & par d'autres peuples qui ont visité ou possédé cette Isle. Il est vrai que M. de Soldanis convient lui-même qu'il y a quelques mots Arabes dans le Maltois: mais il prétend

en même tems que son génie est entièrement Punique, & tout-à-fait différent de celui de l'Arabe ; quoique d'un autre côté il accorde que l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, & d'autres langues Orientales sont émanées du Phénicien, comme d'une source commune. Au reste, il est dans la persuasion que les langues Punique & Etrurienne ont été la même, ou qu'elles ont eu au moins une très-grande affinité. Il entreprend de prouver son sentiment, en comparant quelques mots de la *Tabula Eugubina* avec des mots Maltois : mais la plupart de ces prétendues ressemblances ne paroissent pas frappantes. Comme à présent la langue Hétrurienne fait un des principaux objets des recherches des savans d'Italie, il est à croire qu'on apprendra par la suite le Maltois, pour en tirer des lumières par rapport aux monumens de l'ancienne Hétrurie. M. de Soldanis pense encore que, si l'on pouvoit seulement découvrir le vrai alphabet Punique, la langue Maltoise serviroit à illustrer les monnoies & quelques antiquités Puniques, qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Il ajoute qu'une personne, qui fait le Maltois, n'a point de peine à entendre l'endroit Punique, qui se trouve dans

le *Panulus* de Plaute. C'est à cette occasion, qu'il loue beaucoup le petit traité que le savant professeur Allemand Jean-Henri Majus le fils a publié sous le titre de *Specimen lingu. Punica*. Au reste, on doit avoir de l'obligation à M. de Soldanis, d'avoir traité un sujet où personne n'avoit encore touché. Les recherches de la première partie de son ouvrage, qui est fort estimable, méritent l'attention & l'examen des savans; & il est certain qu'une connoissance exacte de la langue Maltoise auroit son utilité, ne fût-ce que par rapport à l'Hébreu dont il approche, étant presque tout Arabe.



---

---

Extrait d'une Lettre de Londres, sur  
M. Peachox.

---

---

SANS diminuer le prix dû au merveilleux voyage de l'amiral *Anson*, voyage écrit avec toute la netteté & la justesse possible en pareille matière, nous avons à présent un nouveau voyageur, des plus hardis & des plus entreprenans qu'on ait encore vûs, parmi ceux qui peuvent se vanter d'avoir fait régulièrement le tour du monde. Ce voyageur, comme on nous l'écrit de la Havane, se nomme *Peachox*, Ecoffois de nation, qui, depuis plusieurs années piratant dans ces mers, a pris enfin la résolution d'aller reconnoître la mer du Sud & celle des Indes Orientales, d'où il est revenu par le Cap de Bonne-esperance. Plus heureux que tous les marins, qui l'ont précédé, il est arrivé par la route du Cap de *Hornes* au Japon, en quatre mois; & par un effet aussi rare, pour ne pas dire unique, de son bonheur, il a passé du Japon aux Indes Occidentales, en 3. mois, 25. jours, 15. heures & 20'.

F I N.



---

---

T A B L E  
D E S M A T I E R E S

Contenues dans le JOURNAL  
E T R A N G E R, pour le mois de  
Juillet, 1754.

<b>L</b> E T T R E aux Auteurs du Jour- nal Etranger, sur l'origine du Carnaval.	Page 3
Dissertation sur l'origine des Baccha- nales.	16
Le Triomphe de l'Amour, poëme Al- lemand, par M. Uz, Premier chant.	21
----- Second chant.	32
Essai sur le mouvement vital, &c. par M. Robert Whytt.	46
Les beautés de Shakespear.	76
Exposition de la doctrine des Déistes Anglois, depuis un siecle & plus.	105
Histoire naturelle des Grenouilles, par M. Roessel.	154

<i>Suite &amp; fin du songe de M. Rabner.</i>	176
<i>Hymne à la Science en Anglois.</i>	203
----- <i>En François.</i>	207
<i>Barcarole.</i>	213
----- <i>Sa traduction.</i>	214
<i>Mort de M. le Baron de Wolf.</i>	216
<i>Le magnificenze di Roma le piu remarquabili, &amp;c.</i>	227
<i>Iras, conte traduit de l'Allemand de M. Rabner.</i>	230
<i>Della lingua Punica presentamente usata da Maltesi, &amp;c.</i>	234
<i>Extrait d'une lettre de Londres sur M. Peachox.</i>	238

---

## APPROBATION.

**J'**A Y lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL **E**TRANGER du présent mois. A Paris, ce 3 Juillet, 1754.

LAVIROTTE.

5938-KZ  
 KSIĘGOZBIÓR  
 MARCINA ZAMOYSKIEGO

5968 -KZ

